Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

L'ORIGINE

DES DIEUX

DU PAGANISME;

ET

LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR UNE EXPLICATION SUIVIE

DES POËSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Principal du Collége de Besançon, Associé à l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deos ? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

TOME II. PARTIE IV.

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

REMARQUES
SUR
LA THÉOGONIE.

QUATRIÉME PARTIE.

Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établiſſement des Sacrifices ; troiſiéme époque de la Religion grecque.

CETTE quatriéme partie du poëme d'Héſiode paroîtra un peu moins ennuyeuſe que les précédentes ; elle renferme moins de généalogies, plus de morceaux hiſtoriques, & quelques deſcriptions d'une grande beauté ; elle fournira auſſi de nouvelles preuves du ſyſtême que nous ſuivons, & des réflexions que l'on vient de faire ſur le régne de Saturne. On y verra que Jupiter n'a pas plus régné dans la Theſſalie que dans les Gaules ou dans les Indes ; que les différens peuples qui

prétendoient avoir chez eux le berceau ou le tombeau de ce Dieu fameux, étoient, ou des impoſteurs, ou des gens follement prévenus & abuſés par des traditions fabuleuſes.

C'eſt ici, à proprement parler, que commence le polythéiſme & l'idolâtrie dans toute la rigueur du terme. Dans les ſiécles précédens, on avoit regardé la Divinité comme un être unique, ſeul digne d'être adoré, du moins d'un culte ſuprême. Les Génies inférieurs auxquels on croyoit qu'il avoit confié le gouvernement de l'univers, n'avoient point encore reçu l'encens ni les hommages des peuples. Bientôt l'habitude d'attribuer les phénoménes de la nature à ces Intelligences ſécondaires, fit regarder le Dieu ſouverain comme un Monarque oiſif, ſemblable à ces Souverains Aſiatiques, qui plongés dans la molleſſe, uniquement livrés à leurs plaiſirs, ſe repoſent ſur leurs Officiers du gouvernement de leurs états, & ſe croyent trop grands pour s'occuper du bien de leurs ſujets.

Cette idée ne pouvoit manquer d'opérer dans la religion le même abus qu'elle a coutume de cauſer dans la politique chez les nations dont nous venons de parler. Inſenſiblement les Miniſtres chargés du

gouvernement s'emparent de la confiance & de l'affection des peuples, réuniſſent peu-à-peu les diverſes branches de l'autorité, font oublier le Monarque, parviennent ſouvent à le détrôner, & à ſe mettre à ſa place.

Ou, ſi l'on veut, il ſe fit parmi les Dieux, la même révolution qui arriva dans tout l'occident par l'établiſſement du gouvernement féodal. Jupiter fut d'abord le Dieu ſouverain, comme l'avoit été Saturne; mais à force de partager ſon autorité avec d'autres Dieux, il lui en demeura fort peu. Son empire ſe trouva reſſerré dans le ciel, tandis que d'autres établirent le leur ſur la terre & ſur la mer. Ces vaſſaux de Jupiter devenus indépendans, ſe crurent bientôt égaux à leur Seigneur, & lui parlerent ſouvent très-inſolemment: ainſi les Ducs de Bourgogne & les Comtes de Champagne devenus Souverains, oſerent plus d'une fois prendre les armes contre nos Rois.

Tous les Dieux, grands & petits, vieux & nouveaux, reçurent le même culte; ils eurent des ſtatues, des temples, des autels, des ſacrifices; & ſi Jupiter n'avoit eu le tonnerre pour ſe faire craindre, ſon trône auroit été très-mal affermi.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la

religion acheva de ſe corrompre chez les Grecs, préciſément dans le temps où elle paroiſſoit devoir être plus pure, au moment même où ils commencerent à ſortir de la barbarie, par la culture des arts les plus néceſſaires : leurs idées, loin de ſe rectifier par la ſucceſſion des temps, devinrent de jour en jour moins raiſonnables ; à meſure qu'ils acquirent de nouveaux talens, ils forgerent de nouveaux Dieux pour y préſider. Lorſque leurs premiers Ecrivains parurent, les fables étoient déja ſi anciennes, & l'erreur ſi univerſellement répandue, que perſonne ne s'aviſa de réclamer contr'elle. Les Poëtes ſuivirent aveuglément la tradition vulgaire, les Philoſophes enſuite n'oſerent l'attaquer ouvertement ; & il eſt étonnant qu'après un ſi grand nombre de ſiécles, cette tradition nous montre encore de légers veſtiges de la religion primitive.

Si l'on peut ſe flatter d'avoir réuſſi à les découvrir, le poëme d'Héſiode devenu moins obſcur, en devient auſſi plus intéreſſant ; c'eſt un monument de la maniere dont l'idolâtrie s'eſt établie ; d'où il s'enſuit que l'hiſtoire de la création fidélement conſervée chez les Juifs a été le plus excellent reméde pour les préſerver du polythéiſme. Comment auroient-ils pu

adorer ſérieuſement les diverſes parties de la nature, tant qu'ils ſe ſouvenoient de la maniere dont le Créateur les avoit tirées du néant ? Et puiſque la philoſophie ne pouvoit découvrir cet important ſecret, il eſt évident qu'elle ne ſeroit jamais parvenue à montrer le ridicule de l'idolâtrie.

℣. 355. *Lorſque les Dieux étoient en diſpute avec les hommes à Méconé*, &c. juſqu'au ℣. 560. Le Clerc a fait tous ſes efforts pour adapter cette narration à ſon ſyſtême, mais il y a mal réuſſi. Les Dieux, dit-il, ſont les enfans de Saturne & leurs partiſans ; les hommes ſont les habitans du Péloponnèſe, que Jupiter vouloit ſubjuguer : par-là il eſt évident que les Dieux & les hommes étoient de même eſpéce, & que les premiers n'étoient différens des ſeconds qu'en ce qu'ils étoient plus riches & plus puiſſans.

C'eſt préciſément le contraire qui eſt évident. 1°. Par le lieu de la ſcène qui eſt Méconé ou Sicyone, ville qui n'étoit pas encore bâtie avant le prétendu régne de Jupiter. S'il y avoit eu des villes en ce temps-là, Jupiter y auroit demeuré, & l'on ſuppoſe qu'il demeuroit ſur le mont Olympe, où il n'y eut jamais de villes. 2°. Le ſujet de la diſpute entre les Dieux & les hommes étoit de régler le cérémo-

nial de la religion & la maniere d'offrir les ſacrifices ; or on ne s'aviſoit pas en ce temps-là d'adorer des hommes vivans, quelque puiſſans qu'ils fuſſent, ni de leur immoler des victimes. S'il s'étoit agi ſeulement de ſubjuguer les habitans du Péloponnèſe, quelle relation y auroit-il entre cette conquête & la tromperie que Prométhée fait à Jupiter ? 3°. Prométhée eſt appellé par Jupiter le plus puiſſant des Rois, c'eſt-à-dire, des Dieux, ſelon l'explication de le Clerc : Prométhée étoit donc auſſi-bien Dieu que Jupiter, Eſchyle lui en donne formellement le titre ; cependant ce ſont les hommes que Jupiter a punis des mauvais tours de ce Dieu. Tout cela forme un chaos.

En prenant le ſens allégorique, tout l'embarras diſparoît. Il eſt clair qu'Héſiode parle ici de la révolution qui a formé le troiſiéme état de la religion grecque, & qui a commencé avec les premieres ſociétés politiques, à la naiſſance des villes & des arts. On peut s'en convaincre aiſément par l'examen des circonſtances. 1°. C'eſt à Sicyone qu'arrive la diſpute entre les Dieux & les hommes, parce que cette ville étoit regardée par pluſieurs comme la plus ancienne de la Gréce, où les arts ont été cultivés avec le plus d'éclat, d'où

ſont ſortis les artiſtes les plus habiles ; ſéjour convenable par conſéquent à Prométhée, que l'on ſuppoſe avoir inventé les arts, dérobé le feu aux Dieux, &c. 2°. C'eſt-là que Vulcain forma la premiere femme, & fit une ſtatue parfaite, comme Héſiode le dira bientôt, parce que la ſculpture en marbre & en bronze ne fut exécutée nulle part avec plus de perfection qu'à Sicyone ; c'eſt ainſi que Pline le raconte. 3°. Il eſt ici queſtion de royauté pour la premiere fois ; Prométhée eſt appellé par Jupiter le plus puiſſant des Rois, & ſuivant une vieille tradition grecque, que Pauſanias ſemble avoir ſuivie, c'eſt à Sicyone qu'a commencé le premier état monarchique, l. 2, c. 5 : par conſéquent, le prétendu régne de Jupiter n'a point précédé l'établiſſement des ſociétés politiques, ni la culture des arts dans la Gréce. On peut confirmer ce fait par Pauſanias, qui prétend que Cécrops eſt le premier qui ait appellé Jupiter le Dieu ſuprême, l. 8, c. 2. 4°. Cette hiſtoire eſt jointe à celle d'Epimethée, qui épouſa, dit-on, la premiere femme ; c'eſt donc alors que l'on fit des loix ſur les mariages, & que ce contrat fut aſſujetti à des formalités. 5°. Dans ce même temps fut réglée la maniere d'offrir des ſacrifices ; les aſſiſtans

ſont un repas, mangent la chair de la victime, & les os ſont brûlés à l'honneur des Dieux. Ceci nous déſigne donc aſſez clairement la naiſſance de la police & de la religion publique dans la Gréce. Le Poëte en fixe l'époque à la fondation de Sicyone.

Tous ces faits ſont encore détaillés plus clairement dans le Prométhée d'Eſchyle. Jupiter y eſt peint comme un nouveau ſouverain du ciel & de l'univers, même comme un uſurpateur qui a tout bouleverſé dans la cour céleſte, qui, après avoir gagné la faveur des autres Dieux par des dons politiques, les a tous réduits en eſclavage, & qui abuſe de ſon pouvoir d'une maniere tyrannique. Prométhée vante les ſervices qu'il a rendus à ces nouveaux Dieux, mais ſur-tout aux hommes. C'eſt lui qui leur a enſeigné, non-ſeulement l'uſage du feu, mais encore tous les arts & toutes les ſciences, l'agriculture, l'architecture, la ſculpture, la navigation, l'aſtronomie, la médecine, la métallurgie, qui les a rendus ſociables, de ſauvages & de brutes qu'ils étoient. Théâtre des Grecs, tome 3, page 226 & ſuiv.

En effet, Prométhée ou l'argile détrempée ayant été la matiere dont on a fait les premieres ſtatues des Dieux qui

ont été adorées, c'eſt à lui en quelque maniere que ces Dieux ſont redevables de leur culte & de leur divinité. Il a auſſi fourni aux hommes la matiere pour bâtir les premieres maiſons, pour conſerver le feu dans un foyer, pour faire des forges & des fournaiſes, pour mouler les modéles de tout ce qui ſe jette en fonte, &c. C'eſt en ce ſens qu'il s'attribue tous les arts.

Le régne de Jupiter & des nouveaux Dieux eſt donc de même date que les premieres ſociétés politiques & l'invention des arts dans la Gréce. Donc, tout ce qui a précédé eſt pure allégorie. Ici commence à la vérité le régne de Jupiter, mais dans la religion, & non pas dans la politique, dans le ciel des Poëtes, & non pas ſur la terre.

On a dit, ℣. 534, qu'Héſiode parlant des ſacrifices, ſemble faire alluſion à la maniere dont ils étoient offerts dans les premiers temps. Ce n'étoit point l'uſage d'offrir aux Dieux des victimes ſanglantes, mais les fruits de la terre, & des gâteaux de fleur de farine. Quelques-uns prétendent que ſouvent l'on faiſoit avec de la pâte des figures d'animaux pour les offrir au lieu des animaux mêmes. Selon Pauſanias, l. 8, c. 2, Cécrops faiſoit offrir aux Dieux des gâteaux nommés

βοῦς. Prométhée ou la pâte détrempée ſervoit à cet uſage ; voilà pourquoi on lui attribue une tromperie dans l'oblation des ſacrifices.

℣. 563. *Dès-lors Jupiter irrité n'accordoit plus l'uſage du feu*, &c. Cela peut ſignifier, diſent les Mythologues hiſtoriens, que Jupiter ôta aux peuples qu'il vainquit l'uſage du feu dans les forges où l'on fondoit les métaux, où l'on fabriquoit les armes dont on s'étoit ſervi contre lui ; & que Prométhée en continua la fabrique malgré ſes ordres. Rien de mieux, ſi la métallurgie eût été déja connue pour lors ; mais ſelon Héſiode, le combat contre les Titans & la royauté de Jupiter ont précédé la naiſſance de Vulcain ; voyez le ℣. 925. D'ailleurs nous avons vu plus haut que Cérès eſt ſœur de Jupiter, par conſéquent l'agriculture étoit encore au berceau ; à plus forte raiſon l'art de travailler les métaux. Enfin quelles conquêtes pouvoit faire Jupiter ſur des peuples qui ne cultivoient rien, qui vivoient de chaſſe, de pêche, & de leurs troupeaux comme les ſauvages, & qui avoient des pays immenſes pour ſe placer ?

Le vol du feu par Prométhée n'eſt pas un grand myſtere ; il déſigne uniquement le ſecret qui fut trouvé pour lors de con-

ſerver le feu & de le tranſporter ſans danger. Jupiter l'avoit ôté aux hommes, c'eſt-à-dire, que le feu allumé au grand air étoit ſouvent éteint par la pluie ; nous avons déja vu plus d'une fois Jupiter pris en ce ſens. On a feint qu'il le faiſoit par vengeance, & parce que les hommes n'offrant aux Dieux que de ſimples gâteaux, n'avoient plus beſoin de feu pour brûler la victime. Prométhée trouva le moyen de le conſerver *dans une tige de férule*, ℣. 567. La férule eſt une plante creuſe, remplie d'une moëlle que le feu conſume lentement, & qui peut tenir lieu d'agaric ou d'amadou ; les matelots s'en ſervent encore pour tranſporter ſans riſque le feu d'une iſle dans une autre. Il n'eſt pas ſurprenant que cette invention ait été regardée d'abord comme un trait de génie ſupérieur, capable de donner de la jalouſie à Jupiter même : & comme Prométhée, ſelon l'étymologie la plus apparente, ſignifie un homme ruſé & de beaucoup d'eſprit, on lui a attribué le ſecret de ſe ſervir de la ferule. Mais dans un autre ſens, Prométhée contribua encore à la conſervation du feu ; on va le voir par l'explication de ſon ſupplice.

Selon Héſiode, ℣. 522, Prométhée eſt attaché à une colonne, ſelon d'autres au

mont Caucaſe. Selon Apollodore, c'eſt Vulcain qui fut chargé par Jupiter d'enchaîner Prométhée à cette montagne. Cette circonſtance n'eſt pas à négliger. Κίον, une colonne, ſignifie auſſi *interſeptum*, une paroi, une cloiſon; Καυκάσος eſt formé de Καίω, *uro*, ou plutôt de Καυσόω, qui ſignifie la même choſe; il paroît déſigner ici un foyer, en ſtyle vulgaire, *un contre-feu*; par une erreur groſſiere, on l'a pris pour le mont Caucaſe. Voici donc ce qui a donné lieu à la fable. Pour pouvoir allumer du feu dans des hutes de bois, & y pratiquer un foyer, il a fallu enduire de mortier ou de terre glaiſe la paroi ou la cloiſon contre laquelle on vouloit le mettre : c'eſt encore aujourd'hui l'uſage des bucherons & des charbonniers qui ſont logés dans ces hutes. Voilà προμηθεύς, le mortier, la terre détrempée, attaché étroitement à Κίον, la cloiſon, & à Καυκάσος, le foyer. On a mis auprès de lui, non pas Ἀιετον, un aigle, comme dit Héſiode, mais Ἄιθον, du feu, ſelon Héſychius; d'où vient Ἀίθω, brûler. Ce feu lui déchire les entrailles, c'eſt-à-dire, ronge & calcine peu-à-peu le bas de cet enduit; & comme il faut le renouveller ſouvent, parce que le feu le fait tomber, le ſupplice de Prométhée ou du

mortier recommence à chaque inſtant. Ἡρακλέης, une clôture plus ferme, un mur de maçonnerie a délivré Prométhée de ce ſupplice, parce qu'avec un tel foyer il n'y a plus beſoin de terre glaiſe. La double ſignification de προμηθεύς eſt encore la clef de la fable ſuivante.

Diodore de Sicile, tome 2, l. 5, p. 303, penſe que Prométhée a été accuſé d'avoir volé le feu, parce qu'il trouva le premier les matieres combuſtibles propres à allumer & à entretenir le feu. Cela ſeroit fort bien, s'il étoit prouvé que Prométhée étoit un homme. On ne peut pas douter que l'uſage du feu n'ait été ignoré chez la plûpart des nations devenues ſauvages après le déluge. Voyez l'origine des loix, des arts & des ſciences, tome 1, l. 2, page 152 & ſuiv.

℣. 571. *Jupiter donna ordre à Vulcain de former la figure d'une fille*, &c. La vengeance que Jupiter exerce contre le genre humain par le moyen des femmes, ſignifie ſeulement, ſelon le Clerc, que Jupiter envoya des femmes débauchées, qui amollirent par le libertinage les peuples auparavant belliqueux & féroces; ainſi en uſa Cyrus à l'égard des Lydiens. Cet expédient pouvoit convenir au ſiécle de Cyrus; mais dans les premiers temps de la

Gréce, on n'étoit pas ſi ruſé ni ſi voluptueux.

C'eſt plutôt une alluſion à l'art qui fut inventé de faire des ſtatues, & qui fut porté à la derniere perfection par les ſculpteurs de Sicyone. Vulcain formant une femme de terre, eſt un ouvrier en bronze qui fait le moule d'une ſtatue; Minerve qui travaille à l'orner, exprime l'adreſſe infinie qu'il faut pour obſerver les proportions & imiter fidélement la nature; l'admiration que ce chef-d'œuvre inſpire aux Dieux & aux hommes nous peint l'étonnement dont les Grecs furent ſaiſis à la vûe des beaux ouvrages qui ſortoient des mains de leurs artiſtes. Ce qu'ajoute le Poëte, que de-là eſt née la pernicieuſe engeance des femmes, n'eſt qu'un trait de malignité contre le ſexe,

Nous avons remarqué, ℣. 535, que ſelon Eſchyle, c'eſt Prométhée lui-même qui avoit appris aux hommes l'art de faire des ſtatues, c'eſt qu'il en a fourni la matiere. Les premieres ſtatues furent faites de terre glaiſe ou d'argile détrempée: & comme il falloit les cuire au feu, Vulcain eſt ici regardé comme l'artiſan principal. Mais il faut rapprocher une circonſtance eſſentielle qu'Héſiode ajoute dans les Travaux, ℣. 82, qu'Epimethée reçut la ſtatue

de

de Pandore, que Prométhée lui avoit commandé de rejetter. Prométhée eſt l'argile bien détrempée ; dans cet état elle ne peut conſerver la forme de ſtatue : pour lui donner de la conſiſtance, il faut l'amener à Epimethée, c'eſt-à-dire, à un état où elle ſoit moins imbibée d'eau, & cette opération ſe fait par le ſecours de Vulcain ou du feu. Comme dans un autre ſens, Epimethée ſignifie un ſot, un étourdi ; l'on a dit par raillerie qu'Epimethée avoit fait la ſottiſe de recevoir une femme & de la garder.

Cette explication paroîtra ſans doute tirée d'un peu loin à la plûpart des lecteurs : mais enfin elle eſt ſoutenue ; elle met une eſpéce de ſuite entre pluſieurs circonſtances éparſes dans les divers Poëtes ; elle porte ſur le même fondement que toutes les autres, ſur l'équivoque des termes. Si quelqu'un en trouve une plus ſimple, je l'adopterai volontiers ; mais de vouloir trouver de l'hiſtoire dans toutes ces imaginations, c'eſt à quoi je ne puis me réſoudre.

℣. 617. *Jupiter non moins irrité contre Briarée*, &c. Le Poëte ne nous apprend point quel eſt le ſujet de la colere de Jupiter contre ces géans, & la narration ne ſemble avoir aucune liaiſon. Ici Jupiter les

enchaîne, & bientôt nous verrons Cottus le remercier de les avoir tirés de leurs liens & combattre pour lui; enſuite Jupiter les renvoye dans leur priſon, & le Poëte les appelle fidéles ſatellites de Jupiter.

℣. 625. *Les Dieux les ont rendus à la lumiere.* Apollodore ajoute, l. 1, que Jupiter, avant que de délivrer les Géans, tua Campé leur gardienne. M. l'Abbé Banier avoue que cette *Campé* eſt une énigme pour lui : c'eſt évidemment le même que l'hébreu *cap* ou *caph*, *nervus*, *vinculum*, d'où eſt formé le grec Σκάφη, lien ou bandelette; Κάμπη, nœud on articulation des doigts. Les Mythologues l'ont pris pour un perſonnage.

℣. 629. *Il y a eu une longue guerre*, &c. Ainſi Héſiode commence à raconter la guerre que Jupiter fit à ſon pere; mais les circonſtances de la narration font évidemment comprendre qu'il eſt queſtion d'une guerre imaginaire, d'une révolution arrivée dans la religion grecque. Jupiter parvint à détrôner ſon pere, c'eſt-à-dire, qu'il devint le Dieu principal des Grecs, tout comme Saturne l'avoit été avant lui; que le vrai Dieu adoré auparavant ſous les noms d'Ouranos & de Chronos ne reçut plus les hommages de perſonne. Quoique

le nom de Zeus eût pû ſervir à le déſigner comme les deux précédens, l'idée univerſellement attachée à ce nom étoit indigne de la Majeſté Divine, puiſqu'on admettoit d'autres Dieux avec lui, de même nature, dont il n'étoit différent que par un pouvoir plus étendu : par conſéquent le polythéiſme & l'idolâtrie furent dès-lors la religion dominante, ou plutôt la ſeule religion des Grecs.

℣. 630. *Les Dieux Titans.* Le Clerc remarque très-bien que *Titanes Dii* ſont les Dieux des âges précédens, les anciens Dieux. C'eſt ce que ce nom ſignifie. V. ℣. 207 & 424. C'eſt donc mal-à-propos qu'il explique ce nom par *luto geniti ;* auroit-on pu les déſiguer vulgairement par une idée ſi baſſe ?

Cette diſtinction ſi marquée, & déja répétée plus d'une fois, des Dieux anciens & des Dieux nouveaux, auroit dû faire comprendre aux Mythologues qu'il n'eſt queſtion dans les différens régnes diſtingués par Héſiode, que des diverſes manieres dont les Grecs ont connu & honoré la Divinité ; que ſon poëme n'a aucun rapport à l'hiſtoire civile de la Gréce. On a montré dans le diſcours préliminaire que cette expreſſion, *Titanes Dii* ou *priores Dii*, ne prouve point que l'idolâtrie ait déja régné ſous Saturne.

℣. 632. *Les Titans campés ſur l'Othrys*, &c. Le Clerc donne une fauſſe étymologie du nom Othrys. Il le dérive de l'hébreu *hathar*, *cingere*, parce que Saturne y fut aſſiégé & environné par l'armée de ſon fils. Les noms propres de lieux ne ſont point tirés de la fable, ce ſont plutôt les fables qui ont été compoſées ſur ces ſortes de noms. Ceux des montagnes ſont ordinairement le terme générique de hauteur ou d'élévation : Ὄθρυς, Ὄθρυος a pour racine θρὺ ; d'où eſt venu *ſtruo* en latin, dreſſer ou élever. Ὄλυμπος eſt tiré de même de Λύπ, qui a un ſens équivalent au précédent ; auſſi eſt-ce le nom de huit ou dix montagnes.

℣. 633. *Les Dieux bienfaiſans : Dii datores bonorum.* Ceci nous montre l'idée ſous laquelle les Grecs enviſageoient les Intelligences particulieres dont ils s'étoient fait autant de Dieux ; c'eſt d'elles qu'ils attendoient des bienfaits, les fruits, les moiſſons, les richeſſes, la ſanté, la proſpérité ; tel étoit l'unique motif de leur culte. Ce n'eſt point ainſi qu'ils ſe les repréſentoient ſous Saturne & ſous Cœlus, ils les nommoient ſimplement alors *Titans* ou êtres ſupérieurs ; mais ils n'attendoient les bienfaits que du Dieu unique dont les Titans n'étoient que les miniſtres, & c'eſt

à lui ſeul qu'ils offroient leur encens.

La religion payenne étoit donc un culte groſſier & mercénaire qui n'avoit pour objet que la félicité de cette vie : jamais les Payens n'ont penſé à demander à leurs Dieux la vertu ni la ſageſſe ; ils étoient perſuadés que ces biens dépendoient uniquement de leur propre volonté. Comment des Dieux inſenſés & vicieux auroient-ils pu donner à leurs adorateurs ce qu'ils ne poſſédoient pas eux-mêmes ? La fierté des Stoïciens, qui diſoient que *le ſage eſt plus grand que Jupiter*, n'a pas de quoi nous étonner ; & la priere non moins audacieuſe qu'Horace fait au plus grand des Dieux, eſt une ſuite de l'eſprit & des principes du Paganiſme. Epiſt. 18, l. 1.

Le Clerc croit bien ſérieuſement ſur le témoignage d'Euhemere, qu'il eſt ici queſtion d'un combat réel & d'une guerre dans les formes, entre Saturne, Roi de Theſſalie, & Jupiter ſon fils. Outre ce que l'on a remarqué dans le diſcours préliminaire ſur l'hiſtoire fabuleuſe d'Euhemere, ſur la foibleſſe des preuves dont on veut l'appuyer, il eſt bien difficile de regarder comme réel un événement dont on eſt forcé d'avouer que preſque toutes les circonſtances ſont fabuleuſes.

Pourquoi donc ſuppoſe-t-on Jupiter

campé ſur le mont Olympe ? Par la même raiſon que l'on dit ailleurs, qu'il y tenoit ſa cour avec les Muſes, ℣. 36 & ſuiv. & il faut ſe ſouvenir que le Poëte a eu ſoin de les placer tous au ſommet : *Vertex nivoſi Olympi domus immortalium*, ℣. 42. Beau ſéjour pour un Roi, qu'une montagne couverte de neige, tandis qu'il y avoit de ſi agréables vallons dans la Theſſalie ! C'eſt donc une confuſion groſſiere d'Olympe, ciel & montagne, qui a donné lieu à la fable. Héſiode ne fait camper les Titans ſur l'Othrys, que pour les mettre vis-à-vis des Dieux retranchés ſur l'Olympe.

Les peuples de l'Indoſtan ont auſſi une tradition qui porte qu'autrefois des Géans ou des montagnes ſe révolterent contre les Dieux, & cauſerent dans la nature un bouleverſement épouventable. Voyez les lettres curieuſes & édifiantes, tome 13. On en peut conclure que d'un bout du monde à l'autre, la Mythologie eſt à peu près la même ; que pour l'expliquer, il eſt très-utile d'en confronter les parties éparſes chez les différens peuples, & cette reſſemblance démontre la fauſſeté du ſyſtême hiſtorique des fables.

℣. 636. *Ils ſe battirent pendant dix années entieres.* Auſſi long-temps qu'à la guerre de Troie & le ſujet en valoit

mieux la peine. Le Poëte ſemble inſinuer que la révolution arrivée dans la religion grecque à la troiſiéme époque ne ſe fit pas tout-à-coup, mais inſenſiblement. Cette circonſtance de la durée de la guerre ne prouve cependant point la thèſe principale des Mythologues hiſtoriens, que ce ſont des hommes qui ont combattu contre d'autres hommes.

v. 639. *Jupiter les ayant raſſaſiés de nectar & d'ambroiſie.* Les Poëtes ne s'accordent point pour nous apprendre ce que c'eſt que ces deux mets, lequel des deux ſervoit de viande ou de boiſſon; l'on convient cependant aſſez communément que le nectar étoit une liqueur. Les étymologies que les Grammairiens ont données de ce terme, ſont ridicules. Le Clerc prétend qu'il vient du phénicien *niktar*, parfum, ou l'odeur des victimes, parce qu'on croyoit que les Dieux s'en nourriſſoient. Νέκταρ paroît formé de Νέω, liqueur, comme en ſyriaque *Neka*, verſer, répandre, & τάρ, τέρ, excellent, délicieux, d'où eſt formé l'hébreu *jather*. *Ambroſius* ſignifie divin, ſelon le Clerc; mais ce n'eſt point le ſens primitif du terme. Il vient d'α augmentatif & de βρῶσις, nourriture, viande; il déſigne une excellente nourriture, une viande délicate.

℣. 644. *Illuſtres enfans du Ciel & de la Terre.* Il eſt bon de remarquer que ces mêmes partiſans de Jupiter ſont appellés, ℣. 624, enfans de Saturne & de Rhéa; preuve évidente que ces deux perſonnages ſont les mêmes que le Ciel & la Terre, & non pas un homme & une femme.

La harangue de Jupiter pour animer ſes gens au combat, ne forme aucune difficulté. Dès que le Poëte ſuppoſe une guerre dans les formes, il eſt d'uſage qu'un Général exhorte ſes troupes à bien faire.

℣. 653. *Les ténèbres profondes.* Tel eſt le ſervice que Jupiter a rendu à ceux qu'il a voulu attirer à ſon parti; il les a tirés de l'obſcurité où ils étoient ſous le régne de Saturne, temps auquel ils n'étoient point adorés comme des Dieux; au lieu que Jupiter a partagé avec eux les honneurs divins, du moins avec le plus grand nombre.

℣. 654. *Cottus prit la parole.* Cottus, fils du Ciel, eſt repréſenté ailleurs comme un géant. Dès que l'on vouloit mettre aux priſes les Dieux les uns contre les autres, on a dû ſuppoſer qu'ils combattoient tout autrement que des hommes, & avec des armes ſupérieures.

℣. 665. *Tous combattirent avec plus de fureur.* Le Clerc convient que toutes les circonſtances

circonſtances de ce fameux combat ſont un tableau d'imagination. Il obſerve encore qu'Héſiode confond enſemble les choſes les plus diſparates, lorſqu'il dit que Jupiter lançoit le tonnerre du haut du ciel & de l'Olympe ; qu'il confond le ciel avec une montagne, le ſouverain Etre avec un Roi né dans l'iſle de Crète, & le foudre avec les armes d'un guerrier. En effet dans ſon ſyſtême, on a peine à comprendre ce mêlange monſtrueux : mais dès qu'on ſuppoſe que toute cette guerre n'eſt qu'une allégorie ſous laquelle eſt déſigné un changement conſidérable arrivé dans la religion grecque, on comprend que ce langage poëtique ne doit point être pris à la lettre.

Le ſuccès du combat & les ſuites de la victoire de Jupiter confirment ce ſentiment. Héſiode ne dit point que les Titans ayent été tués, écraſés, brûlés, réduits en poudre par la foudre & les rochers lancés contr'eux : tout ſe réduit à les *obſcurcir* par la multitude des traits, ℣. 716, & à les reléguer ſous terre dans les ténèbres. Si le combat doit être pris dans le ſens littéral, voilà beaucoup de bruit pour peu d'effet ; Jupiter uſe bien modérément de ſes avantages : un uſurpateur, un fils révolté contre ſon pere n'eſt pas ordinairement ſi débonnaire.

Quoiqu'il ſoit dit, ℣. 851, que Saturne y fut relégué comme les autres, cela ſignifie ſeulement qu'il ne fut plus regardé dès-lors comme le Dieu ſouverain, que Jupiter lui enleva ce titre ; cela n'empêche pas que Saturne & pluſieurs autres Titans n'ayent reçu un culte dans la Gréce & ailleurs. Pauſanias parle d'un temple de Saturne & de Rhéa dans la ville d'Athènes ; on en érigea pluſieurs à la Terre nourriciere, à la Néceſſité & à la Force, aux Heures & aux Saiſons : il cite un autel dreſſé à Prométhée, un autre dédié aux Cyclopes, une chapelle conſacrée à la Nuit, une au Songe & au Sommeil, pluſieurs ſtatues du Sommeil & de la Mort. La plûpart de ces perſonnages ont été mis par Héſiode au nombre des Titans.

℣. 697. *Titanes terreſtres.* Cette expreſſion prouve que le nom de *Titans* ne ſignifie point enfans de la Terre, quand on parle des Dieux, autrement l'épithéte *terreſtres* ſeroit inutile.

℣. 720 & ſuiv. Deſcription du Tartare. On voit par la maniere dont Héſiode en parle, qu'il avoit une idée fort obſcure & très-fauſſe de la figure de la terre, & qu'il n'en connoiſſoit pas la rondeur. Il imagine ſous terre un vuide immenſe & ténébreux, où il n'y a ni ciel ni mer ;

& s'il n'eſt pas aiſé de concevoir ce qu'il en dit, c'eſt qu'il ne s'entendoit pas bien lui-même. Il paroît qu'il ſe figuroit la terre comme une croûte extrêmement large & épaiſſe, environnée par-tout de l'océan, qui couloit autour comme un grand fleuve, & qui touchoit immédiatement le ciel par le bord oppoſé à la terre; que ſous cette croûte, il y avoit un eſpace égal à celui que nous voyons ſur nos têtes juſqu'à la voûte du ciel, eſpace abſolument vuide & obſcur, où la lumiere n'entroit jamais. C'eſt ce vuide qu'il appelle le Tartare; & le peuple ſe forme encore aujourd'hui à peu près la même idée de l'enfer.

Euripide dans Hippolyte peint le ciel & la terre à peu près comme Héſiode: » J'irois, dit-il, aux riches jardins des » Heſpérides, dans ces climats où Nep» tune ne laiſſe plus le paſſage libre aux » Nautonniers effrayés; car il a pour ter» me le ciel ſoutenu par Atlas «. Théâtre des Grecs, tome 2, p. 228.

℣. 746. *Atlas debout à l'entrée*, &c. Voyez l'explication de la fable d'Atlas, ℣. 517.

℣. 748. *C'eſt-là que le jour & la nuit ſe ſuivent.* Si Héſiode avoit compris ce qu'il dit de la ſucceſſion du jour & de

la nuit, il auroit conçu que la terre eſt éclairée dans l'autre hémiſphere tout comme dans le nôtre ; qu'ainſi tout ce qu'il a dit du Tartare, eſt abſolument faux & incompréhenſible. C'eſt la réflexion de le Clerc.

℣. 766. *La mort ſe fait haïr des Dieux mêmes ſur leſquels elle n'a aucun pouvoir.* On a dit, ℣. 220, en quel ſens les Dieux ont pu être ſoumis au Deſtin. Il eſt clair par ces paroles qu'Héſiode n'a point cru les Dieux ſujets à la mort.

℣. 767. *Le triſte palais de Pluton & de Proſerpine.* La fable de ces deux Dieux eſt expliquée ℣. 453 & 455.

℣. 770. *L'entrée en eſt gardée par un chien hideux.* On a vu, ℣. 311, la deſcription de Cerbere & l'origine de cette fable.

℣. 775. *Là ſe trouve encore la fontaine Styx.* Nous ne pouvons douter, ſur le témoignage de Pauſanias, l. 8, c. 18, & d'Hérodote, l. 6, p. 349, qu'il y ait eu en Arcadie, près de la ville de Nocacris, une fontaine Styx qui tombe d'un rocher extrêmement élevé. Στύξ, Στύγος eſt le même que Στάγες, goutte, diſtillation, parce que l'eau de cette fontaine tombe par gouttes d'un rocher fort élevé. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'en rappor-

ter le nom à *mé-ſtouk*, en hébreu, *aquæ ſilentii*. On croyoit à la vérité que l'eau de Styx étoit mortelle, & Pauſanias le raconte ainſi : on la regardoit comme un ruiſſeau ou une fontaine des enfers, à cauſe de cette propriété, ou peut-être ſeulement parce qu'elle ſe perd ſous terre. Héſiode ſemble le ſuppoſer, ℣. 787 : mais, ſelon Pauſanias, après s'être fait une route à travers une roche fort haute, elle tombe dans le fleuve Crathis.

℣. 779. Les colonnes d'argent qui ſoutiennent la caverne de Styx ſont ſans doute ces eſpéces de colonnes de pierre ſtalactite & fort brillante qui ſe forment dans les grottes ſouterreines, où l'eau tombe des rochers, & qui ſont fort communes dans quelques Provinces de France.

℣. 785. *Jupiter envoye Iris chercher dans un vaſe d'or l'eau glacée de Styx.* Pauſanias dit au contraire que cette eau diſſout l'or, & qu'on ne peut la contenir que dans un vaſe fait de corne de cheval. C'eſt une fable.

℣. 793. *Quiconque ſe parjure ſur cette eau*, &c. Il n'eſt pas extraordinaire qu'une eau extrêmement froide cauſe un enrouement, une extinction de voix, & même une maladie à ceux qui en boivent quand ils ont chaud. Ce phénoméne, quoique

très-naturel, paroiſſoit ſingulier aux anciens Grecs, qui n'étoient pas de grands Phyſiciens. L'opinion s'établit parmi eux, que l'eau de Styx faiſoit cet effet particuliérement ſur ceux qui ſe parjuroient. Ce préjugé reſſemble beaucoup à celui qui a régné dans les ſiécles d'ignorance ſur les épreuves du fer chaud, de l'eau bouillante ou de l'eau froide, que l'on appelloit le jugement de Dieu, & qui étoient déja en uſage chez les Grecs. Voyez l'Antigone de Sophocle, Théâtre des Grecs, tome 3, p. 402.

℣. 806. *Fontaine révérée de tout temps.* Ὠγύγιον, *antiquam*, ſelon les traducteurs. Le Clerc prétend qu'il faut traduire *amaram*, & qu'*Agag* a cette ſignification en arabe; mais aucun Poëte ni aucun Hiſtorien n'a dit que l'eau de Styx fût amere. On pourroit peut-être lire *abundantem* ou *exundantem*, puiſque τυγαῖος eſt un lac de Lydie.

℣. 807. *C'eſt-là que commencent & finiſſent*, &c. Ceci eſt une répétition des ℣. 736 & ſuiv. & ce n'eſt pas la ſeule qui ſe trouve dans Héſiode.

℣. 814. *Là demeurent les Titans, dans le fond du chaos ténébreux.* Il eſt bon de remarquer l'affectation du Poëte à répéter que les Titans ſont dans l'obſcurité;

c'eſt comme s'il diſoit, qu'ils ſont dans l'oubli, qu'il n'eſt plus queſtion d'eux parmi les Dieux adorés de ſon temps.

℣. 815. *Cottus, Gyges ſont placés aux ſources de l'océan.* Il eſt aſſez étonnant que ces Géans, pour récompenſe des ſervices qu'ils ont rendus à Jupiter, ſoient relégués dans le Tartare avec les Titans; V. le ℣. 734. Le ſéjour qu'on leur aſſigne, ſemble faire alluſion à leurs noms. Κοττός peut avoir le même ſens que Κώθων, un grand vaſe, ſelon Héſychius, & ſignifier quelque choſe de profond; Γύγης eſt analogue à γυγαῖος, un lac.

℣. 817. *Neptune a fait Briarée ſon gendre, & lui a donné ſa fille Cymopolie.* Cette alliance eſt fondée ſur une nouvelle équivoque. βριάρεως vient de βρὶ, augmentatif, & Ἄρεως, humide, aquatique, dérivé de Ἄρδω, humecter, arroſer. Cymopolie eſt formé de κύμος, flot, & πόλος, le ſommet, ce qui domine; il ſignifie *dominans fluctibus.* Notre Poëte a dit, ℣. 147, que ces trois perſonnages étoient fils du Ciel & de la Terre: cela ſe conçoit très-bien, ſi ce ſont des lieux pleins d'eau; mais comme leurs noms peuvent avoir un ſens tout contraire & déſigner quelque choſe de fort élevé, on en a fait des Géans.

℣. 820. *Lorſque Jupiter eut chaſſé du*

ciel les Titans. Remarquons cette expreſſion. Jupiter n'a point chaſſé les Titans de la Theſſalie, ou de l'Olympe, ou de ſon Royaume, mais du ciel, ἀπ' Οὐρανοῦ, parce qu'ils ne ſont plus au nombre des Dieux principaux ou des grands Dieux dont la demeure eſt dans le ciel.

Typhon. ℣. 821. *La Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon*, &c. Le Clerc prétend que, ſous le nom de Typhon, Héſiode a peint la ſcélérateſſe des habitans de Sodome, dont les Grecs avoient oui raconter la punition aux Phéniciens. Nous avons vu, ℣. 306, que c'eſt une ſuppoſition en l'air. En quel ſens Héſiode a-t-il pu dire que ſi Jupiter n'avoit pas foudroyé Typhon, celui-ci ſeroit devenu maître des Dieux & des hommes ? Dans le ſyſtême de le Clerc, quelle relation les Sodomites peuvent-ils avoir avec le régne de Jupiter dans la Theſſalie ?

Il paroît qu'Héſiode veut parler d'un volcan, & même du mont Etna ; auſſi Apollodore, l. 1, dit expreſſément que la Terre enfanta Typhon en Sicile. Dans le Prométhée d'Eſchyle, il eſt dit que Typhon eſt enterré ſous le mont Ætna, & les Poëtes ont appellé les montagnes qui vomiſſent des flammes le lit de Typhon, *Typhœi cubilia*, Iliad. l. 2, ℣. 290. Ovi-

de, Métam. l. 5, fab. 6. Cela eſt certain d'ailleurs par la deſcription qu'en fait notre Poëte. 1°. Il naît de la Terre & du Tartare, parce que les volcans ſortent des entrailles de la terre dans les montagnes, & y ſont de profondes ouvertures. 2°. Ses têtes de ſerpent ou de dragon ſont les ſommets eſcarpés d'où ſort la flamme, par la confuſion de Δράκων, un ſerpent, avec τράχων, lieu eſcarpé : *Draco*, dans Pline eſt une montagne d'Ionie, & Δρακάνιον dans Héſychius, une montagne de Carie. 3°. Le feu lui ſort de la gueule & des yeux, non pas pour exprimer la vivacité de ſes regards, comme l'entend le Clerc, mais parce que les volcans font ordinairement leur éruption à la cime des montagnes. 4°. Il a la voix terrible & ſemblable à celle de différens animaux ; ce ſont les mugiſſemens ſouterreins que l'on entend au loin, lorſque les volcans ſont prêts à faire une éruption violente. La terre, dit Héſiode, ſemble gémir, & Pluton en entend le bruit juſqu'aux enfers. 5°. La mer & les flots en bouillonnent ; c'eſt un des effets que l'on remarque dans les mers voiſines des volcans. 6°. Jupiter le foudroye, parce que le bruit qu'il fait imite le tonnerre, & qu'il lance quelquefois dans les airs des pierres enflammées,

La terre continue de brûler, parce que les volcans ſubſiſtent ſouvent pendant un grand nombre de ſiécles. 7°. La terre tombe en diſſolution, & devient liquide comme le fer par la violence du feu ; le Poëte déſigne par-là les torrens de pierre fondue qui ſortent des volcans, & que l'on appelle ordinairement *la lave*. 8°. Typhon eſt l'auteur des vents orageux, non-ſeulement parce que ce nom ſignifie quelquefois un tourbillon de vent, mais encore parce que l'éruption des flammes dans les volcans eſt ordinairement précédée par l'éruption des vents ſouterreins. 9°. Enfin Typhon eſt le dernier enfant de la Terre, parce qu'il s'eſt formé des volcans où il n'y en avoit point autrefois, & peut-être n'y avoit-il pas long-temps que l'Etna vomiſſoit des flammes lorſqu'Héſiode écrivoit. Comment pourroit-on appliquer toutes ces circonſtances à l'embrâſement de Sodome ?

Il ne faut pas oublier que Typhon eſt ſouvent confondu avec Ἐγκελαδος, autre Géant prétendu, & dont le nom ſignifie un volcan comme le précédent. C'eſt le même que l'hébreu *cheled*, flamme ou éclair ; *enceladus* ſignifie *intùs urens*.

℣. 851. *Les Titans précipités avec Saturne dans le fond du Tartare.* C'eſt une

contradiction avec ce qu'Héſiode enſeigne dans les Travaux, ℣. 169, que Saturne eſt dans les iſles fortunées avec les ames des héros dont il eſt le Roi. Il y a bien d'autres contradictions ſemblables dans les Poëtes.

℣. 884. *Par les conſeils de la Terre.* On ne voit pas en quoi les conſeils de la Terre ont pu être néceſſaires à l'arrangement pris par les Dieux, ſi ce n'eſt pour nous faire comprendre que ce ſont proprement les habitans de la terre ou les hommes qui ſont les auteurs du régne de Jupiter, de ſa divinité, & des fonctions qui ont été attribuées aux autres Dieux.

℣. 885. *Jupiter leur a diſtribué à tous des emplois.* Cette diſtribution, ſelon le Clerc, ſignifie que Jupiter donna des récompenſes à ſes ſoldats; mais la poſtérité, dit-il, a entendu cela des différens départemens qui ont été aſſignés aux Dieux. Et comment auroit-on pu l'entendre autrement? Il eſt évident par ce qui a précédé & par ce qui va ſuivre, qu'il s'agit ici d'un nouvel arrangement dans la religion des Grecs.

℣. 886. *Jupiter prit pour ſa premiere épouſe Métis.* Le Clerc eſt ici forcé d'abandonner ſon ſyſtême, & de recourir au ſens allégorique. Le mariage de Jupiter

avec Métis, l'Intelligence, la Prudence; ne ſignifie autre choſe, de ſon aveu, ſinon qu'un Roi doit prendre la Prudence pour compagne inſéparable. C'eſt ce que le Sage diſoit de lui-même, Sap. 8, 2. *J'ai aimé la ſageſſe & l'ai recherchée dès ma jeuneſſe; je l'ai priſe pour mon épouſe & me ſuis livré à ſes attraits.*

Il faut donc encore entendre de même ce qui eſt dit enſuite, ℣. 890 & 899, que Jupiter cacha Métis dans ſes entrailles. C'eſt une figure pour nous apprendre qu'il eſt de la prudence de ne pas faire paroître au-dehors ſans néceſſité les connoiſſances & l'habileté qu'on peut avoir acquiſes; qu'il vaut mieux réfléchir intérieurement, que de parler beaucoup. C'eſt encore l'avis du Sage, Prov. 29, 11. *L'inſenſé fait paroître d'abord tout ce qu'il ſçait, le Sage ne ſe preſſe point, & garde ſes connoiſſances pour l'avenir.* Ce qu'ajoute le Poëte, que le fils de Métis ſeroit devenu le Roi des Dieux & des hommes, par conſéquent de Jupiter lui-même, eſt une nouvelle leçon pour nous faire comprendre que l'intelligence & l'habileté l'emportent aiſément ſur la force.

Mais ſi les aventures de Jupiter que l'on va lire, doivent être entendues dans un ſens figuré, pourquoi n'en ſeroit-il pas

de même de ſon régne, de ſa révolte contre Saturne, de la guerre des Titans ? C'eſt une méthode aſſez ſinguliere chez les Mythologues hiſtoriens de paſſer ainſi, comme il leur plaît, du ſens littéral au ſens allégorique.

D'ailleurs ne donnent-ils pas ici dans le ridicule qu'ils reprochent ſi amérement à leurs adverſaires ? Ne prêtent-ils pas trop d'eſprit aux anciens Grecs, en ſuppoſant qu'ils ont caché un ſens moral ſous l'écorce des fables ? Il faut donc trouver à celle que nous examinons un ſens plus analogue à l'eſprit groſſier & minutieux de ſes auteurs.

Μῆτις ne ſignifie pas ſeulement la ſageſſe, mais encore l'humidité ; nous l'avons remarqué plus d'une fois. Jupiter étant le Dieu de la pluie, ſouvent confondu avec elle, il étoit aſſez convenable de lui donner l'humidité pour épouſe : mais les Poëtes voulant donner un ſens moins puérile à cette fable, ont pris Métis pour la ſageſſe, & en ont fait deſcendre Minerve.

℣. 889. *Les diſcours ſéduiſans du Ciel & de la Terre.* Ainſi le Ciel, ſelon Héſiode, ſubſiſte toujours comme perſonnage, même après la défaite de Saturne, quoiqu'il ne ſoit plus le maître des Dieux

ni le principal objet de l'adoration publique : ſi c'eut été un homme, il auroit dû être mort depuis long-temps.

Minerve. ℣. 895. *La Déeſſe aux yeux bleus qui ſortit du cerveau de Jupiter.* Minerve, Déeſſe des ſciences, qui préſide encore à la guerre ſous le nom de Pallas, qui a pour mere Métis, la Prudence, l'Intelligence, eſt un nouveau perſonnage allégorique. M. l'Abbé Banier, tome, 2, l. 1, c. 9, page 132, convient que la naiſſance de cette Déeſſe, priſe à la lettre, eſt une énigme impénétrable; on doit donc l'entendre dans un ſens figuré.

Son nom Ἀθήνη, dit le Clerc, eſt le même que le phénicien *Ethana*, *fortis*. Mais quelle relation y a-t-il entre la force & les ſciences ? Ne pouvoit-on pas déſigner la Divinité qui les dirige par un nom plus analogue à ſes fonctions ? Ἀθήνη chez les Grecs, Ὄγγα ou Ὄγηα chez les Thébains, *Neith* chez les Egyptiens, *Minerva* chez les Latins, ont tous la même énergie.

Il faut ſe ſouvenir que Minerve dans ſon origine eſt l'induſtrie, la Déeſſe de l'occupation, du travail, de tous les arts. Or dans toutes les langues, être occupé ou attaché, c'eſt la même choſe ; toute racine ou terme primitif qui ſignifie un

lien, désigne aussi l'occupation, soit de l'esprit, soit du corps, par conséquent l'étude, la méditation, la pensée. On ne pouvoit désigner ces objets spirituels que par une métaphore, & il n'en est point de plus naturelle que celle-ci.

Ἀθήνη est donc le même qu'ἴθλα, dans Hésychius, des cordes, des liens, *Atouna* en chaldéen; τείνω, serrer. Le latin *Teneo* signifie tout-à-la-fois tenir dans sa main, attacher & retenir dans sa mémoire: de-là sont dérivés *attention*, *attentif*, &c. Θείνειν dans Hésychius, faire, être occupé, & par contraction, Θνειὶν: c'est la racine d'Ἀθήνη.

Ὄγγα, Ὄγκα n'est point différent de l'hébreu *hagag*, penser, méditer, être occupé, comme Ἄγω en grec & en latin: celui-ci ne signifie pas seulement penser ou agir, mais encore attirer, enlacer: Ἀγκαὶ sont les bras avec lesquels nous serrons & nous travaillons.

Neith est le même que Νητὸς, filé ou assemblé. On disoit en latin *nito* pour *neo*, & *noter* en françois, c'est retenir; Νοητὸς en grec, ce qu'on peut comprendre.

Minerva est formé de deux racines synonimes, composition très-ordinaire dans les langues: *min* en hébreu est une corde; Μινὰρ, la même chose en grec, selon Hé-

ſychius ; *meminiſſe*, retenir ; *erva* eſt le même qu'*Herba*, l'herbe qui reſſemble à des fils, comme *hereb* en hébreu, la trame d'une étoffe.

Ainſi tout ce qui exprime un lien, déſigne par-là même le fil, ce qui reſſemble à un fil, le tiſſu fait avec du fil. Il n'eſt donc pas étonnant que la Déeſſe dont les noms ſignifient lien, fil, occupation ou métier préſide tout-à-la-fois aux ſciences, aux arts, & ſur-tout à la tiſſéranderie. On ſçait que les Mineïdes ou les filles de Minée, dont le nom fait alluſion à celui de Minerve, ſont dans Ovide de fameuſes ouvrieres en toile, qui furent punies pour avoir mépriſé les fêtes de Bacchus. Arachné en eſt une autre qui fut changée en araignée, pour avoir voulu diſputer d'adreſſe avec Minerve.

Ce qui exprime un lien, déſigne auſſi ſon effet, qui eſt d'arrêter, le lieu où l'on eſt arrêté, où l'on demeure, une habitation. La ville d'Athènes avoit pris ſon nom de cette idée générale, comme Ἀνθάνα, ville de Laconie ; Ἔνθηναι, ville de Carie ; *Atina*, ville d'Italie ; *Athenæ Diades* dans l'iſle d'Eubée ; mais les Athéniens prétendirent par vanité que la leur tiroit ſon nom d'Athéne ou de Minerve, & ne manquerent pas de la choiſir pour Déeſſe tutélaire.

L'huile

L'huile & toute liqueur graſſe & ténace a tiré de même ſon nom de ce qui lie, de ce qui s'épaiſſit ; de-là ἐλαία, ἔλαιον, *oliva*, *oleum*, ſont exactement analogues au verbe Ἅλεω, lier, aſſembler : conſéquemment l'olivier, ſon fruit & ſa liqueur furent conſacrés à Minerve, & on aſſura fort ſérieuſement que Minerve avoit fait ſortir l'olivier de terre par un coup de lance. Cela ſignifie ſeulement que cet arbre & ſon uſage ſont un fruit de la culture & de l'induſtrie. Comme les ouvriers qui travaillent pendant la nuit ont été les premiers qui ont eu beſoin d'huile pour s'éclairer, c'a été une nouvelle raiſon de conſacrer l'olivier à Minerve.

On donna pour ſymbole à cette Divinité, une chouette, parce que cet animal voit clair pendant la nuit ; il repréſente ainſi, & les ouvriers laborieux qui travaillent ſouvent de nuit, & les génies ſupérieurs dont la vûe pénétre dans les choſes où le commun des hommes ne voit goûte. On a pu imaginer encore ce ſymbole par l'alluſion de γλαὺξ, *noctua*, avec γλαυκῶπις, ſurnom de Minerve, qui peut ſignifier *yeux de chouette*.

Croirons-nous que ſous le nom d'Athené, les Grecs ont honoré la premiere femme qui s'eſt appliquée aux ouvrages

de tiſſéranderie ? Il n'y a qu'à lire dans M. Goguet, 1re part. liv. 2, c. 2, les différentes matieres dont les hommes ſe ſont ſervis d'abord pour faire des vêtemens, & la ſuite des eſſais par leſquels on eſt enfin parvenu à faire des tiſſus. L'on verra ſi cet art a pu venir d'une ſeule perſonne.

Les Grecs nommoient ſouvent la guerre ἔργον ; ce terme ſignifie toute ſorte d'ouvrage & de travail, comme nous appellons encore aujourd'hui une bataille *une action*. Il convenoit que la Déeſſe qui préſide aux travaux de la ſociété, ſur-tout à ceux qui demandent de l'intelligence & de l'habileté, eût l'art militaire dans ſon département ; auſſi le lui a-t-on attribué ſous le nom de Pallas, dérivé de πάλλω, frapper, combattre ; lancer des traits. Ce nom eſt une épithéte de Minerve ; Homere l'appelle conſtamment *Pallas Athenè*. Voilà pourquoi on la peignoit armée de toutes piéces, tenant d'une main la lance guerriere, & de l'autre l'égide ou le bouclier fait de peaux de chevres, ſur lequel fut attachée la tête de Méduſe pour le rendre plus terrible.

Il n'eſt pas difficile de trouver l'origine de cette parure. Hérodote, l. 4, pag. 278, nous apprend que les femmes de Lybie

portoient par-dessus leurs habits une peau de chevre sans poil, peinte en rouge & bordée de franges ou de cordelettes qui ressembloient à des serpens. Comme on supposa que Minerve étoit née en Lybie sur les bords du lac Triton, l'on crut qu'il falloit l'habiller comme les femmes de ce pays-là. Cette peinture rouge ornée de franges fut prise dans la suite pour la tête de Méduse coëffée de couleuvres, & on représentoit souvent Minerve avec cette tête sur sa poitrine.

La double fonction de présider aux sciences, aux arts & à la guerre auroit-elle été attribuée à Minerve, si celle-ci eût été une femme ? Sans doute ce sont les hommes qui ont commencé les premiers à se servir des armes : il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent appris de leurs épouses l'art funeste de la guerre.

On a dit que Minerve étoit sortie du cerveau de Jupiter, parce que l'on suppose que l'esprit ou l'industrie réside principalement dans la tête ; c'est ce que signifie son nom τριτογένεια, que le Clerc traduit avec raison *Capite genita* ou *Capita*, comme elle est appellée par Ovide. Hésychius & Eustathe nous apprennent que τριτὼ signifioit la tête chez les Athamanes & les Crétois. Il la signifioit aussi

en dialecte Eolien ; voilà pourquoi les Arcadiens disoient que Minerve étoit fille de Κόρυφη, le sommet de la tête ; d'autres, qu'elle avoit pour pere Cranaüs, le crâne ou la tête. Mais Apollodore & les autres Mythologues qui ne pensoient point à cette signification de τριτώ, ont cru que Minerve étoit née auprès du lac Triton en Afrique ; c'est à cause de cela, disent-ils, qu'on lui a donné des yeux bleus ou tirant sur le vert de mer. Voyez Pausanias, l. 1, c. 14.

Mais nous avons vu plus haut que la couleur des yeux de Minerve venoit d'une autre source : Γλαυκώπις peut signifier *yeux pers* & *yeux de chouette*, qui voyent clair la nuit ; c'est le même sens que Minerve *aux bons yeux*, comme la nommoient les Argiens, ou Ὀφθαλμίτις chez les Laconiens.

Elle avoit plusieurs autres surnoms que l'on peut voir dans Pausanias. Un des principaux est Κορυφασία, de Κόρυφη, la tête ; & comme Jupiter étoit aussi nommé Κορυφαίος, le plus élevé des Dieux, il n'en a pas fallu davantage pour imaginer que Minerve étoit fille de Jupiter : ce titre peut signifier encore que son culte a commencé sous le régne de Jupiter. On consacroit le coq à Minerve Ἐργάνη ou Mi-

nerve ouvriere, parce que le chant du coq éveille les ouvriers, & on la repréſentoit avec cet oiſeau ſur ſon caſque. Ainſi toute l'hiſtoire de Minerve, comme celle des autres Dieux, a été compoſée ſucceſſivement ſur des alluſions & des équivoques.

℣. 901. *Jupiter épouſa enſuite la belle Thémis.* Héſiode marie ſucceſſivement Jupiter avec les vertus & les talens les plus néceſſaires à un Roi. Θέμις, la Juſtice, eſt ſans doute le même nom que l'hébreu *Tham*, ce qui eſt juſte, parfait, irrépréhenſible; mais il n'eſt pas différent non plus de ἔτυμος, vrai, entier, parfait; *Tam, item*, en latin déſignent l'égalité.

Elle enfanta les Heures, &c. Il ne paroît pas que Ὥρα, le temps, la convenance, ait aucun rapport à l'hébreu *our*, la lumiere, comme le Clerc le prétend; il doit plutôt ſe rapporter à Ἀρόω, orner, ajuſter, accommoder; Ὥρα, beauté, agrément, &c. Ὧραι *dans les Travaux*, ℣. 75, ſignifie les ſaiſons.

Thémis qui produit la proportion, la convenance de toutes choſes, ſe prend donc ici dans le ſens le plus étendu, pour l'amour de l'ordre. On le voit par le nom de ſes filles Ὥρα, *opportunitas*, *l'à-propos*; Εὐνομία, bonne loi, ſage loi; Δίκη, le droit, l'équité; Εἰρήνη, la paix.

℣. 904. *Et les Parques.* Thémis en eſt la mere, parce qu'une des fonctions de la Juſtice eſt de diſtribuer à chacun des peines & des récompenſes ſelon ſes mérites. Il eſt vrai qu'au ℣. 217, Héſiode a dit que les Parques ſont filles de la Nuit; il ne faut cependant pas en conclure avec le Clerc, que les trois vers où il en eſt ici queſtion, ſoient ſuppoſés & ajoutés par une main étrangere. On a déja vu par pluſieurs exemples qu'Héſiode ne ſe pique pas d'une grande exactitude, non plus que tous les anciens Poëtes, & qu'il ne lui eſt pas rare de ſe contredire. D'ailleurs, ſelon le ſentiment ordinaire, Héſiode n'eſt point l'auteur des fables; il ne fait que raconter ce que l'on diſoit communément des Dieux; ce n'eſt donc pas ſa faute ſi ces narrations ſe contrediſent. Un ouvrage d'imagination fondé ſur des équivoques & des alluſions arbitraires, n'a pas pu être uniforme, & le Poëte n'a pas tort de rapporter les diverſes opinions qui avoient cours chez les Grecs. On a donné ailleurs l'explication du nom des Parques.

℣. 906. *Eurynomé eut de Jupiter les trois Graces.* Eurynomé eſt une nymphe des eaux, dont Héſiode a parlé ℣. 358. Voilà pourquoi il l'appelle fille de l'O-

céan ; & l'on ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre les eaux & les Graces : mais Εὐρυνόμη eſt un nom équivoque. 1°. Il peut être formé de εὐρυ, eau ou riviere, & Νόμη, habitation ; alors il déſigne ce qui demeure dans les eaux, 2°. εὐρυ exprime ſouvent en compoſition, grandeur ou excellence, & Νομός, coutume, maniere ; en ce ſens Εὐρυνόμη eſt équivalent à *benè morata*, qui a de belles manieres ; & ce titre convient à la mere des Graces. Ἀγλαίη eſt le brillant de la beauté, comme Ἀγλαός, *ſplendidus* ; Εὐφροσύνη, la gayeté ou le bon caractere ; Θαλίη, la fleur de l'âge, la jeuneſſe.

℣. 912. *Jupiter prit pour épouſe Cérès.* On a parlé de Cérès, ℣. 454. Là il eſt dit que Cérès eſt fille de Saturne, par conſéquent ſœur de Jupiter ; ici on la lui donne pour épouſe auſſi-bien que Junon qui eſt de même ſa ſœur. Il eſt clair que ces mariages inceſtueux du plus grand des Dieux ne ſont fondés que ſur de froides alluſions ; que, malgré la corruption des mœurs qui a pu régner dans les premiers âges de la Gréce, il eſt impoſſible qu'un ſeul Roi ait pu ſe rendre coupable de tous les crimes & de toutes les infamies que l'on attribue à Jupiter. Inutilement l'on dira qu'il y a eu pluſieurs Rois de

ce nom, que l'on a prêté à un ſeul les actions de pluſieurs; il eſt évident que tous ces mariages ne ſont pas plus réels que le premier dont le Poëte a parlé; que jamais Cérès n'a été une femme non plus que Métis, qu'on a ſuppoſé qu'elle avoit vécu en Sicile à cauſe de la fertilité de cette iſle. Comment Jupiter, Roi de Theſſalie ſeroit-il allé chercher une épouſe en Sicile? Et comment une Reine de Sicile auroit-elle été ſa ſœur? Dans la ſuite, Héſiode donnera un autre mari à Cérès qui n'eſt pas plus réel que celui-ci.

L'on eſt donc forcé de recourir à une phyſique groſſiere & à l'équivoque des noms pour rendre raiſon de toutes ces fables. Que Jupiter, la pluie, épouſe Métis ou l'humidité; Thémis, ce qui eſt liquide; Eurynomé, ce qui demeure dans les eaux; Cérès, l'agriculture; qu'il ait de celle-ci Proſerpine, les fruits de la terre, parce que la pluie les fait germer & croître, on ne trouve dans tout cela que des allégories proportionnées à l'intelligence d'un peuple barbare; quelqu'autre méthode que l'on ſuive, on ne peut éviter de donner dans un ridicule continuel.

On a examiné ailleurs la fable de Cérès, de Pluton & de Proſerpine.

℣. 915. *Jupiter aima encore Mnémoſyne qui donna naiſſance aux neuf Muſes.* Nous avons parlé de Mnémoſyne & des Muſes, ℣. 53.

℣. 918. *Latone fut de lui Apollon & Diane.* On ſe ſouvient que Latone ſignifie l'enfantement ou la fécondité, ℣. 406.

Apollon eſt un ſurnom de Phœbus, Homere l'appelle conſtamment φοῖβος Ἀπόλλων. Apollon. Ce nom, dit le Clerc, vient de l'hébreu *phé bo hapollon : os in eo mirum*, parce qu'il eſt le Dieu de la divination. Dans ce cas-là, Phœbus eſt fort différent de Phœbé, la lune, ℣. 404 ; & on ne voit plus quelle relation il y a entre Apollon & Latone.

Φοῖβος a différentes ſignifications, & leur confuſion a fait naître toutes les fables de ce nouveau Dieu. 1°. On lui a donné le même ſens qu'à ἐφηβός, un enfant déja grand, un jeune homme : Ἀπόλλων dérivé de πολλὸς, ſignifie grand & puiſſant ; φοῖβος Ἀπόλλων eſt à la lettre un grand jeune homme. Déja l'on conçoit pourquoi il eſt né de Latone ; il eſt tout ſimple que les enfans, les jeunes gens ſoient le fruit de la fécondité. Tout le monde ſçait qu'Apollon eſt toujours repréſenté ſous la figure d'un jeune homme. 2°. Ἀπόλλων peut ſe rapporter à πάλλω, chaſſer, pouſſer, lan-

cer ; πολλὴ, dans Héſychius, eſt un carquois, & πολλοὶ, des archers : c'eſt le ſynonime de ἴηλος, bon tireur, titre ſi ſouvent donné à Apollon ; φοῖβος Ἀπόλλων en ce ſens eſt un jeune chaſſeur. Par-là on comprend pourquoi on le ſuppoſe frere de la chaſſeuſe Diane, & comment cet attribut eſt lié avec le précédent. L'un des principaux exercices de la jeuneſſe a toujours été de tirer des fleches, de lancer des traits, de chaſſer le gibier. Il a encore rapport à la ſignification ſuivante : les rayons du ſoleil ſont comme des traits de lumiere & de chaleur qu'il darde de toutes parts. L'armée des Grecs périt devant Troye par les traits d'Apollon, c'eſt-à-dire, par une contagion que la chaleur exceſſive du ſoleil avoit cauſée. Iliad. l. 1. 3°. φοῖβος ſignifie pur, clair, ce qui donne de la clarté ou de la lumiere : φοιβάω, luſtrer, rendre clair ; Ἀπόλλων ſe dérive très-bien de πολέω, tourner ; πόλος, ce qui tourne, le ciel ou le monde ; alors φοῖβος Ἀπόλλων eſt le ſoleil qui tourne : en effet on a nommé le ſoleil Phœbus & la lune Phœbé ; on a confondu Apollon avec le ſoleil, on lui donne pour ſœur Diane, qui eſt la lune : ce n'eſt donc pas parce qu'on a ſuppoſé que les ames d'Apollon & de Diane avoient paſſé dans ces deux

aſtres, comme le Clerc l'a penſé ; cette folie n'a été imaginée que fort tard. D'ailleurs, pourquoi les auroit-on placées plutôt dans ces deux aſtres que dans les étoiles, ſinon à cauſe du rapport des noms ? C'eſt donc l'équivoque des noms qui eſt la vraie ſource de la fable.

4°. φοῖβος a exprimé le ſouffle, l'inſpiration, la divination ; le jeu des inſtrumens à vent, comme de la flûte, du chalumeau, de la trompette : φοιβάζω, φοιβάινω, déviner ou prédire ; φοῖβος Ἀπόλλων, puiſſant devin ; conſéquemment on a fait préſider Apollon à la divination, à la magie. Comme la poëſie & la muſique paſſoient pour une eſpéce de divination, les Poëtes & les Muſiciens pour des hommes inſpirés, on n'a pas manqué d'aſſocier Apollon aux Muſes & de le faire préſider à leurs concerts.

5°. Πολεύειν, dans Héſychius, ſignifie guérir, rendre la ſanté : φοῖβος Ἀπόλλων rapporté à ce ſens, a exprimé à la lettre un divin médecin ou le ſoleil qui guérit. On ſçait que la médecine étoit regardée chez les anciens peuples comme une ſorte d'inſpiration ou de magie. C'eſt encore aujourd'hui la coutume des malades, & ſur-tout des convaleſcens, parmi le peuple, de s'expoſer au ſoleil, & de prétendre qu'ils

s'y trouvent ſoulagés : ainſi Phœbus Apollon eſt devenu le Dieu de la médecine, le pere d'Eſculape, & par une contradiction aſſez bizarre, le ſoleil s'eſt trouvé doué du pouvoir de tuer les hommes & de les guérir.

6°. Πολεῖν, ſelon le même Héſychius, ſignifie paître, nourrir ; dans ce ſens φοῖβος Ἀπόλλων eſt un jeune berger. Auſſi n'a-t-on pas manqué de dire qu'Apollon chaſſé du ciel par Jupiter, étoit devenu berger d'Admète, Roi de Theſſalie, dont il gardoit les bœufs. Ἄδμητη eſt une nymphe des eaux, ℣. 349. Ici l'on en fait un Roi ; mais nous ſçavons d'avance que les eaux ſont ſouvent changées en bœufs par les Poëtes. Cette fable ſignifie donc que le ſoleil banni du ciel pendant l'hiver par les nuages & par les pluies, laiſſe glacer les eaux & les retient ainſi comme enchaînées ; voilà Phœbus Apollon qui garde les troupeaux d'Admète. D'autres ont dit qu'il avoit encore gardé les bœufs de Laomédon ; nous verrons dans la fable d'Hercule que ce ſecond Roi eſt auſſi réel que le premier.

On a remarqué, ℣. 29, que le laurier étoit un ſymbole de l'inſpiration poëtique ; conſéquemment il a fallu le conſacrer à Phœbus ; & pour faire entendre que cet

arbre lui étoit agréable, on a composé la fable d'une nymphe Daphné, fille du fleuve Pénée, métamorphosée en laurier, parce qu'il croissoit des lauriers sur les bords de cette riviere. Parce que la corneille passoit pour prédire l'avenir, on a forgé une autre nymphe Coronis dont Apollon étoit amoureux.

Les équivoques de l'ancien grec fournissent donc une clef fort simple pour expliquer toutes les circonstances de la fable d'Apollon ; celle de Diane n'a pas besoin d'un autre secours.

On n'imaginera pas sans doute qu'un même homme ait inventé la chasse, la médecine, la poësie & la divination, ni qu'on lui ait dressé des autels pour ce sujet.

Ἄρτεμις, nom grec de Diane, vient, selon le Clerc, de *har-Thémi*, *mons admiratio mea*, parce que Diane demeuroit sur les montagnes. On sent que toutes ces étymologies sont forcées, arbitraires, & ne rendent raison de rien. Ἄρτεμις, en ancien grec signifie ce qui chasse, ce qui fait sortir, par conséquent chasseuse & accoucheuse ; ce sont les deux attributs de Diane ; Ἀρτεμῆ, dans Hésychius, ce qui sauve, ce qui guérit, ce qui tire d'affaire ; Ἀρτεμὴς, sain & sauf, échappé du dan- Diane.

ger. *Artemiſia* eſt l'armoiſe, herbe qui provoque les mois & fait accoucher : & comme c'eſt originairement la Lune que l'on a ſuppoſé préſider aux couches & aux mois des femmes, il eſt clair qu'Artémis eſt un ſurnom de la Lune. Lorſque les femmes mouroient par l'une ou l'autre de ces maladies, on les appelloit Ἀρτεμιδόβλητοι, bleſſées ou tuées par Diane.

L'équivoque eſt encore plus ſenſible en latin. *Diana* fait alluſion à Δίω, chaſſer, mettre dehors, & à Δία, clarté, lumiere; Εὐδία, ſérénité; Αἴδια, le feu ou le foyer, d'où eſt venu *dies*, le jour. *Diana* ſignifie donc la chaſſeuſe, l'accoucheuſe, & celle qui brille; en un mot la lune. Auſſi dans Euripide, Diane eſt appellée φωσφόρος θέα, *Dea lucifera*. Iphigénie en Tauride, acte 1. Elle avoit ſous ce nom un autel dans l'Attique & un chez les Meſſéniens. Pauſanias, l. 1, c. 31; & l. 4, c. 31.

A préſent l'on comprend pourquoi Diane chaſſeuſe eſt ſœur d'Apollon, tireur habile, pourquoi Diane accoucheuſe eſt fille de Latone, celle qui enfante, pourquoi les deux premiers que l'on ſuppoſe toujours jeunes ſont appellés par Héſiode les plus aimables enfans de tous les immortels. Il n'eſt pas ſurprenant d'ailleurs que l'un ſignifiant le ſoleil & l'autre la

lune, on les ait regardés comme frere & ſœur : c'étoit l'idée des Péruviens, adorateurs de ces deux aſtres.

Il eſt vrai qu'Héſiode, *v.* 371, a fait naître le ſoleil & la lune d'Hypérion & de Thia, du ciel & de la mer ; cela ne prouve rien contre ce que l'on vient de dire. Il eſt certain par cent exemples que toutes les généalogies données par ce Poëte ne ſont fondées que ſur des noms différens : il ſuffit que le ſoleil & la lune ayent eu différens noms dont on ne comprenoit plus le ſens pour leur donner des ancêtres divers.

On a quelquefois ſurnommé Apollon *Lycius*, & Diane *Lycea* ; & l'on a cru que l'un & l'autre faiſoient alluſion à λύκος, un loup. Ils ont bien plus de rapport à λύκη, la pointe du jour ; d'ou ſont venus *lux* & *luceo* des Latins, & à λύκος, qui eſt le ſoleil dans Macrobe. Voyez Pauſanias, liv. 2, ch. 19 & 31. Le premier ſignifie Apollon, le lumineux, & le ſecond Diane, qui brille pendant la nuit ; c'eſt le ſynonime de φωσφόρος, ci-devant : Homere qui appelle ſouvent Apollon λυκηγένετης, donne auſſi cette épithete au ſoleil.

Une des principales fables que l'on raconte d'Apollon & de Diane, eſt la punition de Niobé. Celle-ci, dit-on, étoit fille Niobé.

de Tantale & épouſe d'Amphion : ayant eu quatorze enfans, elle oſa ſe préférer à Latone pour ſa fécondité ; Apollon & Diane outrés de l'injure faite à leur mere, tuerent à coups de fleches tous les enfans de Niobé. Cette mere infortunée, dans l'excès de ſon déſeſpoir, fut changée en un rocher qui ne ceſſoit de répandre des larmes.

Nous apprenons de Pauſanias que Niobé étoit un rocher du mont Sipyle en Ionie : Tantale ſon pere eſt un marais voiſin ; Amphion ſon mari, d'Ἀμφὶ & Ἰὸν, *aqua circuiens* ; & il faut ſe ſouvenir que Niobé, ſelon Pline, eſt auſſi une fontaine de l'Argolide, que les Mythologues diſent être fille de Phoronée, riviere de ce pays-là.

Les enfans de Niobé étoient ſans doute les fontaines & les ruiſſeaux qui ſortoient du mont Sipyle : Homere parlant de cette montagne, dit qu'elle eſt le ſéjour des nymphes qui danſent ſur les bords de l'Acheloüs. Iliad. l. 24, ℣. 615. Comme ils furent deſſéchés dans un temps de grandes chaleurs, on raconta qu'ils avoient été tués par les fleches d'Apollon & de Diane. On ſçait aſſez que les traits meurtriers d'Apollon ſont des coups de ſoleil.

Il tomboit apparemment des gouttes

d'eau de la roche Niobé, comme il en tombe de preſque tous les rochers : ce fut une occaſion de dire que Niobé pleuroit continuellement la mort de ſes enfans, & Homere aſſure gravement que, quoiqu'elle ſoit changée en pierre, elle reſſent toujours les douleurs dont les Dieux l'ont accablée.

Mais pourquoi aſſocier Diane ou la Lune au Soleil pour faire ce meurtre prétendu ? Les Grecs ont-ils été aſſez ridicules pour penſer que la lune pouvoit contribuer à deſſécher des ruiſſeaux ? Cette imagination ne ſeroit pas plus ſurprenante que le préjugé populaire qui régne encore aujourd'hui que la lune calcine les pierres.

Pauſanias étoit allé exprès viſiter cette roche fameuſe, qui avoit conſervé, diſoit-on, la figure d'une femme qui pleure. L'Hiſtorien remarque qu'en la voyant de loin, elle en avoit à peu près la reſſemblance, mais qu'étant vûe de près il n'en étoit plus rien, l. 1, c. 21.

Quoique les Poëtes ayent ordinairement repréſenté Diane comme une divinité jalouſe de ſa pudeur, ils n'ont pas laiſſé de lui attribuer des aventures nocturnes avec un certain Endymion, berger de Carie, qui avoit été condamné, diſoit-on, à dormir pendant trente ans. C'eſt

que le nom Endymion, dans les langues orientales, ſignifie *dormeur*, & ſemble faire alluſion à Ἔνδυμα, ville de Carie : on a voulu dire par-là, que ſouvent les bergers dorment au clair de la lune. Cela ne valoit pas la peine d'être remarqué.

La tradition qui avoit cours chez les Grecs, que les habitans de la Taurique immoloient autrefois à Diane tous les étrangers, paroît être fabuleuſe & fondée ſur de pures équivoques. Φολόη, nom de Diane, ſignifioit auſſi un lac, un golfe, & l'on appelloit ainſi dans les premiers temps le golfe Saronique à l'orient du Péloponnèſe. Il ſe peut faire que les anciens Grecs ayent nommé de même le Pont-Euxin, ou l'un des golfes voiſins de la Taurique. Comme la navigation ſur cette mer étoit fort périlleuſe, on ſe figura que πόντος ἄξενος étoit le même que Ἄξενος, *inhoſpitalis*, la mer funeſte aux étrangers ou aux gens ſans expérience ; & c'eſt l'étymologie qu'en donnent la plûpart des Grammairiens. La coutume s'établit de dire que ceux qui périſſoient ſur cette mer étoient immolés à Φολόη ταυρίκη, à la mer Taurique, que l'on prit pour Diane Taurique, ſur l'équivoque du nom. Iphigénie ou plutôt Iphianaſſe, prêtreſſe qui préſidoit à ces cruels ſacrifices, eſt formé de

Ἴφι, *validè*, & Νάουα, *fluens*, qui vient de Νάω : il peut exprimer ce qui coule violemment ; il désigne la violence des flots de la mer. Ἰφιγένεια, dans Héſychius, eſt un ſurnom de Diane. Thoas, prétendu Roi de la Taurique, qui ordonnoit de tuer ainſi les étrangers, eſt l'ancien nom de la riviere Acheloüs, il ſignifie profond. Tous ces noms ſont de la même eſpéce : mais changés par les Poëtes en autant de perſonnages, ils ont fourni la matiere de pluſieurs tragédies.

℣. 921. *La derniere épouſe de Jupiter fut la belle Junon.* Junon a été regardée par tous les Mythologues comme la ſeule épouſe légitime de Jupiter, les autres n'étoient que des concubines ; témoignage certain que la monogamie a été anciennement obſervée chez les Grecs : mais ce dernier mariage n'eſt ni plus honnête que les précédens, puiſque Junon étoit ſœur de Jupiter, ni plus réel ; il eſt aiſé de découvrir l'origine de la fiction. Junon.

Nous avons vu, ℣. 453, la ſignification des divers noms de Junon, leur équivoque eſt la vraie ſource de ſon mariage avec Jupiter. 1°. Ἥρα, Ἥρη a été confondu avec Ἀήρ, l'air, le ciel ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'elle épouſe le Dieu du ciel, le Dieu de l'air. 2°. On l'a pris pour le

féminin de Ἥρος, grand, puiſſant, illuſtre : de même *Hera* en latin ſignifie Dame, Reine, Souveraine ; Junon doit donc avoir pour mari le Roi des Dieux & des hommes. 3°. Il eſt analogue à l'hébreu *harah*, mere, femme féconde : Ἥροσεν, dans Héſychius, *genuit* ; Junon doit conſéquemment être unie au pere des hommes & des Dieux. 4°. Il peut déſigner le feu ou la lumiere : Ἄηρης, chaleur, dans Héſychius ; ce nom convient à la lune, au flambeau de la nuit, & Jupiter eſt le pere du jour, *Dieſpiter*. De-là Junon eſt quelquefois ſurnommée *Lucina*, celle qui fait voir le jour aux enfans. 5°. Ἥρα déſigne encore les vapeurs, les nuées, la pluie ; Ἄηρης, ſelon Héſychius nuée : l'on ſçait que Jupiter eſt auſſi le Dieu des nuées & de la pluie. Par cette raiſon, quelques Poëtes ont dit que Junon avoit été nourrie par les Heures ou les Saiſons. Pauſanias, l. 2, c. 13. Lorſque les Argiens étoient affligés par la ſéchereſſe, ils ſacrifioient à Jupiter & à Junon.

Comme le principal ſéjour de Junon étoit la ville d'Argos, où elle étoit ſinguliérement honorée, il a fallu ſuppoſer que ſon mariage avec Jupiter s'étoit célébré dans l'Argolide, & l'on en plaçoit la ſcène ſur le mont Θόρναξ, parce qu'on

voyoit souvent les vapeurs s'élever sur cette montagne & se résoudre en pluie. Le mont Thornax étoit appellé autrement Κοκκύξ ; sur l'équivoque de ce nom, l'on a débité que Jupiter, pour épouser Junon, s'étoit métamorphosé en coucou ; & l'on peignoit Junon avec un sceptre surmonté de cet oiseau.

℣. 922. *Junon devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine.* La postérité de Junon a la même origine que son mariage. Puisque Ἥρα est une mere, il est tout simple qu'elle mette au monde Ἥβη, la jeunesse, les jeunes gens, tout comme Latone, la fécondité, a enfanté Phœbus, Apollon, le Dieu de la jeunesse : la ressemblance est parfaite. L'allusion est encore sensible en latin entre *Juno* & *Junior*. Il n'est pas douteux que Ἥβη, la jeunesse, ne soit le même que l'hébreu *eb*, fruit, fleur, plante, verdure, comme le Clerc l'a remarqué ; mais il signifie aussi liqueur, & alors il vient de εἴβω, répandre, verser : voilà pourquoi l'on a dit qu'Hébé donnoit à boire aux Dieux, nouvelle raison de la supposer fille de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Hébé.

Les Poëtes ont raconté que Jupiter, touché de la beauté de Ganymède, l'enleva pour le faire succéder à Hébé, &

verſer le nectar aux Dieux. Cette fable eſt hiſtorique ; elle ſignifie que dans les premiers temps, lorſque les hommes ne ſçavoient point encore faire de liqueurs artificielles, ils ne bûvoient que de l'eau ; c'étoit alors Hébé qui leur ſervoit d'échanſon. Dans la ſuite, ayant trouvé le ſecret de faire des boiſſons capables d'enivrer, ils les préférerent à l'eau. Γανυμήδης vient de Γάνος, la joie, le plaiſir, & de Μήδης, liqueur, dérivé de Μαδάω : il ſignifie liqueur ou boiſſon qui donne de la joie : ainſi Ganymède fut préféré à Hébé, & l'on attribua aux Dieux dans la ſuite ce qu'avoient fait les premiers hommes.

Mars. Ἄρης, Mars eſt encore enfant de Junon. Ce nom, dit le Clerc, eſt le même que Ὄρος, montagne ; l'un des deſcendans de Jupiter fut ainſi appellé, parce qu'il s'établit dans les montagnes de Thrace, ſurtout ſur le mont Hæmus ; l'on ſçait que Mars étoit la principale Divinité des peuples de cette contrée. Mais le Clerc oublie que Ἄρης ſignifie auſſi le fer, une épée, toutes ſortes d'armes offenſives, combat, bleſſure ; Ἀρίς eſt un inſtrument de fer. Il étoit convenable de nommer ainſi le Dieu qui préſide aux armes, à la guerre, au carnage. Comme les Scythes rendoient

un culte à une épée, l'on a dit qu'ils adoroient Mars ſous ce ſymbole. Comme l'art de la guerre n'a eu d'autre auteur que la colere & la fureur des hommes, il n'eſt guères poſſible d'enviſager Mars comme l'inventeur de cet art.

Mars, chez les Latins, eſt le même que *mas*, *maris*, mâle, fort, robuſte; c'eſt le Dieu du courage : l'on appelloit *Marſi* un des peuples les plus farouches de l'Italie. Il ſignifioit auſſi la fureur du combat : *Martemque accendere cantu*, dans Virgile. *Gradivus*, autre nom du même Dieu, ne vient point de *Gradiri*, comme diſent les Grammairiens, mais de Κραδία, le cœur, le courage; Κραδίος, courageux. On lui a donné Junon pour mere, non-ſeulement à cauſe de la fierté & de l'humeur colere que l'on attribuoit à cette Déeſſe, mais par une équivoque qui a donné lieu à pluſieurs autres fables, & qu'il eſt néceſſaire de développer.

Ἄρης, Ἄρεος a été confondu avec Ἄρειος & Ἄρμος. Celui-ci vient de l'ancien verbe Ἄρδω, Ἀρδεῖν, humecter, arroſer, abreuver; on lit dans Héſychius Ἄρδσει, au futur, *adaquabit*; Ἄρος, *locus irriguus* ou *gutta*. *Areus* eſt une riviere de Bithynie dans Pline, & *Areua* une riviere d'Eſpagne; Ἄρδια eſt une fontaine & une flaque

d'eau à Thèbes, ſelon Etienne de Byzance; Ἀραϊὸς eſt un lieu bas & ſpongieux, ſelon Héſychius. Il n'eſt pas ſurprenant que Ἄρης pris dans ce ſens ait pour parens Jupiter & Junon, Dieux de la pluie. Par la même confuſion, l'on a dit de pluſieurs ruiſſeaux ou courans d'eau de la Gréce, qu'ils étoient fils de Ἄρης, c'eſt-à-dire, d'un lieu marécageux : & comme l'on a cru que ce nom ſignifioit fils de Mars, le Dieu de la guerre s'eſt trouvé chargé d'une nombreuſe poſtérité à laquelle il n'avoit aucune part. Les Grecs honoroient *Jupiter arcus*, on l'a pris pour Jupiter martial, au lieu qu'il déſignoit Jupiter pluvieux. Pauſan. l. 5, c. 14. Ce même Dieu portoit encore les ſurnoms d'Ὄυριος & d'Ἀρώτριος, Jupiter qui arroſe : par une fauſſe étymologie de ce dernier, on a cru qu'il déſignoit Jupiter inventeur de la charrue : voyez le fragment de Sanchoniaton. Les Mythologues ſont pleins de ces ſortes de bévûes.

Ἄρειοπαγος, l'Aréopage d'Athènes étoit un tertre, une colline ſur laquelle il y avoit un eſpace plein & uni, par conſéquent aquatique : les Athéniens imaginerent qu'il avoit tiré ſon nom du Dieu Mars, & y bâtirent un temple à ſon honneur. Les Juges s'y aſſembloient pour rendre

dre la juſtice, & une équivoque dont nous avons déja montré la ſource, fit dire que Mars avoit été jugé à ce tribunal pour un meurtre; c'eſt-à-dire, que l'on y jugeoit criminellement Ἄρης, la hache ou le fer qui avoit ſervi à tuer un homme ou un animal. Le prétendu crime de Mars étoit d'avoir tué Halirrhothius, fils de Neptune: Ἁλιῤῥόθιος ſignifie qui coule dans la mer; c'étoit un ruiſſeau: on l'avoit ſans doute détourné ou fait diſparoître par une chauſſée ou par un foſſé fait avec un hoyau; voilà comme Ἄρης, le fer, avoit tué Halirrothius. Celui-ci, ajoute-t-on, avoit abuſé d'Alcippe, fille de Mars; c'eſt pour venger cet outrage que Mars le tua. Ἀλκίππη ſignifie eau qui coule fortement, c'étoit une fontaine; elle étoit fille d'Ἄρης, c'eſt-à-dire, d'un lieu humide & marécageux; Halirrothius en avoit abuſé, parce qu'il avoit mêlé ſes eaux avec elle. C'eſt ainſi que les Grecs abuſoient eux-mêmes de leur vieux langage.

Ἐιλείθυια, *Lucina* eſt la Déeſſe qui préſide aux couches. Il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher ſon nom dans l'hébreu *helid*, *fecit parere*, il ſe trouve auſſi aiſément en grec. On l'appelloit encore Ἐλεύθω; celui-ci eſt un ancien verbe qui ſignifie délivrer, dégager, d'où eſt venu ἐλεύθερος, Lucine.

libre, mis en liberté : on ne pouvoit mieux caractériſer la Déeſſe qui délivroit les femmes. Souvent elle étoit confondue avec Diane, parce que leurs noms expriment la même choſe. Chez les Latins, *Lucina* étoit un ſurnom de Junon : *Juno Lucina ſer opem*, dans Térence ; on en apperçoit la raiſon par ce que nous avons dit, & pourquoi Lucine eſt fille de Junon. Rapporter *Lucina* à *Lucus*, comme s'il ſignifioit la Déeſſe des bois, c'eſt confondre toutes les idées.

Pallas. ℣. 924. *Jupiter fit ſortir de ſon cerveau la reſpectable Pallas.* Cela ſignifie, dit le Clerc, que Jupiter adopta de ſon propre mouvement une fille qu'il voulut élever & inſtruire ; elle devoit être bien mal inſtruite à l'école d'un pere ſi vicieux. Comment le Clerc peut-il oublier ce qu'il a dit, ℣. 886 & 895, que le mariage de Jupiter avec Métis, & la naiſſance de Minerve ſont évidemment une allégorie ? Il eſt donc hors de propos de recourir à un fait hiſtorique ; quelque vraiſemblable qu'il puiſſe être, il ne rendra jamais raiſon de toute la fable, & l'on comprendra auſſi aiſément comment Minerve eſt ſortie du cerveau de Jupiter, que l'on conçoit comment il a caché Métis dans ſes entrailles avant qu'elle accouchât, ℣. 899.

V. 927. *Junon, ſans le ſecours de ſon mari, mit au monde Vulcain.* Le Clerc ſuppoſe que Junon adopta cet ouvrier célébre ; voilà pourquoi les Poëtes diſent qu'elle l'engendra toute ſeule. Cette adoption ſeroit un très-bon expédient, ſi les Poëtes s'accordoient ſur ce prodige ; mais Homere fait naître Vulcain de Jupiter & de Junon. Iliad. l. 1, *V.* 578. Selon d'autres Vulcain étoit fils du Ciel, à ce que dit Cicéron, parce que Jupiter & le Ciel ſont le même objet. Il eſt donc clair qu'il faut recourir au ſens phyſique pour expliquer la naiſſance de Vulcain, Dieu du feu. Il eſt fils de l'Air, parce que l'air ou le ſouffle allume le feu : il n'a pas fallu des réflexions bien profondes pour découvrir cette vérité. Or que l'air ſoit appellé tantôt Jupiter, tantôt Junon, tantôt le Ciel, c'eſt de quoi l'on ne peut pas douter ; & il eſt fort indifférent qu'ils ſoient ſéparés ou réunis pour produire le feu. Vulcain.

Ἥφαιστος eſt formé, dit le Clerc, de l'hébreu *apha*, cuire, & de *eſc*, *eſt*, le feu ; cela peut être ; mais il ſeroit plus analogue au latin ſi on le dérivoit de *epha*, meſure creuſe, par conſéquent lieu profond, & *eſt* le feu, d'où vient *Veſta*. Le latin *Vulcanus* a d'abord exprimé un volcan & une fournaiſe, un trou d'où ſort

le feu, de *vol*, *vul*, profondeur, comme *vola*, *valva*, & *can*, le feu, d'où deſcendent *candeo*, *candeſco*. *Mulciber*, autre nom de Vulcain, pour *multiber*, exprime beaucoup de feu. *Bar*, *ber*, *bur* eſt le feu dans toutes les anciennes langues de l'occident. Varron, liv. 4, n. 10, convient que *Vulcanus* déſigne un feu violent.

Vulcain étoit boiteux ſelon les Poëtes; voyez ci-après ℣. 945. C'eſt une confuſion de χωλὸς, boiteux, avec χολὸς, creux ou profond, d'où vient χολὰς, l'inteſtin: puiſque Vulcain déſigne les volcans & les fournaiſes, les cavités d'où il ſort du feu, on a pu lui donner cette épithete. On a pu imaginer encore que le Dieu des forgerons étoit boiteux, en confondant *Cyclops*, forgeron, avec *Cloppus*, boiteux, eſclopé.

On pourroit être ſurpris de ce qu'Héſiode n'a pas placé la naiſſance de Vulcain avec celle des Cyclopes qui étoient ſes ouvriers, ℣. 139; mais le Poëte avoit ſes raiſons. Vulcain, conſidéré comme pere des arts, n'étoit pas un Dieu Titan, un Dieu ancien, il n'avoit commencé à être connu & honoré que ſous le régne de Jupiter. Ses plus fameux temples étoient celui de l'iſle de Lemnos, où il ſortoit ſouvent du feu de la terre, & celui du

mont Etna en Sicile. On comprend qu'un phénoméne auſſi terrible que l'eſt un volcan étoit bien propre à inſpirer de la frayeur, ſur-tout à des peuples qui n'en connoiſſoient pas la cauſe, & à leur perſuader qu'un pouvoir ſupérieur, une Divinité y préſidoit. Cette ſeule remarque ſuffit pour nous faire comprendre qu'il n'eſt point ici queſtion de l'inventeur de la métallurgie. Il eſt très-vraiſemblable que l'on eſt redevable au haſard de l'invention des métaux, & que les premieres maſſes de fer fondu ſont ſorties des volcans : voilà pourquoi l'on a cru que Vulcain en étoit l'auteur.

Triton.

℣. 930. *d'Amphitrite & du bruyant Neptune eſt né Triton, Dieu puiſſant, qui domine ſur les abîmes de la mer*, &c. Τρίτων ne vient point de l'hébreu *retet*, la crainte ou le bruit, parce que Triton fait du bruit avec ſa trompe, quoi qu'en diſe le Clerc. Triton eſt le nom d'un lac d'Afrique dont on avoit fait un Roi imaginaire, & une riviere du même pays; il y en avoit une autre dans l'iſle de Crète, une en Arcadie, une en Béotie, & ſelon Pline, c'eſt un des anciens noms du Nil. C'eſt donc le nom générique d'eau, qui vient de Τέω, couler, comme Ἀμφιτρίτη. Voyez ℣. 243. On a ſuppoſé que les Tri-

tons & les Néreïdes compoſoient la Cour de Neptune.

v. 934. *Venus, épouſe de Mars, enfanta la Crainte & la Terreur.* Le Clerc remarque fort bien que la Terreur & la Crainte ſont des perſonnages purement poëtiques, qui n'ont aucun rapport à l'Hiſtoire ; il en eſt de même de Mars & de Venus & de tous ceux que nous avons vûs juſqu'ici. On conçoit aſſez comment Mars ou la guerre peut enfanter la Terreur & la Crainte ; mais on n'apperçoit pas comment on peut les faire naître de Venus.

On ne comprend pas mieux d'abord ſur quoi peut être fondé le mariage de Mars avec Venus ; le libertinage qui a régné de tout temps dans les armées, & dont nous voyons des preuves dans Homere, pourroit y avoir donné lieu. Selon d'autres Poëtes, c'étoit un commerce adultere, parce que Venus avoit épouſé Vulcain. Ces mariages imaginaires viennent donc d'une pure équivoque, par laquelle on a confondu Κυπρὶς, Venus, avec Κυπρὸς, le cuivre, & Ἄρης, le fer, avec Mars. On a dit d'abord de Vulcain qu'il travailloit le cuivre, ἠργαζέτο τον Κυπρὸν, & le verbe entendu de travers a fait dire que Vulcain étoit mari de Venus. On a dit encore qu'il avoit trouvé le ſecret de

ſouder Ἄρης, le fer, avec Κυπρὸς, le cuivre, & voilà le commerce ſuppoſé de Mars avec Venus découvert par Vulcain. Enfin, comme le cuivre a ſervi à faire les premieres armes avant que l'on connût le fer, il n'en a pas fallu davantage pour dire que Venus ou Cypris avoit épouſé Mars.

℣. 937. *Venus mit encore au monde Harmonia qui devint épouſe de Cadmus.* Le Clerc adopte la conjecture de Bochart, qui prétend que Cadmus étoit un des Cadmonéens dont il eſt parlé, Gen. 15, ℣. 19, & que ſon épouſe eſt appellée Harmonia, parce qu'elle étoit des environs du mont Hermon. Il ne manque, pour appuyer cette opinion, que de prouver que Cadmus eſt arrivé dans la Gréce ſous le régne de Jupiter pris dans un ſens hiſtorique, c'eſt-à-dire, au moins trois cens ans plutôt que les Hiſtoriens ne le prétendent.

Nous montrerons plus bas ce que c'étoit que Cadmus & Harmonia; mais celle-ci n'a rien de commun que le nom avec la fille de Venus dont il eſt ici queſtion. Ἁρμονίη eſt formé d'Ἅρμη, aſſemblage, il exprime la proportion & la convenance des parties d'un tout; c'eſt la même choſe que *concert* en muſique. On dit qu'elle eſt fille de Venus ou de la beauté; elle en eſt

plutôt la mere, parce que la beauté dépend principalement de la proportion & du rapport exact des parties qui composent un tout.

Mercure. *V. 938. Maïa, fille d'Atlas aimée de Jupiter, donna le jour à Mercure.* Qui eſt cette Maïa ? C'eſt, dit-on, l'une des Pleyades, conſtellation ſous laquelle le temps eſt ordinairement pluvieux. Son nom vient de *maï* en hébreu, *aqua*, d'où eſt dérivé *meïo*, &c. Dans cette ſuppoſition, l'on peut demander quelle relation il y a entre une étoile & Atlas, une montagne, entre une conſtellation & Mercure, Dieu de l'éloquence & du commerce. On a montré ailleurs ce que c'eſt que Maïa, fille d'Atlas ; nous verrons bientôt pourquoi on en a fait la mere de Mercure, quoique ces deux perſonnages paroiſſent d'abord fort différens.

Μαΐη ſignifie un monceau, une élévation, comme *méhi* en hébreu : Μεῖος, montagne d'Ithaque ; Μαΐ, dans Héſychius, grand ou élevé ; Ἴμαος, haute montagne qui fait partie du Caucaſe ; Ἴμαιος, montagne des Sabins en Italie ; Ἑρμῆς, Mercure a la même ſignification ; ἑρμὰς eſt un rocher, une élévation dans la mer : il exprime encore un amas, un monceau ; ἑρμαῖος λοφὸς eſt un tas de pierres amoncelées ;

lées ; pluſieurs promontoires ont été nommés ἑρμαῖον. L'on conçoit comment Hermès, un monceau, eſt fils de Maïa qui eſt la même choſe ; dans un autre ſens, Mercure eſt fils de Jupiter, parce que ſon culte n'a commencé qu'avec celui de Jupiter. On l'a fait naître ſur le mont Cyllenius en Arcadie ; c'eſt peut-être une pure alluſion au temple fameux qu'il y avoit. D'ailleurs Hermès peut ſignifier coulant, puiſque ἕρμος eſt une riviere d'Ionie ; il a donc pour pere Jupiter ou la pluie : alors Maïa, l'une des Atlantides, c'eſt-à-dire, une fontaine ou un aqueduc peut très-bien être ſa mere. Il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait eu au pied du mont Cyllenius un ruiſſeau nommé Hermès & une fontaine nommée Maïa, que la pluie faiſoit ſouvent enfler : telle eſt probablement la ſource de la généalogie de Mercure, de ſa naiſſance ſur cette montagne, & du temple qu'on y bâtit à ſon honneur.

Monceau ou amas au figuré eſt un tréſor, le gain que l'on amaſſe, le profit que l'on fait ; auſſi ἕρμῆς le ſignifioit en grec, & c'eſt pour cela qu'Hermès ou Mercure a été le Dieu du gain & du commerce. Ἑρμῆς peut encore être dérivé de ἔρω, ἔρεω, parler ; de-là on a conclu qu'Hermès étoit le Dieu de l'éloquence, l'in-

terpréte & le meſſager des Dieux. Les mêmes termes qui ſignifient parole & converſation expriment auſſi commerce ou négoce ; nouvelle raiſon de faire préſider Mercure au commerce.

Le Clerc dérive Ἑρμῆς de l'hébreu *haram*, tromper, être fin & ruſé ; ce n'eſt là qu'une des ſignifications de ce verbe ; il exprime auſſi amaſſer, & c'eſt à ce dernier ſens qu'Hermès fait le plus d'alluſion ; mais comme il n'arrive que trop ſouvent aux marchands de tromper, on a ſuppoſé que le même Dieu qui préſidoit au commerce, préſidoit auſſi au vol & à la tromperie ; de-là Mercure eſt devenu le Dieu des filoux & des voleurs, il a dirigé tous les négoces bons ou mauvais. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il ſe plaint dans Lucien de la multitude des ſoins dont il étoit chargé, & qui ne lui laiſſoient point de repos. Un des principaux ſurnoms de Mercure étoit *Agoreus*, qui préſide au marché. La multitude des fonctions qui lui ont été attribuées nous fait aſſez ſentir qu'un ſeul homme n'a pas pu être l'auteur de tant de métiers différens ; qu'ainſi le culte de Mercure n'a pas eu pour motif toutes ces inventions. Voyez l'origine du commerce dans M. Goguet, 1re part. l. 4, c. 1.

Le nom *Mercurius* chez les Latins fai-

ſoit principalement alluſion à *merces*, les marchandiſes, & il ſemble d'abord n'avoir pas eu dans ſon origine une ſignification auſſi étendue que chez les Grecs ; mais il faut faire attention que *marc*, *merc* ſignifie hauteur, élévation dans la plûpart des langues de l'occident, comme ἕρμας en grec. *Marc* eſt un cheval ou une monture ; *Mercore*, ſelon M. de Valois, eſt l'ancien nom de Montmartre.

Ἕρμας en grec ſignifioit une pierre ; ſelon Héſychius ; Pauſanias, livre 1, chap. 17, parle de grandes pierres raſſemblées dans un Gymnaſe, & nommées ἕρμαι. Il ſignifioit auſſi une borne ſelon Héſychius, & tout ce qui arrête, comme *herem* en hébreu. On nomma donc ἕρματα, les pierres poſées le long des chemins pour ſervir de bornes, pour marquer les diſtances, ou pour aſſeoir les voyageurs, & à cauſe de l'alluſion d'ἕρμας avec Hermès, on donna ſouvent à ces pierres la figure de Mercure. Nouveau motif pour ſuppoſer que Mercure étoit le Dieu des chemins & des voyageurs, & de l'invoquer dans les voyages. Ces idées paſſerent aiſément chez les Latins, parce que l'équivoque des noms dans leur langage étoit à peu près la même. *Marc*, *merc*, dans les langues de l'occident, ſignifient bor-

ne & frontiere, comme ἕρμας chez les Grecs.

M. l'Abbé Banier nous fournit de nouvelles preuves de la ſignification primitive d'Hermès qu'il n'a pas apperçue, l. 3, c. 9, p. 232. » Quoique les Hermès, » dit-il, ne duſſent être que pour les » ſtatues de Mercure, puiſqu'elles portent » ſon nom, on le donnoit cependant à » toutes celles qui en imitoient la forme. » Ainſi quand c'étoit Apollon qu'elles re- » préſentoient, on les nommoit *Herma-* » *pollons*. Si c'étoit une tête de Minerve, » en grec Athené, on les appelloit *Her-* » *mathènes* & *Herméros*, celles qui repré- » ſentoient la tête d'Eros ou de Cupi- » don, ainſi des autres. Enfin cette ma- » niere antique fut encore conſervée dans » les ſtatues du Dieu Terme, qui n'é- » toient que des pierres informes «.

En ſuppoſant qu'Hermès ſignifie toujours le Dieu Mercure, on ne comprend ni pourquoi on s'eſt aviſé de nommer ainſi une pierre quarrée, ni pourquoi on l'a confondue avec le Dieu Terme, ni pourquoi on a nommé une ſtatue *Mercure-Apollon*. Dès que l'on ſçait qu'Hermès eſt ſimplement une pierre ou une borne, tout s'éclaircit, on conçoit qu'*Hermapollon* ſignifie Apollon de pierre, ou

Apollon fait en forme de borne ; *Hermathené*, Minerve de pierre, &c. On apperçoit encore que c'eſt une ſtatue de Venus ainſi formée & nommée *Hermaphrodité*, Vénus borne, qui a donné lieu à la fable d'Hermaphrodite.

L'on a regardé comme un grand myſtere le Caducée ou bâton de Mercure ; peut-être l'origine en eſt fort ſimple. Ce n'étoit d'abord qu'une canne ou un bâton ordinaire de voyageur avec un cordon pour le tenir à la main, comme ὄφις peut déſigner un ſerpent ou un bracelet, le nom & la figure ont fait prendre dans la ſuite ce cordon pour deux ſerpens entrelacés. Ainſi l'on a pris de même pour des ſerpens, les franges du corcet de Minerve. Voyez *℣.* 895, la fable de Minerve.

On pourroit ſuppoſer encore que c'eſt une aune ou un bâton de marchand. Les colporteurs ou merciers des campagnes ont coutume d'attacher au bout d'un bâton les lâcets, les cordons & les petits rubans qu'ils ont à vendre : ces cordons ont été transformés en ſerpens pour la raiſon que nous venons de dire ; & comme le ſerpent eſt le ſymbole de la vie, on a dit fort ſérieuſement que le Caducée de Mercure avoit la vertu de rendre la

vie aux morts : conſéquemment on a chargé Mercure du ſoin de conduire les ames dans les enfers ou dans le Royaume de Pluton, & de les en faire ſortir.

Il y auroit à diſputer long-temps pour ſçavoir ſi le Mercure des Grecs eſt le même que Taaut ou Anubis des Egyptiens : il ſuffit de remarquer que leur figure & leurs ſymboles n'ont jamais rien eu de ſemblable, qu'on les a confondus ſur le ſeul rapport de quelques-unes de leurs fonctions ; & cette maniere d'en juger eſt très-ſujette à l'erreur : on l'a fait voir dans le diſcours préliminaire.

Déſormais le Poëte va parler d'une nouvelle eſpéce de Divinités ; ce ſont les hommes mis au nombre des Dieux. Nous examinerons ce que l'on doit en penſer, & quelle différence il y a entre ces nouveaux Dieux & les précédens. Ceci forme donc la quatriéme époque de la religion grecque, & la cinquiéme partie de la Théogonie.

Si l'on excepte Triton, Dieu marin, fils de Neptune & d'Amphitrite, les Divinités qu'Héſiode a fait naître ſous le régne de Jupiter ſont preſque toutes appellées ſes enfans : Minerve ou Pallas ; les Graces, Proſerpine, les Muſes, Apollon, Diane, Hébé, Mars, Lucine, Vul-

cain, Mercure. Nous verrons de même que ceux qui paſſoient pour des Héros, mis au nombre des Dieux, étoient la plûpart appellés fils de Jupiter : cette filiation ſignifie donc ſeulement qu'ils ont commencé à être connus & honorés ſous le régne de Jupiter, c'eſt-à-dire, depuis que Jupiter fut regardé comme Dieu ſouverain. Ils ont reçu de lui la naiſſance comme ils en ont reçu leurs emplois, ℣. 881 & ſuiv. En les examinant l'un après l'autre, nous avons reconnu qu'ils ſont alluſion à des arts, à des talens, à des uſages qui n'ont pu être familiers aux anciens habitans de la Gréce, qui caractériſent un peuple déja policé. Ils ſont donc fort différens des Dieux Titans, des Dieux anciens des Pelaſges : ce ſont les Dieux de la Gréce devenue un peu moins barbare.

CINQUIÉME PARTIE.

Héros placés au nombre des Dieux ; quatriéme époque de la Religion grecque.

QUAND on parle des Héros placés au nombre des Dieux, l'on ne prétend pas avouer l'exiſtence réelle de tous ceux qui ſont regardés comme tels par les My-

thologues ; il en eſt pluſieurs ſur leſquels on peut former des doutes très-bien fondés. Quand on voit à tout moment dans l'Hiſtoire grecque les montagnes, les fleuves, les rochers, les marais pris pour des hommes ; les fontaines, les lacs, les cavernes transformés en nymphes, dont on fait gravement la généalogie ; doit-on ajouter beaucoup de foi à ce que les Poëtes racontent de tous ces demi-Dieux dont ils ont chanté les exploits pluſieurs ſiécles après le temps où l'on ſuppoſe qu'ils ont vécu ? Croira-t-on qu'Homere avoit copié ſur des regiſtres publics la généalogie de ſes Héros, & peut-on douter que la plûpart ne ſoient des noms en l'air ? Strabon, l. 13, p. 564, a remarqué l'alluſion évidente du nom des Héros d'Homere avec les noms propres des lieux d'où il les fait partir. Ce judicieux Ecrivain qui ne tient aucun compte des fables, a bien ſenti quelle en étoit l'origine.

L'Iliade & l'Odyſſée ſont les archives où l'on a puiſé tout ce qui a été dit dans la ſuite : quiconque auroit oſé démentir Homere, auroit été regardé avec exécration. Ce Poëte étoit inſpiré par les Muſes, il ſçavoit tout par révélation ; aucune ville Grecque qui ne fût intéreſſée à défendre la vérité de ce qu'il a dit ; la vraiſem-

blance qu'il a ſi bien ſçu garder dans ſes narrations, lui a tenu lieu de piéces juſtificatives.

D'autres Poëtes cependant ont ſuivi quelquefois ſur le théâtre des traditions différentes, quand elles pouvoient flatter les préventions de leurs concitoyens. Euripide, dans ſa tragédie d'Hélene, ſuppoſe que cette Princeſſe n'alla point à Troye, & fut retenue en Egypte. Les Tragiques ne s'accordent point ſur l'hiſtoire de la poſtérité de Danaüs & d'Egyptus; tous ſe contrediſent; cela n'eſt pas étonnant. Pourquoi n'auroient-ils pas eu le même privilége qu'Homere, de feindre & de mentir chacun à ſon goût?

Si au douziéme ou au quinziéme ſiécle un Poëte nous avoit donné la généalogie & la vie détaillée de tous les Capitaines qui ont ſervi ſous Charlemagne, aurions-nous aujourd'hui beaucoup de reſpect pour ſes légendes? Nous demanderions ſur quels monumens il a pu les appuyer, quelles preuves l'on en a conſervé dans des ſiécles où il étoit ignoble de ſçavoir écrire? ou plutôt auſſi indulgens que les Grecs, quoique moins crédules, nous nous en tiendrions à la maxime d'Horace.... *Pictoribus atque Poëtis Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.*

A plus forte raiſon devons-nous regarder tout ce qui a précédé la guerre de Troye, toutes les fables des Dieux, comme de purs jeux d'imagination.

De tous les Héros diviniſés, Hercule & Bacchus ſont ceux dont l'Hiſtoire paroît la mieux conſtatée, & pour peu qu'on l'examine, elle ſe trouve auſſi douteuſe que celle de Jupiter. Hérodote nous atteſte qu'Hercule étoit un Dieu ancien en Egypte & en Phénicie, livre 2, n. 67; qu'Amphitrion & Alcméne ſes parens étoient Egyptiens, au lieu que les Grecs ſoutiennent qu'ils étoient de leur pays. Dans la Gréce même, quelques-uns ſacrifioient à Hercule Dieu, & rendoient les honneurs funébres à Hercule Héros. Je ne prétends pas nier qu'il y ait eu un ou pluſieurs Héros nommés *Hercule*; mais en quelque lieu qu'ils ayent vécu, je ſoutiens que leur hiſtoire eſt fabuleuſe & allégorique; c'eſt le détail des travaux que les premiers colons de la Gréce ont été obligés d'entreprendre pour rendre ce pays habitable; nous le verrons dans les remarques ſur le Bouclier d'Hercule.

Bacchus étoit connu ailleurs, avant que de l'être dans la Gréce; preſque tous les Sçavans conviennent que ſon culte venoit des Phéniciens, malgré la généalogie bien

circonſtanciée que donne Héſiode. On a pu ſans doute donner le nom de Bacchus à un fameux bûveur, à un vigneron célébre ou à pluſieurs ; mais la fable forgée ſur leur compte eſt une allégorie. C'eſt le récit de la maniere dont il faut cultiver la vigne & faire le vin : par conſéquent les fables des Dieux & celles des Héros ont été compoſées ſelon la même méthode.

Il n'eſt cependant pas moins vrai que cette nouvelle eſpéce de Divinités fournit un argument de plus contre le ſentiment des Mythologues hiſtoriens. Les Grecs ont fait une différence entre ces demi-Dieux qu'ils croyoient avoir été des hommes, & leurs grands Dieux ; nous le voyons par la diſtinction d'Hercule Dieu & d'Hercule Héros. Selon la maniere de penſer de nos adverſaires, il n'y en a aucune : Jupiter a été un Roi de Theſſalie, Hercule un Héros né dans la Béotie ; il n'y a entr'eux d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu. Nous verrons dans cette derniere partie du Poëme de nouvelles preuves de ce qui a été dit juſqu'ici.

Quelle différence y a-t-il donc ſelon nous entre ces Dieux divers que nous rangeons ſous trois claſſes ? Déja nous l'avons

dit : les Titans ſont les diverſes parties de la nature en général ; les Dieux, enfans de Jupiter, ſont les Intelligences qui préſidoient aux arts & aux talens ou à quelque nouvel uſage : les demi-Dieux ſont différentes parties du ſol de la Gréce perſonnifiées & confondues avec des hommes de même nom. L'on a dû s'en appercevoir par les fables de Perſée & de Bellérophon : mais il eſt impoſſible aujourd'hui de vérifier ſi ces hommes diviniſés ont exiſté ou non. Reprenons le fil de la narration d'Héſiode.

℣. 940. *Sémélé, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle ; mais toux deux jouiſſent à préſent des honneurs de la Divinité.*

Ainſi donc, ſelon Héſiode, une mortelle & ſon fils ſont parvenus à la divinité ; voilà juſtement ce que prétendent les Mythologues hiſtoriens. Quelle impoſſibilité y a-t-il que Jupiter & tous les autres, quoique de purs hommes, y ſoient parvenus de même ? N'eſt-ce pas ici une démonſtration de la vérité de leur ſentiment ?

Non aſſurément. 1°. Cette démonſtration prétendue ne prévaudra jamais ſur la preuve de détail par laquelle nous avons

montré quels étoient les différens perſonnages qui ont paru ſucceſſivement ſur la ſcène; encore moins peut-elle détruire les argumens poſitifs raſſemblés dans le diſcours préliminaire, auxquels on n'oppoſera jamais rien de ſolide. 2°. Héſiode met une différence entre ces mortels devenus Dieux & ceux qui avoient été Dieux de tout temps : dans le ſyſtême que nous réfutons, il n'y en auroit aucune. 3°. Lorſque les Grecs eurent pris les fables à la lettre, & furent perſuadés que leurs Dieux avoient autrefois vécu ſur la terre, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent conclu que ces Dieux avoient eu commerce avec des mortelles, & les avoient aſſociées auſſi-bien que leurs enfans aux honneurs de la Divinité. Mais cette opinion eſt une rêverie des ſiécles poſtérieurs. C'eſt un effet des fables; elle n'en peut pas être l'origine. Si Jupiter a été un homme, s'il a régné dans la Gréce, quelle Divinité les Grecs adoroient-ils pendant ſa vie? Voilà la queſtion à laquelle on ne ſatisfera jamais. A-t-on vu dans l'univers un ſeul peuple qui, après avoir connu un ſeul Dieu, ait abandonné ſon culte pour ne plus adorer que des hommes?

Nous avons expliqué dans le diſcours préliminaire, chap. II, §. 15, les divers

ſens du nom de *fils* & de filiation dans les Poëtes, & nous avons fait voir que l'on ne peut rien conclure de cette multitude d'enfans que l'on a mis ſur le compte des Dieux. Le Clerc ſoutient le contraire. Cette opinion, dit-il, n'auroit jamais pu s'établir, ſi on n'avoit pas été perſuadé que les anciens Dieux de la Gréce avoient été des hommes.

On en étoit perſuadé ſans doute au ſiécle des Poëtes, & nous avons indiqué la vraie cauſe de cette perſuaſion ; elle eſt fort différente de celle que le Clerc imagine. Il penſe que l'on attribua des enfans aux Dieux, parce qu'on croyoit qu'ils avoient été des hommes : tout au contraire, on ſe figuroit qu'ils avoient été des hommes, parce qne les fables leur attribuoient des enfans & les paſſions de l'humanité. Pourquoi les leur attribuoient-elles ? ſur de pures équivoques, c'eſt un point démontré. Que les hommes devenus Dieux ayent eu des enfans pendant qu'ils vivoient, à la bonne heure ; mais qu'ils en ayent eu après leur mort, & depuis qu'ils étoient devenus Dieux, cela eſt-il concevable ? Jamais les Grecs n'ont été aſſez foux pour croire que Jupiter étoit monté au ciel en corps & en ame : or étoit-il plus aiſé d'imaginer que l'ame de

Jupiter mort avoit eu commerce avec Sémélé ou avec une autre femme, que de concevoir qu'une pure Intelligence en fût capable ? L'opinion de l'humanité de Jupiter ne peut donc pas être la cauſe des fables qui lui ont attribué des enfans.

Ainſi les Mythologues hiſtoriens nous donnent pour l'origine des fables un préjugé qui en fut évidemment la ſuite ; ils ſuppoſent que les premiers colons de la Gréce penſoient comme ceux qui vécurent mille ans après & au ſiécle d'Homere. Le contraire eſt prouvé par les Hiſtoriens & par les fables mêmes ; la religion éprouva chez eux les mêmes révolutions que l'état de la ſociété, & fut toujours analogue à leurs mœurs : ce que nous avons dit juſqu'ici, a dû en convaincre le lecteur.

Il eſt aiſé de montrer que les différentes raiſons de la filiation des Dieux indiquées par le Clerc ne prouvent point ſa prétention. 1°. Selon lui, on appelloit enfans des Dieux, ceux qui leur reſſembloient : les Rois deſcendoient de Jupiter en droite ligne, parce qu'ils tenoient de lui leur pouvoir ; les belles perſonnes étoient filles de Venus, &c. cela prouve-t-il que Jupiter avoit été un homme & un Roi de Theſſalie ? Il étoit le Roi des

Dieux, c'en étoit aſſez pour fonder l'analogie.

2°. De même que dans les langues orientales, on confond ſouvent le nom de fils avec celui de diſciple, & le nom de pere avec celui de maître, on appelloit dans la Gréce les guerriers enfans de Mars, & fils d'Apollon ou d'Eſculape ceux qui exerçoient la médecine. On en convient. Mais parce qu'on croyoit les guerriers conduits par Mars, s'enſuit-il que Mars avoit été un capitaine ? Parce qu'on ſuppoſoit les Médecins, les Poëtes, les Muſiciens inſpirés par Apollon, faut-il en conclure que celui-ci avoit été un opérateur ou un chantre ?

3°. Le nom de fils des Dieux fut ſouvent un effet de la ſupercherie des femmes ou de la fourberie des prêtres payens. Une femme, pour éviter l'infamie & le ſupplice dont on puniſſoit le libertinage, ſe vantoit d'avoir eu commerce avec un Dieu, & non pas avec un homme. Les prêtres du Paganiſme engageoient les femmes à venir paſſer la nuit dans les temples, ſous prétexte que le Dieu l'exigeoit ainſi, &c. Le Clerc en apporte des exemples; & il a été ſuivi par M. l'Abbé Banier, tome 1, l. 5, c. 4, p. 425. Mais ces fourberies, dont on peut à peine citer deux

deux ou trois exemples, ſuffiſent-elles pour établir une régle générale ? Elles ont pu être miſes en uſage chez des peuples policés & voluptueux, comme étoient les Grecs des derniers ſiécles, & les Romains ſous les Empereurs : des nations ſauvages & barbares, tels qu'étoient les anciens Grecs, ne s'en ſont jamais aviſés.

4°. Le Clerc a paſſé ſous ſilence pluſieurs autres eſpéces de filiation qui ne peuvent point s'accorder avec ſon ſyſtême, & qui en démontrent la fauſſeté. Le Sommeil par exemple eſt fils de la Nuit, les Vents ſont enfans de l'Aurore, une fontaine eſt fille d'un fleuve, les aſtres ſont nés de la mer, &c. cela prouve-t-il encore que ces divers perſonnages ont été des hommes ?

D'ailleurs l'explication de le Clerc n'eſt pas applicable au cas préſent. Il eſt incertain ſi Cadmus, Sémélé, Bacchus dont il eſt ici queſtion furent jamais des perſonnes vivantes. Cadmus, dit-on, ſignifie oriental, il vient de *Kedem*, *Kadom*, en hébreu l'orient. Mais *Kadom* ne déſigne-t-il rien autre choſe ? Il exprime auſſi ancienneté & prééminence, par conſéquent élévation au propre & au figuré, comme Κάδμος. C'eſt pour cela même qu'il déſigne l'orient, le lieu où le ſoleil

ſe leve, où il monte ſur l'horiſon. Cadmus peut donc ſignifier un Chef, un Roi & une montagne : Héſychius nous apprend qu'il exprimoit une colline chez les Crétois ; dans Strabon & dans Pline c'eſt le nom d'une montagne près de Laodicée ; la ville de Priéné dans l'Ionie étoit appellée Cadmé. Le nom *Cadmea* qui fut donné à la citadelle de Thèbes ne prouve donc point qu'elle ait été bâtie par un Héros nommé Cadmus. Selon Etienne de Byzance, la citadelle de Carthage étoit appellée de même, ſans doute à cauſe de ſon élévation. Cadmus, Prince, Chef, ſupérieur en autorité eſt un nom appellatif ; quand on dit que Cadmus apporta dans la Gréce les lettres des Phéniciens, cela nous apprend ſeulement qu'elles furent apportées par le Chef d'une flotte marchande, ou ſimplement par un homme venu de l'orient. L'établiſſement d'un Cadmus Phénicien dans la Béotie, peut très-bien être une fable fondée ſur l'équivoque de ce nom : s'il y en eut réellement un, ſon hiſtoire a été forgée ſur la deſcription des lieux.

Si Cadmus peut être une montagne, Σεμέλη eſt une colline ; une preuve qu'il y avoit dans la Gréce une colline ou une montagne *Sémélé*, c'eſt que Pauſanias,

l. 1, c. 32, rapportant les ſurnoms de Jupiter, l'appelle Hymettien, Parnétien, Ancheſmien & Séméléen; or les trois premiers noms ſont tirés de trois montagnes connues; le quatriéme fait donc auſſi alluſion à une autre montagne. Il n'eſt pas ſurprenant que Sémélé, colline, ſoit fille de Cadmus, montagne, c'eſt le ſtyle des Poëtes.

De-là ſuit naturellement la généalogie de Bacchus; celui-ci eſt le vin : il eſt fils de Jupiter & de Sémélé, c'eſt-à-dire, que le vin eſt fils du Ciel & des montagnes : *Bacchus amat colles*; voilà tout le myſtere. Nous verrons, en expliquant la fable de ce héros prétendu, ℣. 975, que Cadmus eſt la montagne ſur laquelle fut bâtie la citadelle de Thèbes, que Sémélé ſa fille eſt une fontaine qui ſortoit de cette montagne, que Διονύσος, Βαχός, Ἴακχος étoit un marais voiſin fermé par les eaux de Sémélé, & qui a été confondu avec le Dieu Bacchus, à cauſe de l'identité du nom; que c'eſt ce qui a donné lieu de placer dans la Béotie la ſcène de la plûpart des aventures de ce Dieu fameux. Pauſanias nous apprend que pluſieurs autres peuples de la Gréce revendiquoient ſon berceau & le plaçoient chez eux. Ils étoient auſſi-bien fondés que les Béotiens. Bacchus.

Mais, dira-t-on, ceci eſt contraire au texte d'Héſiode, qui dit que *Sémélé, quoique mortelle, a enfanté Bacchus immortel, & jouit avec lui des honneurs de la Divinité.* On en convient. Héſiode, Béotien de naiſſance, n'avoit garde d'attaquer la tradition de ſon pays, où l'on honoroit Cadmus comme fondateur de Thèbes & comme ayeul de Bacchus. Le Dieu étoit par ce moyen ſon compatriote ; mais cette tradition n'étoit fondée que ſur l'équivoque des noms : cela eſt évident & facile à prouver. 1°. Pluſieurs autres Auteurs font naître Bacchus en Egypte, en Arabie, en Aſſyrie ou ailleurs. On a pu ſans aucune fauſſeté le faire naître par-tout où il y avoit des vignobles. 2°. Le culte de Bacchus étoit plus ancien que Cadmus & que la fondation de Thèbes, Bochart l'a très-bien prouvé : mais l'on a pu dire encore que Cadmus étoit ſon ayeul dans ce ſens qu'un chef de colonie ou de flotte marchande a introduit le culte de Bacchus chez les Grecs, ou leur a enſeigné la maniere de cultiver la vigne & de faire le vin.

On pourroit ſe diſpenſer de réfuter le ſentiment de Bochart, qui a cru que Bacchus étoit Nimrod, que ſon nom eſt *Barchus*, fils de Chus ; qu'il eſt né de la cuiſſe

de Jupiter dans le même ſens qu'il eſt dit dans l'Ecriture : *Egreſſus eſt de femore Jacob*. Cela ſeroit fort bien, ſi l'on commençoit par prouver que Bacchus & Jupiter étoient des hommes. Euripide, dans la tragédie des Bacchantes, a bien ſenti que cette fable ne pouvoit être priſe à la lettre ; il a eſſayé de l'expliquer dans un ſens allégorique, par l'équivoque de Μηρὸς, cuiſſe, confondu avec Μέρος, portion d'air. Euſtathe dit qu'elle tire ſon origine de Méros, montagne des Indes où Bacchus fut élevé. Héſychius fournit une explication beaucoup plus ſimple : il nous apprend que Μηρὸς ne ſignifie pas ſeulement la cuiſſe & une montagne, mais encore un lieu planté de vignes, du bois & un tuyau de chaume. On a donc pu dire que Bacchus, le vin ou le raiſin ne parvenoit à maturité que quand il étoit cultivé dans un lieu propre à cet uſage, & attaché à un pieu de bois ou à un échalas avec du chaume. Voilà les trois ſignifications de Μηρὸς réunies.

Toutes les alluſions que l'on veut faire entre la fable de Bacchus & des expreſſions phéniciennes, ſont forcées ; cette fable s'explique beaucoup plus naturellement par la langue grecque.

1°. Tous les noms & ſurnoms de Bac-

chus chez les différens peuples ont un rapport marqué au vin & aux liqueurs; c'eſt le Dieu du vin, le pere de toute boiſſon qui peut enivrer : auſſi Diodore nous apprend que pluſieurs l'enviſageoient comme un perſonnage purement allégorique, tome 1, p. 457.

Selon Hérodote, Bacchus en Egypte eſt *Oſiris*, & chez les Arabes *Urotalt*. Nous avons vu ailleurs qu'Oſiris eſt le ſoleil; on n'a pu le confondre avec Bacchus qu'en donnant à ce nom un ſens fort différent. Il eſt aſſez probable que les Egyptiens ont ſouvent pris Oſiris pour le Nil, *Siris*, ſelon Pline eſt un des noms de ce fleuve : Oſiris ſignifiant l'eau & liqueur en général, a pu ſans doute déſigner Bacchus le Dieu des liqueurs : il paroît par-là que les Egyptiens eux-mêmes ne concevoient plus le ſens des noms de leurs Dieux, & qu'ils les ont ſouvent confondus. Nous ne devons pas être ſurpris qu'Hérodote ſur leur récit ait fort mal conçu leur Mythologie.

Urotalt paroît ſignifier Dieu des liqueurs. *Our*, dans les langues orientales, eſt l'eau ou la pluie, & *jeour*, ruiſſeau ou riviere; de-là le grec ὄυρεω : *tal*, *tel*, dans les mêmes langues, ſignifie élévation, & par conſéquent autorité; c'eſt la racine

du grec Ἀτάλλω, du latin *tollo*, &c. *Uro-Tal* eſt donc le maître des liqueurs.

Διώνυσος, chez les Grecs, a le même ſens que Δίωνη, nymphe des eaux, ℣. 353: l'un & l'autre ſont dérivés de Δεύω ou de Διαίνω, humecter, arroſer, abreuver.

Ἴαχχος eſt formé de ἄκ ou ἄχ, eau, liqueur : nous avons montré pluſieurs fois le ſens de ce monoſyllabe.

Βάκχος eſt analogue à βακέω, s'enivrer, & βακίας, lieu humide. *Baccha*, ſelon Varron, l. 6, n. 5, ſignifioit le vin en Eſpagne.

Λυαῖος à Λύω, laver; Ληναῖος à Ληνός, la cuve du preſſoir.

Βρομίος fait alluſion au vin, puiſqu'*Abromius* & *Abſtemius* ſignifient celui qui ne boit point de vin.

Baſſareus & *Baſſarides* ſont évidemment l'hébreu *Batſar*, vendanger.

Διθύραμβος eſt compoſé de *Dit*, Seigneur ou maître; d'où ſont venus *Ditare* & *Dirio* des Latins; *Rab* ou *Ramb*, ce qui coule; Ῥῆβας, riviere de Bithynie; Raab, riviere d'Hongrie, &c.

Ὑης vient de Ὑέω, *pluo*; on donnoit auſſi ce nom à Jupiter, & Ἄττης, *pater*.

Le latin *Liber pater* eſt la traduction du précédent, & ſe dérive de Λιβρὸς, goutte, diſtillation.

Tous ces noms ſont donc à peu près ſynonimes, & nous rappellent la même idée. On ne ſeroit point entré dans ce détail, s'ils n'étoient la plûpart défigurés par les Mythologues.

2°. Ceux qui ont regardé Bacchus comme un perſonnage hiſtorique, ont été forcés d'en admettre pluſieurs pour rendre raiſon de ſes différentes aventures. Diodore en compte trois nés en différens lieux, tome 1, l. 3, p. 460. Cet expédient de multiplier les perſonnages à ſon gré eſt fort commode; malheureuſement il ſert plutôt à embrouiller la Mythologie qu'à l'éclaircir.

Rien de ſi pompeux dans les fables que les conquêtes de Bacchus; il les pouſſa, dit-on, juſqu'aux Indes : on a raconté la même choſe d'Oſiris que l'on a confondu avec lui. Pour peu que l'on ait réfléchi ſur l'état & ſur les mœurs des peuples dans les âges voiſins du déluge, on ſent aiſément la fauſſeté & le ridicule de ces grands exploits. Que de prétendus Héros ſoient partis de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Aſſyrie ou de la Gréce pour aller à cinq ou ſix cent lieues ſubjuguer des nations entieres, dans un temps où les premieres Monarchies commençoient à peine à ſe former, où les Rois étoient à peu près

auſſi

auſſi puiſſans que ſont aujourd'hui les Caciques des Sauvages, ou les Chefs des hordes de Tartares : qu'ils ayent traîné après eux des armées nombreuſes dans des ſiécles où l'on ne ſçavoit pas encore ce que c'étoit qu'une armée, où l'on ſe battoit avec des pierres & des bâtons ; cela eſt du dernier merveilleux, & digne de figurer dans les Contes des Fées.

Bacchus ſans doute a ſubjugué tous les peuples chez leſquels il s'eſt trouvé ; on le conçoit très-bien : il les a tous enivrés, les a renverſés par terre, les a endormis profondément, ſouvent les a fait battre & s'entretuer les uns les autres ; cela n'eſt pas douteux. Tous les peuples barbares qui ont fait uſage des liqueurs enivrantes ont pouſſé la crapule à l'excès ; l'on en voit des exemples effrayans chez les Sauvages, l'ivreſſe chez eux a les plus funeſtes ſuites : c'eſt alors que Bacchus ſe change en lion & en tygre. Quand les barbares du nord ſe répandirent dans toute l'Europe, c'étoit l'envie de boire du vin qui les fit ſortir de leurs forêts : l'on peut dire que c'étoit Bacchus qui les conduiſoit ; & jamais ce Dieu ne fit de plus brillantes conquêtes. Lui en attribuer dans un autre ſens, c'eſt rêver de propos délibéré : ces conquêtes prétendues ſervent

néanmoins à prouver que, ſous le nom de Bacchus, les Grecs ne prétendoient point honorer l'inventeur des liqueurs capables d'enivrer ; ce n'eſt point le même homme qui les a ſucceſſivement imaginées.

3°. Selon Diodore de Sicile, tome 2, l. 4, page 8, il y avoit eu un autre Bacchus plus ancien que le fils de Sémélé. On prétendoit qu'il étoit né de Jupiter & de Proſerpine, & on lui donnoit le nom de Sabazius. Jupiter eſt ſouvent pris pour l'eau, Diodore le remarque au même endroit ; Proſerpine eſt le grain ; or avant que de faire du vin avec le raiſin, les anciens uſoient de bierre, c'eſt-à-dire, d'une boiſſon faite avec le grain fermenté dans l'eau : voilà le premier Bacchus ou la boiſſon des premiers temps Σαβαζιὸς fait évidemment alluſion à l'hébreu *ſabah*, boire, s'enivrer ; Σαβάζειν, dans Héſychius, ſignifie la même choſe. Les divers Bacchus ſont donc les différentes boiſſons dont on a fait uſage : les Mythologues hiſtoriens n'avoient garde de le remarquer.

Enfin, ſelon le même Diodore, tome 1, l. 3, p. 462, les Peintres & les Sculpteurs repréſentoient l'ancien Bacchus avec des cornes ; c'eſt encore un monument des

anciennes mœurs : on ſçait que les cornes des animaux ont été les premiers vaſes ou les premieres coupes dont les hommes ſe ſont ſervis pour boire & pour mettre les liqueurs. Les mêmes termes qui ſignifient une corne dans les langues orientales expriment auſſi un vaſe, une bouteille : *cornu olei* eſt une expreſſion fréquente dans les livres ſaints. Voyez Athenée, liv. 11, chap. 8.

4°. Les fêtes & les myſteres de Bacchus étoient des uſages innocens dans leur origine, c'étoit les fêtes des vendanges : la gayeté que cette récolte a coutume d'inſpirer, les a rendues univerſelles ; il n'eſt aucun pays du monde où l'on ne ſe raſſemble pendant ce temps-là pour ſe divertir. Au milieu de la liberté qui régne ordinairement dans ces aſſemblées, on s'aviſa par maniere de jeu de contrefaire les occupations des vignerons & les différens effets de l'ivreſſe : mais la joie dégénéra bientôt en licence, & cela ne pouvoit manquer d'arriver ; on mêla des indécences à la repréſentation, & même des infamies. Comme c'eſt dans les repas du ſoir qu'on ſe livre plus volontiers à la gayeté, ces myſteres étoient otdinairement célébrés la nuit. Toutes les précautions que l'on prit à la ſuite pour donner à cet

assemblage bizarre un air mystérieux, ne purent en bannir les désordres ni ramener la fête à son ancienne simplicité. Souvent l'on fut obligé de proscrire ces odieux mysteres, qui ne pouvoient plus servir qu'à nourrir le libertinage.

℣. 943. *Enfin du commerce d'Alcmène avec Jupiter est né le vaillant Hercule.* Comme la naissance & les exploits d'Hercule sont rapportés plus au long dans le Bouclier, ℣. 1 & suiv, on les examinera dans cet endroit, & l'on y expliquera toute la fable d'Hercule.

℣. 945. *Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux, épousa Aglaé, la plus jeune des trois Graces.* Au lieu que les autres Poëtes donnent Venus pour épouse à Vulcain, Héſiode lui fait épouser Aglaé; mais celle-ci désigne la beauté aussi-bien que Venus, la différence ne consiste que dans le nom. Peut-être ces mariages ridicules ne sont-ils fondés que sur un proverbe dont on se servoit communément pour exprimer une alliance mal assortie entre un époux fort laid & une épouse jeune & belle : c'est, disoit-on, en plaisantant, Vulcain qui épouse Venus ou Aglaé.

Une allusion au nom de cette derniere a pu encore donner lieu à la fable. Ἀγλαΐα signifie le brillant, l'éclat, la lumiere; ou

la marie à Vulcain, Dieu du feu; c'eſt comme ſi l'on diſoit que le feu épouſe la lumiere.

*. 947. *Bacchus prit pour épouſe Ariadne, fille de Minos.* Ariadne, dit le Clerc, a peut-être eu commerce avec un prêtre de Bacchus; de-là on a ſuppoſé qu'elle avoit épouſé Bacchus même. D'autres diſent qu'Ariadne, abandonnée par Théſée dans l'iſle de Naxos, ſe fit prêtreſſe de Bacchus. Si Ariadne étoit une femme, il ſeroit beaucoup plus ſimple de dire qu'elle s'appliqua à la culture des vignes & à faire du vin; qu'ainſi elle épouſa Bacchus. On peut voir dans Bochart l'eſtime que les anciens faiſoient du vin de Naxos, qu'ils comparoient au nectar, & la quantité de vignes que l'on cultivoit dans cette iſle. Voilà pourquoi l'on diſoit que Bacchus y étoit né, Diodore, tome 2, l. 5, p. 279, & pourquoi cette iſle lui étoit conſacrée.

Ἀριάδνη eſt compoſé d'Ἀρι, grand, ſelon Héſychius, il eſt augmentatif en compoſition, & Ἄδνη, abondamment; il exprime par conſéquent grande abondance. Ce perſonnage imaginaire a déſigné l'abondance du vin qui croiſſoit dans l'iſle de Naxos. On ajoute que Jupiter a rendu Ariadne immortelle, parce que cette

abondance a toujours été la même & n'a point diminué.

Ariadne eſt appellée fille de Minos ; & ſi l'on en croit les Hiſtoriens, celui-ci étoit un fameux Roi de l'iſle de Crète : malheureuſement il a vêcu trop tôt pour que l'on ait pu conſerver des monumens de ſa généalogie. Μινώα, ſelon Héſychius, eſt une eſpéce de plant de vigne, & probablement une de celles qui portoient plus de fruit que les autres; voilà comment Minos, Roi de Crète vrai ou faux, eſt devenu pere d'Ariadne, l'abondance.

℣. 950. *Hercule a épouſé dans l'Olympe la belle & ſage Hébé.* C'eſt encore ici une allégorie, le Clerc en convient; pour faire entendre qu'Hercule a été rajeuni dans le ciel, on a dit qu'il y avoit épouſé Hébé, la jeuneſſe. Nous verrons dans l'explication de la fable d'Hercule pourquoi on lui a donné cette épouſe : on a vu ailleurs celle d'Hébé & de Ganymède.

Circé. ℣. 956. *Perſeïs, fille de l'Océan, épouſe du Soleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi Aëtes.* Tous ces noms ne déſignent que des perſonnages poëtiques ou des êtres naturels. Πέρσης, ou plutôt πέρσιον eſt une herbe qui croît dans la mer, & qui eſt appellée par les Latins *ſolanum marinum*, la morelle, dont le ſuc eſt froid & aſtrin-

gent, & qui eſt ici transformée en nymphe, fille de l'Océan. Elle eſt épouſe du Soleil, parce qu'elle ne croît que dans les lieux expoſés au ſoleil, & que d'ailleurs πέρσης ſignifie la chaleur, ℣. 375. Perſeïs eſt mere de Circé, parce que l'herbe appellée Κίρκαϊα, *Circæa* eſt une eſpéce de *ſolanum*. Le Poëte en fait encore une nymphe, fille de la précédente, & toute la fable de Circé n'eſt fondée que ſur les propriétés vraies ou ſuppoſées de la plante *Circæa*. C'eſt ce que nous appellons la mandragore, dont le ſuc eſt un poiſon qui a la vertu de cauſer une eſpéce d'aſſoupiſſement léthargique, & qui peut même rendre fou. De-là on a dit que Circé étoit une fameuſe magicienne qui changeoit les hommes en bêtes, parce que la mandragore les rend hébêtés. C'eſt encore de cette herbe ou racine que les prétendus ſorciers ſe ſervent pour faire leur main de gloire : erreur qui eſt toujours la même qu'autrefois.

Comme il y a en Italie une montagne qui étoit autrefois environnée de la mer & de marais, ſur laquelle étoit bâtie une ville nommée *Circeii*, c'eſt-à-dire, lieu entouré d'eau, l'on n'a pas manqué d'en faire la demeure de Circé. Voyez Pline, l. 3, c. 5. Cette iſle ſe nommoit auſſi

Αἰαίη, *Æœa*, c'eſt le même ſens que *Circeïi* : en effet il y avoit dans la Colchide une iſle nommée *Æœa*, comme celle d'Italie. C'étoit, dit-on, une nymphe qui, pour éviter les pourſuites du fleuve Phaſis, implora le ſecours des Dieux, & fut changée en iſle. C'eſt une ville environnée des eaux du Phaſe.

C'eſt donc le nom *Circeïi* qui a donné lieu à Homere de tranſporter Circé en Italie. Selon lui, dans l'iſle de Circé, les compagnons d'Ulyſſe furent changées en différens animaux ; & ce fut auſſi le terme de ſa navigation. Toute l'érudition que Bochart employe pour expliquer l'hiſtoire de Circé & de ſa demeure porte à faux ; cette fable n'eſt fondée que ſur les propriétés de l'herbe *Circœa* & l'alluſion de ce nom avec l'iſle *Circeïi*. Ceux qui la font venir d'Egypte ne rencontrent pas mieux.

Æëtes étoit, dit-on, Roi de la Colchide & frere de Circé. Cette fraternité eſt appuyée ſur la reſſemblance du nom Αἰήτης avec l'iſle Αἰαίη, demeure de Circé. D'ailleurs on accuſoit les peuples de la Colchide d'être ſorciers & magiciens, & leur pays d'être fertile en poiſons ; c'en étoit donc aſſez pour que leur Roi, vrai ou imaginaire, paſſât pour frere de Circé & pere de Médée, autre magicienne cé-

lébre. Αἴνητης peut être dérivé d'Αἴθω, luire, enflammer ; Αἴνητὸν, brûlant, dans Héſychius ; nouvelle raiſon de dire que ce Roi étoit fils du Soleil & frere de Circé.

℣. 958. *Æëtes a épouſé Idyïa, fille du grand fleuve Océan ; de leur mariage eſt née la belle Médée.* Médée.

Ἰδυῖα eſt une nymphe des eaux, ℣. 352. On lui fait épouſer Æëtes confondu avec l'iſle *Ææa*, terrein environné d'eau.

On croira peut-être qu'il y a de la témérité à regarder la fameuſe Médée comme un perſonnage fabuleux, après ce qu'en ont dit les Poëtes ; mais leur témoignage eſt bien foible, quand il s'agit d'appuyer des faits hiſtoriques. Ælien, cité par Bochart, révoque en doute ce qu'il a plu à Euripide & aux autres Tragiques de débiter ſur les prétendus crimes de Médée. Quand on voit qu'elle a pour mere une nymphe de l'Océan, pour frere Abſyrthus, riviere de Colchide ou du Pont, & une autre dans l'Illyrie, il eſt difficile de ſe perſuader qu'elle ſoit autre choſe elle-même qu'une fontaine que l'on croyoit enchantée ou enſorcelée. Son nom Μήδεια eſt dérivé de Μαδάω, *madeo* ; mais comme il peut encore faire alluſion à Μήδω, *impero*, l'on a fait de Médée une Princeſſe puiſſante qui commandoit même à la nature. Voyez ℣. 992.

v. 963. *Recevez nos hommages, Dieux immortels qui habitez le ciel, la mer, les isles & le continent.* Dans le texte, le Poëte fait ses adieux à la mer même, aux isles & au continent, qu'il regarde comme des personnages. Par-là on peut juger de quelle espéce sont les Dieux dont il a parlé jusqu'ici : ce sont les Intelligences identifiées avec la terre, la mer, les isles & toutes les parties de la nature. Il n'est pas possible d'entendre autrement les paroles d'Hésiode, ni de les concilier avec le système des Mythologues historiens.

v. 965. *Que les Muses célébrent la postérité des Déesses*, &c. On doit prendre la postérité des Déesses dans le même sens que celle des Dieux ; on a supposé qu'elles avoient eu commerce avec des hommes, sur de pures équivoques, sur l'allusion des noms, ou sur des raisons de physique mal entendues. Le détail nous convaincra que cette filiation ne prouve pas plus que la précédente, l'opinion d'une Mythologie fondée sur l'histoire.

Plutus. *v.* 969. *Cérès, épouse de Jasius, enfanta Plutus.* Apollodore, l. 3, raconte au contraire que ce Jasius ou Jasion ayant voulu faire violence à Cérès fut frappé de la foudre. *Jasius*, dans Pline & dans Méla, est un golfe de Carie ; *Æsius*, une

riviere de Bithynie ; *Æſis*, une riviere d'Ombrie, nommée aujourd'hui *Jaſi* ; Ἄσιος, un lieu aquatique, & Ἄσιη, une nymphe des eaux : c'eſt plus qu'il n'en faut pour nous faire comprendre que Cérès, le bled, mariée à Jaſius, l'humidité ou l'eau, enfante Plutus, c'eſt-à-dire, une récolte abondante. On les place dans l'iſle de Crète, à cauſe de ſa fertilité dont Héſiode fait ici l'éloge, ou parce qu'il y avoit dans cette iſle quelqu'endroit humide & gras nommé Jaſius.

℣. 975. *L'épouſe de Cadmus, Harmonia, fille de Venus, fut mere d'Ino, de Sémélé, d'Agavé, d'Autonoë qui fut femme d'Ariſtée : elle enfanta encore Polydore dans l'illuſtre ville de Thèbes.* Il paroît que l'hiſtoire de Cadmus & de ſa famille eſt entiérement fabuleuſe, que tous les perſonnages ſont des êtres phyſiques, que c'eſt une deſcription mal entendue de Thèbes & des environs. Il n'eſt pas difficile de le montrer, en ſuivant la narration d'Apollodore, l'un des plus anciens Mythologues.

Κάδμος ſignifie hauteur, élévation ; c'eſt le nom générique de montagne, & en particulier d'une montagne d'Ionie, ſelon Héſychius. Voyez ℣. 940. Il fut donné d'abord à l'éminence ſur laquelle on bâtit Cadmus.

enſuite la citadelle de Thèbes, appellée pour ce ſujet Καδμεία.

Harmonia. Cadmus avoit épouſé Ἁρμονίη, jonction, aſſemblage, c'eſt-à-dire, que le mont Cadmus formoit une chaîne, une ſuite de pluſieurs autres montagnes; & cela eſt évident ſur la carte de l'ancienne Gréce. Cette femme prétendue eſt appellée fille de Venus, par une fauſſe alluſion du terme, parce qu'Ἁρμονίη ſignifie ſouvent bel ordre, ſuite artiſtement rangée.

Agénor. Telephaſſa. Cadmus étoit fils d'Ἀγήνωρ, élevé ſur les autres, & de τηλεφάσσα, ce qu'on voit de loin; il n'eſt pas ſurprenant qu'une montagne plus élevée que les autres ait été apperçue de loin. Ce ſont deux épithetes du mont Cadmus qu'on lui a données pour parens.

On a cru qu'Agénor étoit un Roi de Phénicie, par une groſſiere équivoque. Il y a dans la Gréce deux rivieres nommées φοίνιξ, l'une près des monts Acrocérauniens, l'autre près du mont Pindus & qui ſe jette dans le Pénée: il eſt incertain ſi l'une des rivieres qui coulent près de Thèbes ne portoit pas le même nom: en ce cas, φοινικία ſignifioit naturellement contrée arroſée par le Phœnix; Agénor, montagne qui dominoit ſur cette plaine, eſt ainſi devenu Roi de Phénicie: & voilà

comme les Phéniciens ſont arrivés de ſi bonne heure dans la Gréce.

On raconte fort ſérieuſement que Cadmus fut obligé par ſon pere d'aller à la pourſuite d'Europe ſa ſœur, enlevée par Jupiter, Roi de Crète. Se perſuadera-t-on que dans ces temps groſſiers où les Grecs étoient encore errans & ſauvages, leurs Rois, à ſuppoſer qu'ils en euſſent déja, ayent traverſé les mers pour enlever des filles étrangeres ? On ne voit rien de ſemblable chez les Sauvages de l'Amérique. Que Jupiter, Dieu de la pluie ait ſéduit & enlevé une nymphe, c'eſt-à-dire, ait troublé les eaux & fait diſparoître le cours d'une fontaine, cela ſe conçoit très-bien : mais qu'un petit Roi de l'iſle de Crète ſoit allé en Phénicie pour ravir une Princeſſe, cela n'eſt bon que dans les fables.

Nous avons vu, ℣. 357, qu'Europe eſt une nymphe des eaux, que ſon nom déſigne une fontaine dont l'eau étoit engloutie par un canal ſouterrein. Ταυρὸς, un conduit formé par la pluie, eſt le Jupiter changé en taureau qui enleve la nymphe Europe. Cette fontaine qui ſortoit des rochers de Cadmus & d'Agénor, de la montagne la plus haute, étoit ſœur de l'un & fille de l'autre : telles ſont les généalogies ordinaires de la fable. Europe.

Cadmus arrivé dans la Gréce, alla conſulter à Delphes l'oracle d'Apollon. Eſt-il bien certain qu'avant la fondation de Thèbes, l'oracle de Delphes fût déja connu ? Il ſeroit inutile de diſcuter ce point ; jamais les Mythologues ne ſe ſont piqués d'exactitude dans la chronologie.

Par ordre de l'Oracle, Cadmus partit de Delphes & du mont Parnaſſe pour venir dans la Béotie, en traverſant la Phocide. En effet, la chaîne des montagnes s'avance depuis le mont Parnaſſe, le long de la Phocide, juſques bien avant dans la Béotie : cette topographie eſt exactement conforme à la carte de la Gréce. Apollon avoit ordonné à Cadmus de ſuivre une vache, τὴν βοῦν, qu'il trouveroit dans ſon chemin, & de bâtir une ville où cet animal s'arrêteroit. βοὺν eſt la racine de βουνός, colline, hauteur ; la prétendue vache ſuivie par Cadmus, eſt la ſuite ou la chaîne de montagnes, à l'extrémité de laquelle fut bâtie la ville de Thèbes.

Cadmus envoya ſes gens puiſer de l'eau à la fontaine de Mars ; mais ils furent tués par un dragon qui la gardoit. Ἄρεία Κρήνη ne ſignifie point fontaine de Mars, mais fontaine qui arroſe, de l'ancien verbe Ἄρδω : Ἄρδις, lieu où l'eau coule, ſelon Héſychius ; Δραχὼν, que l'on a pris pour

un dragon ou un ſerpent, eſt le même que τράχων, lieu élevé & eſcarpé; *Draco* eſt une montagne d'Ionie, ſelon Pline, & Δρακάνιον, une montagne de Carie dans Héſychius. La fable ſignifie que les habitans de Cadmus ou de la montagne alloient puiſer de l'eau dans une fontaine qui étoit au pied d'un rocher eſcarpé, dont la deſcente étoit dangereuſe, & où pluſieurs perſonnes ſe tuerent. Par la même équivoque, l'on a dit que Cadmus & ſon épouſe avoient été changés en ſerpens.

Minerve ou l'induſtrie conſeilla de tuer le dragon & d'en ſemer les dents, c'eſt-à-dire, de tailler le rocher en forme de dents ou d'eſcalier, par lequel on put deſcendre; alors il ſortit de ces dents & du ſein de la terre des hommes qui s'entretuerent, lorſque Cadmus eut jetté des pierres au milieu d'eux. Cela nous fait comprendre qu'avant la fondation de Thèbes, les habitans de la montagne demeuroient dans le creux des rochers, & ſembloient ſortir de terre; ils étoient nommés pour ce ſujet Σπάρτοι, peuples diſperſés: que ſouvent il y en eut d'écraſés par des pierres détachées du ſommet de la montagne ou de Cadmus.

Le nom de ſes compagnons nous fait aſſez comprendre ce que c'étoit que ces

nouveaux perſonnages. Ἔχιων, hériſſé de pointes; Οὐδαῖος & Χθόνιος, bas ou abaiſſé; Ὑποπρήνωρ, un peu plus bas; Πέλωρ, élévation qui avance, nom d'un promontoire de Sicile. Ce ſont les divers terreins qui environnoient le mont Cadmus, dont on a fait les fondateurs de Thèbes: au lieu de dire ſimplement que la ville avoit été bâtie ſur eux, on a dit qu'elle avoit été bâtie par eux.

Cadmus fut obligé de ſe rendre eſclave de Mars pendant un an, pour expier le meurtre des enfans de ce Dieu. Ἄρης, Mars, déſigne auſſi le fer & tout inſtrument tranchant; la narration nous apprend qu'il fallut employer le fer pour applanir le ſommet de Cadmus, pour en tirer les pierres, pour aſſeoir les fondemens de Thèbes ou de la Cadmée; ainſi Cadmus fut ſubjugué par le Dieu Mars. Tous ces événemens n'ont rien d'extraordinaire; mais les Grecs vouloient du merveilleux à quelque prix que ce fût.

L'hiſtoire qu'ils ont faite de la poſtérité de Cadmus eſt de même eſpéce. Il eut de ſon épouſe quatre filles, Ino, Agavé, Autonoé, Sémélé, & un fils nommé Polydore: tous ces perſonnages ont été fameux par leurs aventures.

Les quatre filles de Cadmus paroiſſent être

être autant de fontaines qui ſortoient de la montagne; Polydore, un ruiſſeau formé de leurs eaux ; πολύ, *multùm* ; δωρός, *fluens*, comme Δωρὶς, ℣. 240.

Ἰνὼ eſt évidemment le même nom qu'Ino, lac ou marais de Laconie ; Inus, lac & riviere de Theſſalie ; il ſignifie en général un lieu profond & plein d'eau, de-là eſt venu ἰνέω, vuider ou puiſer. Ino fut femme d'Athamas ; celui-ci étoit, dit-on, un Roi de Thèbes changé en fleuve : on comprend comment une fontaine peut épouſer un fleuve. Ino.

Ino, dans un tranſport de folie, ſe précipita dans la mer, où elle fut changée en nymphe marine, ſous le nom de Leucothea. Leucothea.

Θέα eſt une nymphe des eaux, ℣. 135 & 244 ; Λευκοθέα ſignifie eau blanche ; c'eſt le nom d'une fontaine de l'iſle de Samos, & d'une autre d'Italie appellée autrement *Albunea*. Voyez Servius, Æneïd. l. 7, ℣. 83. Une eau qui ſe précipite d'un lieu élevé, ne peut manquer de paroître blanche & couverte d'écume.

Elle avoit eu pour enfans Léarque & Mélicerte. Le premier fut tué par ſon pere dans un accès de fureur qui lui fut envoyé par Junon ; Ino plongea le ſecond dans une chaudiere d'eau bouillante. Λέαρχος eſt compoſé de λέα, une pierre,

& ἄρχος, élevé; c'étoit un rocher placé ſur les bords de l'Athamas, qui fut détaché par les eaux dans un débordement & qui diſparut. Qu'une fontaine & un fleuve ſoient mis en fureur par Junon, qui eſt l'air ou l'orage, ce n'eſt pas un phénoméne fort extraordinaire. On ajoute, pour augmenter le merveilleux qu'Athamas, dans l'accès de ſa folie, prit ſon fils pour un lion; c'eſt une équivoque entre λία, une pierre, & λέων, un lion.

Ino qui ſe jette dans la mer avec ſon fils Mélicerte, ou qui le plonge dans un creux d'eau qui bouillonne, c'eſt le même phénoméne raconté différemment.

Mélicerte ou Palæmon.

Μελικέρτης ſignifie de l'eau renfermée ou environnée, un golfe, un port. Selon tous les Mythologues, Mélicerte eſt le même que Palæmon & *Portumnus*, le Dieu des ports, auquel les Nautonniers faiſoient des vœux pour arriver heureuſement. Παλαίμων eſt fait de πάλα, ceinture, & λιμών, la mer; ainſi les explique Héſychius: c'eſt donc un lieu où la mer eſt environnée par une enceinte, par conſéquent un port. On en verra une nouvelle preuve dans la fable d'Hercule.

Mélicerte ou Palæmon eſt appellé enfant d'Ino, parce que τίτθη en général ſignifie

un lieu vuide & profond, comme ſont tous les ports, & parce qu'une eau qui ſe précipite d'un lieu élevé a coutume de creuſer le baſſin où elle tombe.

Ino ou Leucothée étoit appellée par les Latins *Matuta*, & on la confondoit avec l'Aurore. *Matuta* étoit la Déeſſe du matin ou de la roſée, de *matus*, moite, humide, d'où eſt venu *matutinus*. Le matin c'eſt le temps auquel la roſée eſt répandue ſur la terre : *mane* en latin eſt analogue à *manare*, couler. Il n'eſt pas ſurprenant que la roſée ait été appellée *Leucothea*, l'eau blanche ; elle paroît ſur les plantes comme autant de grains de perles : & comme le temps de la roſée eſt auſſi l'aurore, on a confondu ces deux objets. L'alluſion entre le matin & la roſée eſt d'autant plus certaine, que dans quelques Provinces le peuple appelle encore l'après-midi *la reſſae*, le temps où la terre eſt eſſuyée, où il n'y a plus de roſée. Matuta.

Les Mythologues n'ont pas vu bien clair juſqu'ici dans toutes ces fables, puiſqu'ils n'en ont donné aucune explication.

Agavé, autre fille de Cadmus, eſt au nombre des Néréides, *v.* 246. C'eſt auſſi l'une des Danaïdes, dans Apollodore, l. 2, p. 64 ; enfin l'une des Bacchantes, ſelon le même, l. 3, p. 142. Tous ces Agavé.

caracteres démontrent que c'étoit une fontaine ; elle avoit épouſé Echion, rocher hériſſé de pointes, au pied duquel elle couloit : elle en eut un fils nommé Πενθέυς, *lacrymans* ; c'eſt un terrein humide dont l'eau diſtilloit par gouttes. Il fut déchiré par les Bacchantes, c'eſt-à-dire, bouleverſé par les eaux dans une inondation. Cette explication ſera confirmée par la fable de Sémélé.

Penthée.

Autonoë. Autonoë, ſœur de la précédente, eſt auſſi une Néréide ou Nymphe des eaux, ℣. 258. Ariſtée ſon mari étoit fils de la fontaine Cyrene & petit-fils du Penée, riviere de Theſſalie. Cette alliance eſt aiſée à comprendre. De leur mariage naquit Actéon, qui fut changé en cerf pour avoir vu Diane ſe baigner avec ſes nymphes. Ἀκταίων eſt dérivé d'Ἄκτη, rivage. Selon Pauſanias, l. 9, c. 1, Actéon étoit un rocher voiſin d'une fontaine, d'où l'on voyoit pendant la nuit l'image de la lune peinte dans les eaux ; c'eſt tout ce que la fable ſignifie : ἔλαφος, un cerf, eſt auſſi un lieu élevé ; c'eſt le nom d'une montagne d'Eolide près des iſles Arginuſes : cette épithete donnée au rocher Actéon fit dire qu'il avoit été changé en cerf.

Actéon.

Sémélé eſt la plus fameuſe des filles de Cadmus, & il n'y a pas d'apparence qu'elle

ſoit d'une nature différente de ſes ſœurs. Jupiter eut commerce avec elle, c'eſt-à-dire, ſelon le ſtyle des fables, que la pluie fit groſſir cette fontaine. Junon, jalouſe de cette intrigue, inſpira à Sémélé le déſir de voir Jupiter avec tout l'éclat du foudre; mais cette nymphe en fut embraſée, & mit au monde Bacchus avant terme. Junon irritée, eſt l'air agité qui produit les orages. Il eſt donc probable que dans un orage de pluie accompagné de tonnerres & d'éclairs, le cours de la fontaine Sémélé fut arrêté par l'éboulement des terres, & qu'il s'en forma un marais nommé Διονύσος, βαχχὸς, ou Ἴαχχος, lieu humecté ou détrempé. Ces mêmes noms furent donnés à Bacchus, le Dieu qui abreuve, qui arroſe, qui enivre. On ajoute que Bacchus eut pour nourrice Ino & d'autres nymphes, c'eſt-à-dire, que pluſieurs fontaines contribuoient à humecter le marais dont nous parlons; voyez Pauſanias, l. 3, c. 24. Ce marais confondu avec le Dieu Bacchus, à cauſe de la reſſemblance du nom, a donné lieu de placer dans la Béotie la ſcène de la plûpart des fables de Bacchus.

Sémélé.

Bacchus.

Il eſt vraiſemblable que la fontaine Sémélé reprit ſon cours dans la ſuite, & l'on en prit occaſion de dire que Bacchus

avoit retiré Sémélé des enfers. Voyez le même Pauſanias, l. 2, c. 31.

Dans quelques endroits de cet ouvrage, on avoit imaginé que Sémélé étoit une colline ſur laquelle on planta des vignes ; mais il paroît plus analogue à la ſuite de l'hiſtoire de la poſtérité de Cadmus de ſuppoſer que c'étoit une fontaine. Qu'on lui donne quel ſens on voudra, il eſt clair que toutes ces narrations ne ſont autre choſe qu'une topographie platte & groſſiere des environs de Thèbes ; que les noms de lieux ont été pris très-mal-à-propos pour des noms de héros ; qu'une deſcription de l'ancienne Gréce, encore plus détaillée que celle de Pauſanias, ſeroit la meilleure clef pour expliquer les fables.

℣. 979. *Calliroë, épouſe de Chryſaor*, &c. C'eſt une répétition des ℣. 287 & ſuiv. Il n'en faut pas conclure que c'eſt une addition faite par une main étrangere; Héſiode a pu ſe répéter pour mettre de ſuite les Déeſſes que l'on ſuppoſe avoir enfanté des hommes.

℣. 984. *L'Aurore, épouſe de Titon, accoucha de Memnon, Roi des Ethiopiens; & d'Emathion, autre Roi célébre.* Ces deux Rois ſont appellés enfans de l'Aurore, parce qu'ils venoient, dit-on, des pays

orientaux à l'égard de la Gréce : mais l'Ethiopie où l'on prétend que régnoit Memnon, & la Macédoine, séjour d'Emathion ne sont ni l'une ni l'autre à l'orient de la Gréce. S'il est ici question de deux hommes, on doit plutôt supposer qu'ils sont appellés fils de l'Aurore, parce qu'ils étoient nés le matin. C'est la même raison qui avoit fait donner à plusieurs Romains le prénom de *Lucius*. On appelle Memnon, Roi des Ethiopiens, parce qu'il étoit noir, son nom le signifie ; aussi Virgile, Æneïd, l. 1, ℣. 445, dit qu'Enée reconnut le portrait de Memnon à la noirceur de son visage. Sur le même fondement, Ovide raconte que les cendres de son bucher furent changées en oiseaux noirs nommés *Memnoniæ*.

Mais ce n'est point la coutume d'Hésiode de méler des hommes avec des météores. Μέμνον signifie noir ; Ἡμαθίων, pour Αἱματίον, rouge, couleur de feu ou de sang ; τίθων, blanc : τιθωνοκόμης, dans Hésychius, qui a les cheveux blancs. Ce sont les différentes couleurs dont le ciel est paré au lever de l'aurore ; on les donne à celle-ci pour enfans & pour mari, c'est le style ordinaire de notre Poëte ; comme la Macédoine étoit nommée Ἡμαθία, on a rêvé qu'Hémathion étoit Roi de Macé-

doine ; & Memnon, le noir, Roi des Ethiopiens.

Phaëton. *V.* 986. *L'Aurore unie à Céphale eut le vaillant Phaëton.* D'autres font naître Phaëton du Soleil & de Clyméne: C'eſt un perſonnage en l'air formé de φάω & Αἴθω, luire, briller ; de même Κλύμενη vient de Κλύω, être brillant : il eſt aſſez indifférent de le ſuppoſer fils du Soleil ou de l'Aurore. Venus qui enleve Phaëton encore jeune pour le placer dans ſon temple, eſt une allégorie pour exprimer que Venus aime le brillant de la jeuneſſe.

Céphale. Céphale paroît dérivé de φάλος, blanc, clair, luiſant : ſon mariage avec l'Aurore eſt facile à comprendre, & comment ils font naître, Phaëton, la lumiere.

Procris. Selon Apollodore, Céphale étoit mari de Procris ; l'Aurore le rendit infidéle & l'enleva à ſon épouſe ; il ajoute que Céphale étoit fils d'Hermès & de Herſé, qui eſt la roſée. Il ne faut pas confondre ce Hermès avec Mercure, comme a fait le traducteur ; il déſigne l'humidité, la vapeur humide du matin : ἑρμάζειν, dans Héſychius, ſignifie humecter, amollir ; ἕρμος eſt une riviere d'Ionie. Procris exprime encore la roſée, comme πρόκα dans Héſychius. On conçoit comment Céphale, le brillant de la roſée, eſt uni avec elle,

elle, comment il en eſt le fils & l'époux ; l'aurore l'enleve, parce que la roſée tombe & diſparoît avec tout ſon éclat après le lever du ſoleil ou de l'aurore. Le ſtyle des fables eſt toujours le même : tous les noms ſynonimes ſont peres, enfans, époux les uns des autres.

Jaſon & les Argonautes.

℣. 992. Jaſon, fils d'Æſon, enleva Médée, fille du Roi Æëtes. Si Médée eſt une Princeſſe, Héſiode a tort de la mettre au nombre des Déeſſes qui ont épouſé des hommes ; c'eſt donc une nymphe ou un perſonnage allégorique, comme on l'a déja obſervé.

L'enlevement de Médée & de la toiſon d'or par Jaſon, ou le voyage des Argonautes dans la Colchide, eſt un des plus célébrés événemens de la fable. Non-ſeulement les plus ſçavans Mythologues l'ont pris à la lettre, mais ils ont hautement blâmé le Clerc de n'avoir pas donné de cette aventure une idée auſſi magnifique que celle qu'ils en avoient eux-mêmes conçue. Selon le Clerc, les Argonautes étoient une troupe de marchands Theſſaliens qui allerent les premiers dans la Colchide ; leur voyage fut regardé comme une merveille par les Grecs encore peu exercés à la navigation : c'eſt mal-à-propos qu'on l'a pris pour une expédition

militaire. Disons mieux, si c'étoit un fait réel, on pourroit l'appeller une entreprise de corsaires exécutée par tous les aventuriers de la Gréce. Il faut être étrangement prévenu, pour trouver une histoire sérieuse dans un pareil tissu d'absurdités & de contradictions.

1°. Peut-on se persuader qu'avant la guerre de Troye, près de 400 ans avant la fondation de Carthage, dans un temps où les Phéniciens mêmes n'avoient encore tenté aucun voyage de long cours, les Grecs ayent été assez sçavans dans la navigation pour entreprendre une course dans la Colchide au travers des écueils & des périls de la mer Egée, de la Propontide & du Pont-Euxin ? Croirons-nous qu'un Roitelet d'Iolcos aura été assez puissant pour équiper une flotte ou seulement un vaisseau ; que tous les Héros des divers cantons de la Gréce, qui alors ne se connoissoient pas, se sont réunis pour aider Jason dans une entreprise si périlleuse, sans y avoir aucun intérêt, sans en espérer aucun avantage ; que tout en arrivant dans la Colchide, pays dont la langue devoit leur être étrangere, ils ayent trouvé une Princesse prête à les aider dans leur dessein, &c. ? Si la guerre même de Troye est fabuleuse dans la plû-

part de ſes circonſtances, comme des Auteurs très-ſenſés l'ont ſouteuu, il eſt bien plus probable que l'expédition des Argonautes eſt un conte forgé par les Poëtes : auſſi Homere n'en a eu aucune connoiſſance, comme le remarque Strabon, l. 1, p. 42.

2°. Nous avons vu que ces Héros ſi fameux pourroient bien être des perſonnages en l'air, nous le prouverons encore dans la ſuite. Hercule, Théſée, Orphée, &c. ou n'ont jamais vécu, ou n'ont point fait ce qu'on leur attribue. Platon le ſoutient. Eſt-il aiſé de les prendre pour des hommes, quand on voit que les uns ſont fils de Jupiter ou de la pluie, les autres de Neptune ou de la mer, celui-ci de Mercure, ou plutôt d'Hermès, l'humidité, celui-là d'Arès, lieu marécageux confondu avec Mars, quelques-uns de Borée ou du vent, d'autres des rivieres de la Gréce les mieux connues ? Il eſt clair que la plûpart de ces noms déſignent des objets phyſiques ; & l'on ne comprend pas aiſément comment on auroit pu les donner à des hommes.

3°. L'on a déja dit ce que c'étoit que Médée, l'eau en général & tout ce qui coule ; il eſt dérivé de Μαδάω ; Jaſon eſt préciſément la même choſe. Il ne nous

indique un fleuve Jaſon ou *Jaſonius* dans le Pont qui eſt voiſin de la Colchide ; les cartes nous montrent un promontoire *Jaſonium* dans le même pays : donc c'eſt Jaſon qui les a nommés ; donc Jaſon eſt allé dans la Colchide ; telle eſt la concluſion des Grecs. Il étoit, dit-on, Roi d'Iolcos ; la ſcène de ſes aventures ne peut être placée ailleurs : mais Ἴολκος, ville de Magnéſie confondu avec Κολχός, la Colchide, a pu donner lieu de le tranſplanter à 400 lieues. Ἴασον Ἄργος, dans Héſychius, ſignifie le Péloponnèſe ou l'Achaïe, pays environné de mers : voilà Jaſon avec ſon navire Argo ; Ἴασον Ἀργοναύτης, que l'on a pris pour Jaſon l'Argonaute, déſigne à la lettre *la mer qui coule près d'Argos* ou du Péloponnèſe, de Ναύω, *fluo*. Il étoit fils d'Æſon ; celui-ci eſt une riviere de Piérie ou de Macédoine marquée ſur la carte.

4°. Χρυσόμαλλον Δέρας, qui exprime *une peau à toiſon d'or*, a un autre ſens fort différent, & on l'a déja indiqué dans la fable des Heſpérides, ℣. 215. Δέρας, une peau, eſt auſſi le cou & un paſſage étroit ; Χρύσις, lieu profond ; Μαλλόν eſt augmentatif : les deux termes réunis peuvent donc ſignifier un canal fort étroit & fort profond. Il étoit gardé par un dragon ; nous

ſommes accoutumés à voir confondre τράχων, rocher eſcarpé, avec Δράκων, un dragon; il eſt tout ſimple que, parmi des rochers eſcarpés, les eaux ſoient reſſerrées & forcées de couler dans une gorge étroite & profonde. La toiſon d'or étoit encore gardée par des taureaux d'airain; nous verrons dans la fable d'Hercule que ταῦρος, un taureau eſt auſſi un torrent ou un canal, & χαλκεὺς, d'airain, exprime auſſi profond. L'on n'a pas oublié que tous les monſtres dont Héſiode a parlé, étoient les torrens ou les eaux qui cauſoient des ravages. Jaſon qui s'en rend maître & qui les tue par le ſecours de Médée, eſt la mer ou les eaux enflées qui ſe font un paſſage par la violence des flots.

Qu'eſt-ce donc que la conquête de la toiſon d'or par Jaſon l'Argonaute aidé de Médée? Ce ſont les eaux du lac ou du golfe de Magnéſie, ſur lequel étoit placé la ville d'Iolcos, qui ſe creuſent un canal pour ſe jetter dans la mer Egée. Selon Héſiode, Jaſon fut forcé à cette expédition *par l'injuſte & ſuperbe Roi Pélias.* Ce Roi prétendu eſt une branche du mont Pélion, qui reſſerre la mer du côté du nord, & la réduit à un canal aſſez étroit: Jaſon fut aidé par tous les Héros, enfans des fleuves & des rivieres de la

Gréce, c'eſt-à-dire, par le concours de toutes les eaux de la contrée dans un temps d'inondation. Les enfans de Borée, Calaïs & Zetès eurent part à cette opération, parce que le vent du nord qui pouſſoit les eaux vers la mer, en augmenta la violence. Κάλαϊς vient de Χαλάω, ouvrir & faire couler; Ζήτης, de Ζέω, bouillir ou bouillonner: on n'a pas de peine à comprendre que le vent fait bouillonner les eaux & en précipite le cours.

Cette explication eſt confirmée par une autre fable que rapporte Strabon, l. 11, p. 510. Il dit que les eaux de l'Araxe retenues par une barriere, inondoient autrefois une vaſte campagne; que Jaſon ayant percé cette digue naturelle, l'Araxe alla dès-lors ſe décharger dans la mer Caſpienne, & mit la campagne à ſec. Selon la tradition, Jaſon entreprit ce travail pour imiter le canal par lequel le fleuve Pénée ſe décharge dans la mer Egée, & on prétend que le Pénée avoit auſſi porté le nom d'*Araxe*. Il eſt aiſé de voir que cette expédition de Jaſon eſt auſſi fabuleuſe que la premiere, & qu'elle peut ſervir à l'expliquer: elle n'eſt fondée que ſur les noms *Jaſonium* & *Jaſonia*, que portoient quelques lieux voiſins de l'Araxe, & qui ſignifioient *lieux aquatiques*.

Les exploits de Jaſon ne ſont autre choſe que les changemens opérés par quelques inondations ſur le ſol de la Gréce.

5°. L'on a dit pour embellir la fable que le navire Argo parloit : c'eſt une confuſion groſſiere des deux ſens de Ρέω, parler & couler : que la mer d'Argos ou de la Gréce ait coulé, cela ſe conçoit ; mais qu'un navire ait parlé, cela n'eſt bon que dans les fables.

C'eſt dommage ſans doute que l'on ait employé tant d'érudition à ſuivre le navire Argo dans ſon voyage & dans ſon retour, & à éclaircir la géographie du poëme d'Apollonius ſur les Argonautes. Il eut fallu commencer par prouver que ce voyage étoit poſſible, & l'on a montré ſeulement que les Grecs étoient fort ignorans en géographie dans des temps bien poſtérieurs au ſiécle où l'on a placé cette fameuſe expédition.

℣. 1000. *L'épouſe de Jaſon mit au monde un fils auquel elle donna ſon nom de Médée.* Il n'eſt pas ſurprenant qu'un canal ou un bras de mer ait été nommé *courant d'eau*, comme ſa mere, ou comme le lac qui l'avoit creuſé.

℣. 1001. *Il fut élevé dans les montagnes par Chiron fils de Phillyras.* Nous verrons dans la deſcription du bouclier

d'Hercule ce que c'eſt que Chiron & les autres Centaures; on comprend déja qu'un courant d'eau peut être formé par les torrens qui deſcendent des montagnes.

℣. 1002. *Ainſi ſe ſont accomplis les deſſeins du grand Jupiter :* cela ſe ſuit ſans difficulté; les inondations & les ravages des eaux ſe font par la volonté & par l'opération du Dieu de la pluie.

℣. 1003. *Pſamathé, fille du vieux Nérée, ayant eu commerce avec Æacus, devint mere de Phocus.* φῶκος ou φώκη eſt un veau marin; il eſt fils de Ψαμάθη, le ſable de la mer. Αἰακός, ſon pere, eſt formé d'Αἶα, eau; c'eſt le nom d'une fontaine ſelon Héſychius, & Ἄγκος, profondeur. Cette généalogie ſignifie que le veau marin naît dans le fond des eaux & vit ſur le ſable. On comprend par la ſignification du nom d'Æacus ce que c'étoit que les Æacides ſes deſcendans, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'hiſtoire héroïque.

Téthys, Pélée, Achille.

℣. 1006. *Téthys choiſit Pélée pour ſon mari, & mit au monde le vaillant Achille.* Il eſt vraiſemblable, diſent les Mythologues, qu'Achille fut trouvé expoſé ſur le bord de la mer ou dans une barque; de-là on a dit qu'il étoit fils de la mer ou d'une nymphe marine. Si l'exiſtence d'Achille étoit prouvée par d'autres mo-

numens que par les poëſies d'Homere, on pourroit adopter cette explication ; mais il eſt à craindre qu'Achille ne ſoit un perſonnage de même eſpéce que ſon pere & ſa mere.

On ſçait que Téthys eſt la mer, Pélée ſon mari vient de πήλος, boue, marais ; πηλείος, marécageux. Ἀχιλλεὺς, ſelon les Grammairiens, eſt dérivé de χύλος, ſuc, humeur, humidité ; auſſi y avoit-il une fontaine Achillée près de Milet, un port Achillée au promontoire de Ténare, & une iſle Achillée dans le Pont-Euxin ; Ἀχιλλεῖον étoit une eſpéce d'éponge. Homere lui donne pour demeure la Phtiotide entre deux golfes, & pour ſujets les peuples nommés Ἀχαιοὶ, Ἕλληνες, Μυρμιδόνες, c'eſt-à-dire, maritimes. Iliad. l. 2, ℣. 191. Euripide, dans Iphigénie, dit qu'il avoit les ſtatues des Néréides pour ſymbole ſur la poupe de ſes vaiſſeaux. Il étoit petit-fils d'Æacus dont on vient de parler.

Selon la fable, Téthys le plongea dans les eaux du Styx à ſa naiſſance pour le rendre invulnérable ; il fut élevé par Chiron le Centaure, qui le nourriſſoit de moëlle de lion. Nous verrons dans la fable d'Hercule que les Centaures étoient des torrens ; la moëlle de lion eſt à la lettre

le ſuc des lieux humides ; cette nourriture étrange convenoit parfaitement au fils de la mer. Il fut le meilleur coureur de ſon ſiécle, c'eſt l'épithéte qu'Homere lui donne communément, & qui caractériſe la rapidité des eaux. Le même Poëte nous apprend qu'il fut tué par Pâris & par Apollon, c'eſt-à-dire, par le ſoleil. Selon Pauſanias, on l'honoroit ſur les bords de la mer. Tant d'alluſions avec les eaux dans les noms, les ſurnoms, les aventures d'Achille, nous font aſſez comprendre de quelle nature étoit ce héros.

Quoi, dira-t-on, l'entêtement de ſyſtême peut conduire juſqu'à douter de l'exiſtence d'Achille dont on connoît les ancêtres & la demeure, dont Alexandre viſita le tombeau, dont on conſervoit les armes dans quelques villes de la Gréce ? Que reſtera-t-il de certain dans l'hiſtoire ? Rien ; j'entens dans l'hiſtoire héroïque & fabuleuſe de la Gréce. On connoît de même les ancêtres de Jupiter ; on montroit ſon berceau & ſon tombeau dans l'iſle de Crète ; pas une ville de la Gréce qui n'eut été la ſcène de quelques-unes de ſes aventures. On voyoit par-tout des tombeaux vuides ou cénotaphes érigés à la mémoire des héros. Ἀχιλλέος τάφος, le tombeau d'Achille, exprime à la lettre

un foſſé plein d'eau ; cela ne fait-il pas un monument bien authentique ? Mais, encore une fois, le ſyſtême d'une Mythologie allégorique ne nous force point de nier l'exiſtence des Héros. Qu'il y ait eu un guerrier nommé Achille, j'en conviendrai volontiers, pourvû que l'on m'accorde que ſon hiſtoire & ſa généalogie ont été formés ſur la deſcription d'un marais de la Phtiôtide, à cauſe de la reſſemblance du nom.

℣. 1008. *Venus & Anchiſe ont donné le jour à Enée.* On ſçait ce que c'eſt que Venus : Ἀγχίσης eſt un mari ; Αἰνείας, un bel enfant ; cette fable ſignifie que celui qui épouſe une belle perſonne aura de beaux enfans : cela n'arrive pas toujours. Comme Αἰνεία eſt le nom de pluſieurs villes de la Gréce, il eſt probable que l'on a placé Enée à Troye, à cauſe de l'alluſion à quelque lieu voiſin.

℣. 1011. *Circé unie au malheureux Ulyſſe en eut Agrius & Latinus.* Rien de ſi fabuleux que cette généalogie que les Poëtes Latins ont copiée fort exactement. Circé eſt un perſonnage imaginaire, Latinus, Agrius ou Adrius ne ſont pas plus réels. Le *Latium* n'a point tiré ſon nom du Roi Latinus, mais de *Latus*, parce que c'eſt une plaine étendue ; on l'appelle

aujourd'hui la campagne de Rome. *Adria*, la mer Adriatique n'a point reçu le ſien d'un prétendu Adrius, mais d'Ἄνδρος, ſupérieur, parce que la mer Adriatique eſt à l'orient de l'Italie : les Latins l'appelloient *mare ſuperum* ou *ſuperius*, c'eſt le ſens d'*Adria*. Voyez ℣. 123.

℣. 1015. *Ils tenoient ſous leurs loix les Tyrrhéniens.* Les peuples d'Italie étoient appellés par les anciens Grecs τυρσηνοὶ, & l'Italie Ἑσπέρια, parce qu'ils ſont à l'occident de la Gréce. De même les Latins appelloient la mer de Toſcane, *mare Tuſcum, Etruſcum, Tyrrhenum, inferius*, ou *interius*, la mer d'en-bas, la mer occidentale : tous ces noms expriment la même choſe. Voyez ℣. 123.

Le ſçavant Auteur du Traité de la formation méchanique des langues, explique le nom de Tyrrhéniens par *habitans des villes* ou des enceintes murées. Il peut très-bien avoir raiſon.

Héſiode n'étoit pas plus habile qu'Homere en fait de géographie. Celui-ci, après avoir fait voyager Ulyſſe juſqu'au promontoire *Circeïi*, aujourd'hui mont *Circello*, dans le Latium, n'imagine plus rien au-delà que les Cimmériens, c'eſt-à-dire, des peuples plongés dans une nuit éternelle. Odyſſ. l. 11, ℣. 14. De même

Héſiode appelle le pays des Tyrrhéniens ou l'Italie, les iſles les plus éloignées.

℣. 1016. *Calypſo eut du même Ulyſſe Nauſithoüs & Nauſinoüs.* Calypſo, fille de l'Océan & de Téthys, eſt un perſonnage de même eſpéce que Circé. On a donné l'étymologie de ſon nom, ℣. 359. On peut le dériver encore de Καλύπτω, couvrir, cacher, parce que l'iſle Ogygie & l'iſle Othonos, où l'on a feint qu'elle demeuroit, ſont toutes deux à l'occident de la Gréce. Dans l'Odyſſée, l. 1, ℣. 52, elle eſt appellée fille d'Atlas: on ſe ſouvient que celui-ci eſt un porteur d'eau. Ναυσιθόος, qui court ſur un vaiſſeau; Ναυσινόος, qui penſe à un vaiſſeau, ſont des noms en l'air, qui font entendre qu'Ulyſſe retenu chez Calypſo, ne penſoit à autre choſe qu'à trouver un vaiſſeau pour s'enfuir.

℣. 1018. *Voilà les Divinités immortelles qui unies à des hommes ont eu des enfans immortels.* Il eſt évident par le détail que tous ces mariages des Dieux avec les femmes, ou des Déeſſes avec les hommes n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire; ce ſont des fables de même eſpéce que la généalogie des Dieux; toutes ſont bâties ſur des alluſions, ſur des équivoques, toutes ſont nées de l'ignorance des Grecs,

qui n'entendoient plus l'ancien langage de leurs peres, ou de leur affectation à en méconnoître le véritable ſens.

℣. 1020. *Muſes, chantez la race des femmes dignes de l'immortalité.* Ces derniers vers nous apprennent que le Poëme de la Théogonie n'eſt pas complet, ou du moins que nous ne l'avons pas entier; qu'Héſiode parloit en finiſſant, des Héroïnes ou des femmes célébres dans l'Hiſtoire grecque; quelques anciens Auteurs le ſuppoſent ainſi. Voyez les notes de le Clerc ſur le Bouclier d'Hercule.

Un coup d'œil général ſur les principaux Dieux qui ont paru dans la Théogonie, achevera de démontrer que la plûpart ne ſont différens qu'en apparence; qu'après avoir été adorés ſous un nom par les anciens Pélaſges, ils ont continué à l'être par les Grecs poſtérieurs ſous une dénomination différente. L'on a vu ſous le régne d'Ouranos ou de Cœlus, 1°. la Terre déſignée ſous les termes de Γαῖα, Théa, Rhéa; elle a continué à recevoir un culte pendant le régne de Jupiter, ſous le nom de Cybèle & de mere des Dieux, quoiqu'Héſiode n'en parle pas, même ſous ſon propre nom de Tellus ou Γῆ, & les Eléens nommoient ſon temple Γαῖον, Pauſanias, l. 3, c. 12, l. 6, c. 26, &c. 2°.

Ouranos ou le Ciel eſt appellé Céus, Créus, Hypérion; & nous avons montré que le ciel eſt le même objet que Saturne & Jupiter, mais que celui-ci devenu le Dieu principal fit oublier les autres noms. 3°. La Mer, l'Océan, Téthys reparoiſſent ſur la ſcène ſous les noms de Nérée, Doris, Triton, & de la multitude des nymphes marines, juſqu'à ce que Neptune, qui n'eſt pas un être différent dans le fond, devient la ſouveraine Divinité des eaux. 4°. Phœbé ou la Lune eſt appellée ſucceſſivement Hécaté, Latone, Junon, Diane & Lucine, comme le ſoleil eſt nommé Apollon. 5°. Cupidon ou l'Amour & Venus nés ſous Saturne ont eu leurs autels, & ont tenu un rang diſtingué parmi les Dieux nouveaux. 6°. Le Tartare, l'Erebe, la Nuit, les Parques, la Mort ont été placés dans le Royaume de Pluton, & les Furies ont été honorées ſous le nom d'Eumenides. 7°. Les Cyclopes ne ſont pas demeurés dans l'oubli; on en a fait les ouvriers de Vulcain, & ils avoient un autel à Corinthe. Pauſan. liv. 2. 8°. Les nymphes Mélies ont continué de régner ſous les noms de Napées, d'Oreades, de Dryades, de Naïades, &c.

Si donc l'on excepte les Géans, il n'eſt preſqu'aucun perſonnage cité ſous le ré-

gne d'Ouranos qui ne ſe retrouve ſous les régnes ſuivans, & l'on a peine à concevoir qui ſont ces Titans vaincus par Jupiter & précipités au fond du Tartare dont parle Héſiode. On voit ſeulement de nouveaux noms ſubſtitués à la place des anciens pour déſigner les mêmes objets.

On auroit abrégé davantage les remarques ſur la Théogonie, ſi le préjugé contre la Mythologie allégorique étoit moins autoriſé parmi les Sçavans; il eſt temps de donner par l'explication de la fable d'Hercule une nouvelle preuve de ce que l'on a dit des Héros dans la cinquiéme Partie. Elle ne perſuadera ſûrement pas ceux qui ne veulent céder qu'à des démonſtrations; la matiere que nous traitons, n'en eſt pas ſuſceptible: pour ceux qui cherchent de bonne foi ce qu'il y a de plus vraiſemblable, peut-être après avoir tout conſidéré, commenceront-ils à douter ſi l'exiſtence des Héros eſt auſſi certaine qu'on le croit communément. Au pis aller, on regardera cette explication comme un rêve ſyſtématique; il eſt permis de rêver ſur des objets indifférens: dans le pays des fables on peut s'égarer ſans conſéquence.

REMARQUES

REMARQUES
SUR
LE BOUCLIER D'HERCULE.

Explication de la fable de ce Héros.

PERSONNE n'ignore qu'Hercule eſt le plus fameux des Héros de la fable, celui dont on raconte les plus merveilleuſes aventures, auquel on attribue des exploits & des travaux inouis. Nous ne pouvons examiner avec trop de ſoin ce que l'on en a publié; ſon hiſtoire eſt liée à celle d'une infinité d'autres perſonnages : une explication détaillée de ce qu'en ont dit les Poëtes, ne peut manquer de répandre un grand jour ſur toute la Mythologie. Si on peut réuſſir à la donner, elle fera ſuffiſamment connoître ce que l'on doit penſer de tous les autres Héros fabuleux.

Selon la remarque de Diodore de Sicile, tome 1, p. 50. C'eſt très-mal-à-propos que les Grecs ont ſuppoſé qu'un Héros que l'on croit avoir vécu peu de temps avant la guerre de Troye, avoit purgé la terre de monſtres; des exploits

de cette nature ne ſçauroient tomber dans les temps de Troye, où le genre humain s'étant conſidérablement accru, on trouvoit par-tout des villes policées & des terres cultivées. On ne peut les placer raiſonnablement que dans cet âge groſſier & ſauvage où les hommes étoient accablés par la multitude des bêtes féroces, particuliérement en Egypte, dont la haute région eſt encore remplie de ces animaux. D'où il donne à conclure que l'on a fauſſement attribué à l'Hercule de Gréce ce qui ne convient qu'à celui d'Egypte. Eſſayons s'il n'y a pas un moyen de découvrir l'origine de cette erreur.

Il convient de rappeller d'abord le principe qui ſert de baſe à notre ſyſtême, que les fables des Dieux ſont le tableau de la nature ou des êtres phyſiques en général; que les fables des Héros ſont l'Hiſtoire naturelle de la Gréce ou de quelqu'autre pays en particulier, la topographie des anciennes villes & des environs, le récit des travaux que les premiers colons furent obligés d'entreprendre pour rendre leur ſéjour habitable. Tel eſt le plan d'explication que l'on s'eſt preſcrit d'avance; il s'agit de ſçavoir ſi le récit des Poëtes & des anciens Mythologues viendra s'y ajuſter de lui-même.

Il eſt néceſſaire de rappeller encore ce que nous avons déja répété pluſieurs fois, qu'il importe peu de ſçavoir s'il y a eu réellement un ou pluſieurs Héros nommés *Hercule*, ou s'il n'y en eut jamais; que l'Hercule Thébain ſoit un homme ou un perſonnage fabuleux, ſon hiſtoire eſt une topographie mal entendue de pluſieurs cantons de la Gréce ou des autres parties du monde. C'eſt le ſeul point qu'il s'agit de prouver. Le jugement de Strabon nous paroît d'abord mériter beaucoup d'attention : en parlant de l'expédition d'Hercule dans l'Elide, il fait cette réflexion : les anciens Ecrivains, dit-il, ont laiſſé à la poſtérité bien des choſes qui ne furent jamais; le goût qui régnoit de leur temps pour les fables, les avoit accoutumés de bonne heure à mentir, l. 8. Il penſe de même ſur le prétendu combat d'Hercule aux jeux Olympiques, & ſur ſon expédition à Troye.

Pour ne rien omettre ſur le compte d'un Héros ſi célèbre, examinons ſa généalogie & la ſuite de ſes ancêtres. Il deſcendoit en droite ligne de Perſée, & l'on a ſuppoſé que les Héraclides ou la poſtérité d'Hercule, auſſi-bien que ſes ayeux, avoient habité l'Argolide, Tirynthe, Mycènes & les environs. La raiſon

de ce ſéjour n'eſt pas difficile à découvrir : il y avoit à Mycènes une fontaine *Perſea*, & une fontaine d'Hercule à Troëzène ; Pauſanias, l. 2, c. 16 & 32. Donc l'une avoit été nommée par Perſée, & l'autre par Hercule : voilà le raiſonnement des Grecs.

Perſée & Andromède eurent entr'autres enfans Alcée, pere d'Amphitryon, & Electryon, pere d'Alcmène, par conſéquent celle-ci, mere d'Hercule, avoit épouſé ſon couſin-germain.

Perſée eſt un nom de fontaine, cela eſt prouvé ; Théog. ℣. 274. Ἀνδρομέδα eſt formé d'Ἀνδρο, qui en compoſition, ſignifie force ou quantité ; Μέδα vient de Μαδάω, être humide ou couler. L'épouſe de Perſée eſt donc comme lui, un lieu où l'eau coule, une fontaine ; il y a bien de l'apparence que leur poſtérité eſt de même eſpéce. Déja l'on conçoit comment Perſée avoit délivré Andromède d'un monſtre marin auquel elle étoit expoſée. Ce monſtre Κήτω eſt la mer même, ſelon Héſychius ; pour empêcher la fontaine Andromède de tomber dans la mer, on en conduiſit les eaux dans la fontaine Perſea ; ainſi Perſée épouſa Andromède après l'avoir délivrée.

1°. Ἀλκαῖος leur fils, eſt le même nom

qu'Ἄλκης, riviere de Bithynie; Ἄλκα, dans Héſychius, pour Ἄλυκα, la mer: Ἀλκυόνη eſt une nymphe des eaux, fille du fleuve Evenus dans Homere; Alcée avoit épouſé Ἱπονόμη autre nymphe aquatique, Théogonie, ℣. 251. Il n'y a point là de méſalliance.

2°. Ἠλεκτρύων, frere du précédent, eſt ſemblable à Ἠλεκτρη autre nymphe, Théog. ℣. 349, & c'eſt une riviere de Meſſénie dans Pauſanias, l. 4, c. 33; τρύων eſt un courant d'eau ou un réſervoir comme dans le nom ſuivant.

3°. Ἀμφιτρύων eſt compoſé d'Ἀμφι, autour, & τρύων, coulant ou aquatique. Θρύον déſigne les joncs, les herbes qui croiſſent dans les eaux. *Trua*, en latin eſt un vaſe; *Truinus*, *Truentus*, deux rivieres d'Italie; Truye, riviere du Gévaudan; Truyere, riviere de Rouergue.

4°. Ἀλκμήνη s'entend aiſément, quand on fait attention à Ἄλκης, & Ἀλκ[illegible] ci-deſſus, & Μάνης, un vaſe, un inſtrument creux: c'eſt la même ſignification qu'Electryon ſon pere. Il ne faut pas oublier que dans le ſtyle des Poëtes, tous les perſonnages dont les noms ſont ſynonimes, deſcendent les uns des autres, ou ſont mariés enſemble. Ainſi, par reſſemblance de ſignification autant que par droit de

parenté, Amphitryon devoit épouser Alcmène.

5°. De ce mariage sont nés l'Ἰφικλῆς, *validè claudens*, & Ἡρακλέης, qui est la même chose; mais celui-ci étoit fils de Jupiter, qui avoit rendu Alcmène grosse pendant l'absence de son mari; c'est-à-dire, que dans un temps où le fossé Amphitryon étoit à sec, & ne mêloit pas ses eaux à la fontaine Alcmène, Jupiter fit pleuvoir, & Alcmène grossit; qu'ensuite le fossé ayant été rempli & commençant à couler, Alcmène en fut encore plus enflée : il fallut deux digues pour arrêter leurs eaux, & voilà leurs deux enfans Iphiclès & Hercule, deux fortes barrieres, deux fortes écluses. L'une cependant plus foible fut emportée dans la mer; Εὐρυσθῆα, de εὔρυς, grand, large; Θῆα ou θεία, nom de la mer, Théog. ℣. 131. C'est ainsi qu'Iphiclès abandonna sa famille pour aller trouver Eurysthée, Bouclier, ℣. 90. L'autre plus forte Ἡρακλέης, résista, & on lui attribua dans la suite de grandes prouesses, nous les verrons en détail.

Il est bon de se souvenir que le nom le plus ancien d'Hercule dans Homere & dans Hésiode, est βίη Ἡρακληείη : Théog. ℣. 291; βίη est l'eau ou le lieu qui ren-

ferme les eaux ; ἐυρυβίη, nom de la mer. Ibid. ℣. 239. Cet ancien nom d'Hercule signifie donc à la lettre *aqua firmiter clausa*, une forte écluse.

6°. Electryon, pere d'Alcmène, avoit des bœufs qui lui furent enlevés par les Teléboïens ou Taphiens ; Amphitryon défit ces brigands, ramena les troupeaux, & tua par mégarde ou volontairement son beau-pere Electryon. Les bœufs de celui-ci étoient de la même espéce que ceux de Géryon. Théog. ℣. 290. Ce sont des eaux. Elles furent enlevées par les τηλεβόαι, gouffres profonds ; τηλία, un vase ; βόαι, les eaux ; ou de τήλε, ce qui emmene ; τηλέβοας est une riviere d'Arménie ; ταφίοι, de ταφός, tombeau, fosse, les entrailles de la terre. Le canal Amphitryon conduisit les eaux loin de ces gouffres, & ramena ainsi le troupeau ; mais il tua Electryon, il fit disparoître cette source. Il ne pouvoit pas posséder Alcmène avant que de s'être vengé des Teléboïens : Bouclier, ℣. 15, parce qu'il ne pouvoit pas mêler ses eaux à celles de cette fontaine, avant que de l'avoir écartée des gouffres dont nous parlons.

La scène de cette histoire grotesque étoit l'Argolide & les environs de Tirynthe ; mais comme il y avoit aussi près de

Thèbes en Béotie des fontaines & des canaux nommés Amphitryon & Alcmène auxquels il fallut mettre des digues, les deux époux ſe trouverent ainſi tranſplantés à Thèbes avec leur fils Hercule. Tout ce qui eſt arrivé dans la Gréce & ailleurs à l'occaſion de ces digues, ou par les eaux ainſi retenues, a été pris dans la ſuite pour les travaux de l'Hercule Thébain. Nous le verrons en détail.

On ne doit pas être ſurpris que la fable ait décrit ſi pompeuſement les travaux entrepris dans l'Argolide, pour y conduire & pour y conſerver les eaux. Pauſanias, l. 2, c. 15, nous apprend que toutes les rivieres de cette contrée étoient à ſec pendant les chaleurs de l'été, qu'il n'y avoit alors que le marais de Lerne où l'on put trouver de l'eau. Pline raconte que l'on avoit ſurnommé Argos *Dipſium*, la ville qui a ſoif, l. 4, c. 5. Voilà ce qui avoit rendu ſi pompeux chez les Argiens le culte de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Hercule, l'art de faire des digues, des canaux, des aqueducs, d'arrêter les ravages des torrens pendant l'hiver, ne pouvoit donc avoir plus d'occupation que dans l'Argolide; c'eſt auſſi où l'on a placé ſon ſéjour ordinaire & pluſieurs de ſes travaux.

Avant

Avant que de les examiner, il eſt à propos de montrer que le ſens du nom d'Hercule dans les autres langues eſt le même qu'en grec ; que par-tout il a exprimé une digue, une chauſſée, un arrêt pour détourner ou pour conduire les eaux, une enceinte pour les environner. Les Phéniciens le nommoient Mélicerthe, Déſanaüs, Agénor : les Egyptiens Oſochor, & le diſoient fils du Nil. Nous ne pouvons découvrir le ſens de ces noms que dans les langues orientales : on ſe ſouviendra que les voyelles y ſont indifférentes.

Dans Mélicerthe, *meli* ſont les eaux : *melo*, *moulo*, en ſyriaque inondation, déluge : *Cartha*, en phénicien enclos, lieu fermé, c'eſt le nom de Carthage. *Melicartha*, clôture ou arrêt des eaux, une digue, une écluſe. Auſſi le Mélicerthe des Grecs étoit encore nommé Palæmon, & par les Latins *Portumnus*, le Dieu des ports, parce qu'un port eſt le lieu où la mer eſt enfermée, où les vaiſſeaux ſont à couvert ; de-là tant de ports appellés *portus Herculis*, port fermé : Palæmon, ſelon Héſychius, eſt le même qu'Hercule. Voyez Théog. ℣. 975. Dès-lors nous ne ſommes plus ſurpris de voir les Nautonniers Phéniciens faire des vœux à Hercu-

le, uſage dont les Mythologues n'ont point encore découvert l'origine.

Deſanaüs vient de *des*, *deſſa*, lien ou clôture, comme Δέσις en grec. *Pardès*, παραδεισος, jardin ou enclos; *Edeſſa*, ville de Méſopotamie; c'eſt le nom générique de ville ou lieu fermé de murs. Voilà pourquoi il y en avoit pluſieurs de ce nom. *Naüs* eſt l'eau; *nahah*, pleurer; *néhi*, des pleurs; *deſſa-naüs*, clôture ou arrêt des eaux.

Agénor eſt compoſé de *hag*, lien, arrêt; *hagag*, en chaldéen être arrêté, être en repos; *nahar*, *nar*, eau ou riviere; *hag-nor*, arrêt de riviere. Il étoit fils de Bélus, Roi de Phénicie; βέλος eſt une riviere de Syrie dont parlent Pline, l. 5, c. 19, & Joſephe, l. 1 de la guerre des Juifs; elle couloit à deux ſtades de Ptolémaïde. Agénor eſt ſon fils, comme Hercule l'eſt d'Alcmène qui eſt un courant d'eau; Agénor eut pour fille Europe; c'eſt une nymphe aquatique, Théog. v. 357; elle fut enlevée par Jupiter changé en taureau. Nous avons déja remarqué pluſieurs fois que Jupiter eſt ſouvent pris pour la pluie, & que ταῦρος eſt un canal. Cette fable ſignifie qu'un torrent formé par la pluie fit diſparoître la fontaine Europe.

Oſochor, nom egyptien d'Hercule, paroît mal prononcé pour *Hos-ſihor ; hos*, arrêt ; *has*, en hébreu à l'impératif, arrête, ou tais-toi. *Sihor* eſt le nom du Nil & d'un torrent de la Paleſtine. On a donc exprimé par *Oſochor* les digues qui arrêtent les inondations du Nil; voilà pourquoi l'on dit qu'il eſt enfant de ce fleuve. Cela ſera vérifié par la fable de Buſiris. On conçoit à préſent pourquoi les Egyptiens ont dit qu'Hercule étoit plus ancien chez eux que chez les Grecs ; l'Egypte eſt le premier pays du monde où il a fallu faire des digues, & où elles étoient plus néceſſaires.

Il ſeroit inutile de parler de l'Hercule Ogmius des Gaulois, dont Lucien a fait le portrait ; c'étoit un tableau allégorique formé ſur les fables d'Hercule dont les Gaulois avoient entendu parler.

On ne doit pas être ſurpris qu'il y ait eu un ſi grand nombre de villes nommées Ἡράκλεια, bien fermée, pluſieurs ports appellés *portus Herculis*, port fermé, pluſieurs fontaines d'Hercule, c'eſt-à dire, fermées ou arrêtées par une barriere : ils n'ont aucun rapport à Hercule, Dieu ou Héros ; mais ſur la ſeule alluſion du terme on a ſuppoſé qu'Hercule avoit parcouru l'univers & bâti des villes par-tout. Dans

la ſuite, les Mythologues effrayés de la multitude d'exploits que l'on mettoit ſur le compte d'un ſeul homme, ſe ſont crus obligés de ſuppoſer pluſieurs Hercules, d'en placer chez toutes les nations. Selon quelques Auteurs, on en a compté juſqu'à 40. On en pouvoit créer autant qu'il y a eu dans l'univers de digues, de levées de terres, d'écluſes, de canaux artificiels pour élever, pour détourner, pour arrêter les eaux. L'explication des travaux d'Hercule confirmera l'étymologie.

Le plus célébre eſt ſans contredit d'avoir ſéparé les deux montagnes Calpé & Abyla, entre leſquels eſt aujourd'hui le détroit de Gibraltar. On les a nommées colonnes d'Hercule, ſans avoir aucune idée du héros grec. Κίων, une colonne, ſignifie auſſi *interſeptum*, *repagulum* : les Anatomiſtes Grecs nomment ainſi le cartilage & la carnoſité qui ſéparent les deux narines. Κίων Ἡρακλείων, colonne d'Hercule, exprime ſans métaphore, *interſeptum firmiter claudens*. Selon Pline, l. 3, Procm. Strabon, l. 1, p. 54, & Pomponius Mela, l. 1, c. 5, on a cru qu'autrefois le détroit de Gibraltar n'étoit pas ouvert, que l'Afrique étoit *continente* à l'Eſpagne par une langue de terre qui ſéparoit l'Océan de la Méditerranée, que

βλη Ηραικλειη, la mer ainſi renfermée, avoit forcé la barriere, & s'étoit creuſé un canal entre les deux montagnes Calpé & Abyla : voilà comme Hercule eſt devenu l'auteur de cet événement Le plus célèbre de ſes travaux ſe trouve ainſi expliqué par l'Hiſtoire naturelle, ſans qu'il ſoit beſoin de faire venir un Hercule Phénicien aux extrémités de l'Eſpagne pour y planter des colonnes. Ce voyage & toutes les fables dont il eſt la ſource ont été imaginés dans la ſuite ſur la fauſſe étymologie d'un nom que l'on n'entendoit plus. L'Hercule Phénicien n'eſt pas mieux prouvé que les autres.

Comme l'un des promontoires qui reſſerrent le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique ſe nommoit Antée, on en a fait un géant dompté par Hercule ; & c'eſt encore un de ſes travaux. Voyez Pomponius Mela, *ibid.*

Selon Diodore de Sicile, Hercule avoit déja fait quelque choſe de ſemblable dans la Gréce, il avoit creuſé un canal pour deſſécher la fameuſe vallée de Tempé qui étoit inondée par le Penée ; & il avoit au contraire ſubmergé la Beotie, en arrêtant les eaux d'une riviere, tome 2, p. 43 ; & Pauſan. l. 9, c. 38. Celui-ci raconte encore que l'on montroit le long

du fleuve Olbius ou Aroanius en Arcadie des foſſés faits par Hercule, liv. 8, c. 14. On ne ſera donc pas ſurpris que les autres travaux d'Hercule ayent eu le même objet d'arrêter ou de détourner des eaux.

La formation du canal de Gibraltar, le deſſéchement de Tempé, l'inondation de la Béotie, ne ſont certainement pas les travaux d'un homme, mais l'effet de quelques révolutions dans la nature : n'avons-nous pas lieu de préſumer qu'il en eſt de même des autres exploits que l'on attribue à notre Héros ?

Nous les ſuivrons dans le même ordre où ils ſont racontés par Apollodore, l. 2 ; mais nous en avons déja expliqué pluſieurs dans les remarques ſur la Théogonie. L'enlevement des pommes d'or des Heſpérides, ℣. 215, ce ſont les eaux de trois fontaines conduites dans un canal par le moyen d'une digue. La défaite de Géryon, ℣. 289 ; c'eſt le deſſéchement d'un marais par le ſecours d'un canal. Celle de l'hydre de Lerne, ℣. 313, & du lion de Némée, ℣. 332, ſont la même choſe. La victoire ſur le fleuve Acheloüs, ℣. 340, ce ſont les eaux de ce fleuve conduites dans les terres pour les fertiliſer. La délivrance de Prométhée, ℣. 526, c'eſt

un mur ou un foyer de pierres ſubſtitué à une cloiſon de bois. Atlas déchargé de ſon fardeau, *v.* 517, eſt un porteur d'eau délivré de ſa peine par un aqueduc. Ces grands exploits ſe bornent tous à retenir, à détourner, à faire écouler des eaux; le même dénouement ſervira pour tous les autres.

Un Ecrivain très-récent dont on ſe gardera bien d'adopter toutes les idées, a compris que les travaux d'Hercule ne déſignoient que des effets phyſiques; il ne paroît pas auſſi convaincu de l'exiſtence de ce Héros qu'on l'a été juſqu'ici. Voyez l'Antiquité dévoilée par ſes uſages, liv. 1, ch. 6.

1°. Hercule âgé ſeulement de huit mois étouffa deux ſerpens que Junon avoit envoyés pour le dévorer lui & ſon frere. Ce n'eſt pas la premiere fois que des eaux ou des ruiſſeaux ſont appellés des ſerpens; on ſçait d'ailleurs que les inondations qui rompent les digues des rivieres ſont regardés comme un effet de la colere de Junon ou de l'air. Ce n'eſt pas un prodige qu'une digue récemment conſtruite ait arrêté le cours de deux ruiſſeaux ou l'ait détourné: malgré la haine de Junon contre Hercule, quelques Poëtes ont ſuppoſé qu'elle lui avoit donné de ſon lait;

cela ne peut être entendu que de la pluie.

On s'appercevra ſans doute que c'eſt ici la répétition de ce qui a été dit ſur la naiſſance d'Hercule & d'Iphiclès ; les deux ſerpens envoyés contr'eux par Junon, ſont les deux ruiſſeaux d'Amphitryon & d'Alcmène groſſis par la pluie. Iphiclès effrayé ſe ſauva, l'une des digues fut emportée, l'autre réſiſta ; c'eſt Hercule qui étouffa les deux ſerpens.

2°. Hercule pendant ſa jeuneſſe fut chargé de garder les bœufs d'Amphitryon. Quoique cette occupation fût peu digne d'un Héros, il y prit tant de goût qu'il paſſa une partie de ſa vie à promener des bœufs par le monde. Comme ces bœufs ſont des eaux, & qu'Hercule eſt une digue, ſon inclination n'eſt pas difficile à comprendre. Pendant ce temps, il tua un lion qui, deſcendu du mont Cythéron, dévoroit les bœufs d'Amphitryon & de Theſtius. On comprend que ce lion eſt de même nature que celui de Némée, un lieu aquatique ou un torrent. Ἀλέων, dans Pline, eſt une riviere d'Ionie ; *Layon*, riviere d'Anjou ; Lée ou Léa, riviere d'Ecoſſe ; Leo, riviere d'Irlande ; Lée, riviere de Franconie, &c. celui-ci entraînoit les eaux d'Amphitryon & de Theſtius, & ravageoit la campagne. Theſtius

eſt une riviere de Theſſalie, ſelon la carte. Il eſt ici appellé Roi de Theſpies, parce qu'il y en avoit une de même nom à Theſpies. Cette explication fort ſimple nous découvre le ſens d'une autre fable ridicule, qui raconte qu'Hercule eut commerce avec les cinquante filles de Theſtius. En ſtyle poëtique, les filles des fleuves ſont des fontaines; on a donc voulu dire que la digue qui arrêtoit les eaux de Theſtius les ayant fait remonter, elles ſe mêlerent avec celles des fontaines qui s'y déchargeoient, & en couvrirent les baſſins; ainſi Hercule corrompit des nymphes. Par l'énumération qu'en fait Apollodore, on voit que leurs noms ſont à peu près les mêmes que ceux des nymphes aquatiques dans Héſiode.

3°. Dans les montagnes d'Arcadie; Hercule atteignit à la courſe une biche qui avoit les cornes dorées & les pieds d'airain, & la porta ſur ſes épaules juſqu'à Mycènes. Comme les biches n'ont jamais eu de cornes, quoi qu'en diſent les Poëtes, il n'eſt pas ici queſtion d'un animal, mais d'un ruiſſeau des montagnes d'Arcadie, nommé Ἔλαφος, à cauſe de ſa rapidité, & auquel il fallut mettre des digues, ou que l'on conduiſit par un aqueduc juſqu'à Mycènes. Pauſanias fait mention de ce

ruiſſeau, l. 8, c. 35. Les cornes dorées & les pieds d'airain ſont un ornement de plus qui n'a rien coûté aux Poëtes ; ils l'ont emprunté de deux équivoques. Χρυσόκερας peut ſignifier corne d'or, mais il exprime auſſi un bras profond de riviere : on a montré ailleurs le double ſens de Χρυσὸς & de Κέρας. Χαλκόπους, pied d'airain, eſt dans un autre ſens un lieu plein d'eau. Χαλκὶς eſt une riviere d'Elide & un port d'Eubée, qui n'ont certainement pas tiré leur nom de l'airain ; Ὀπὸς déſigne en général eau, ſuc, liqueur.

4°. Il en eſt de même du ſanglier d'Erymanthe ; Κάπρος, ſanglier, eſt auſſi une riviere de l'ancienne province Adiabéne dans Strabon & dans Ptolomée, & une riviere de Phrygie dans Pline ; ſelon Suidas il ſignifie l'urêtre, par conſéquent un canal. Il déſigne donc ici la riviere d'Erymante en Elide qui ſortoit d'une montagne de même nom, & qu'il fallut arrêter par une digue.

5°. Hercule vuida les étables d'Augias, Roi d'Elide, en y faiſant paſſer les deux rivieres Alphée & Pénée. Αὐλὴ, une étable, eſt auſſi un tuyau ou un canal, comme Αὐλὸς. Il n'eſt pas impoſſible de curer un canal en y faiſant paſſer les eaux d'une riviere avec le ſecours d'une digue : mais

c'eſt une faute énorme contre la géographie de réunir l'Alphée & le Pénée qui coulent, ſuivant la carte, à dix lieues l'un de l'autre. Augias que l'on ſuppoſe Roi d'Elide, étoit fils du Soleil, ſelon quelques-uns, parce qu'ils rapportoient ſon nom à Αὐγὴ, lumiere; ſelon d'autres qui rencontroient mieux, il étoit fils de Neptune, puiſque c'étoit, non un Roi, mais une riviere d'Elide dont le canal avoit été débarraſſé, en y faiſant entrer par le moyen d'une digue une partie des eaux de l'Alphée.

6°. Il chaſſa les oiſeaux du lac Stymphale qui ſe refugioient ſur les arbres, & s'enfuyoient à la nage de peur des loups; il ſe ſervit pour cela de tymbales d'airain que Minerve lui donna. Les Poëtes ont peint ces oiſeaux comme des monſtres; les Mythologues hiſtoriens ont cru que c'étoit des brigands qu'Hercule extermina : mais les uns ni les autres ne nous ont pas appris comment des oiſeaux qui nagent peuvent être perchés ſur des arbres, comment des animaux qui ont des aîles peuvent craindre les loups, & en quoi des tymbales d'airain pouvoient être utiles pour diſſiper des voleurs.

Ὄρνεα, des oiſeaux, eſt mis évidemment pour Ὄρνιδες, riviere d'Achaïe, qui

coule à peu de diſtance du lac Stymphale; & ce nom eſt commun à pluſieurs autres. Λύκος, un loup, eſt auſſi le nom de cinq ou ſix rivieres de différens pays; c'en eſt aſſez pour entendre la fable. Hercule, une digue, détourna & fit prendre un autre cours à pluſieurs ſources Ὀρνεία, qui s'écartoient des autres eaux ἀπο τῶν Λύκων, & qui incommodoient dans la campagne. Cela réuſſit par le moyen de pluſieurs Χάλκεα Κρόταλα, canaux profonds; Κρόταλος eſt une riviere des Brutiens en Italie. On a déja obſervé que Χαλκέος ne ſignifie pas toujours *Æreus*, puiſque Χαλκίς eſt une riviere & un port de mer. Ainſi les tymbales d'airain deviennent des canaux dont on eſt redevable à Minerve ou à l'Induſtrie : toutes les circonſtances de la fable concourent à en indiquer le ſens. Pour n'en être pas incommodés, les Mythologues hiſtoriens ont pris le parti de ſupprimer celles qu'ils ne pouvoient pas expliquer. On a vu, Théog. *v.* 259, une autre fable fondée ſur la même confuſion d'Ὄρυες, creux profond, avec Ὄρνις, un oiſeau.

7°. Dans l'iſle de Crète, Hercule ſe rendit maître d'un taureau furieux produit par Neptune, le même, ajoute-t-on, qui avoit enlevé Europe. L'origine de ce

taureau nous en indique la nature : ταῦρος, ſelon Su[illegible], eſt l'urêtre, par conſéquent un canal. [illegible] ſource de la riviere Hilycus près de Troëzène eſt appellée ταυρὸς dans Pauſanias ; Tar, Ter, Tor, Tour, eſt le nom de pluſieurs rivieres d'Italie & des Gaules. On peut croire ſans peine qu'un torrent ou un ruiſſeau de l'iſle de Crète eut beſoin d'une digue pour le retenir dans ſon lit, ainſi Hercule s'en rendit maître : il le conduiſit à Euryſthée, c'eſt-à-dire, à la mer. On ajoute pour augmenter le prodige, que ce taureau parcourut la Laconie & l'Arcadie, pénétra juſqu'à Corinthe & à Marathon dans l'Attique, où il recommença ſes ravages. Cela veut dire qu'il y avoit dans ces différentes contrées des torrens qui eurent beſoin de digues & de chauſſées auſſi-bien que celui de Crète.

8°. Un nouvel exploit de notre Héros fut de s'emparer des cavales de Diomède, Roi des Biſtoniens dans la Thrace, qui nourriſſoit ces animaux de chair humaine. Comme jamais les chevaux n'ont mangé de chair, ſans doute ἵπποι déſigne autre choſe que des cavales. Nous avons déja vu dans Pauſanias, l. 6, c. 21, deux rivieres d'Elide ainſi métamorphoſées. Diomède leur maître étoit fils de Mars & de

Cyrène, nymphe des eaux ; cette épouſe ne convient pas trop au Dieu de la guerre.

Διομήδης ſignifie ce que le ciel ou la pluie fait couler : *a jove fluens*, c'eſt un torrent ; il eſt fils d'une fontaine, cela n'eſt pas étrange. Ἄρης Ἄρεος ſon pere, eſt un lieu bas & aquatique, un marais, & non pas le Dieu Mars. Voyez les remarques ſur le ℣. 922 de la Théog. Il étoit Roi des Biſtoniens, c'eſt-à-dire, qu'il déchargeoit ſes eaux dans le lac Biſtonide. Tous les fleuves, les lacs, les montagnes de la Gréce & des environs ont été changés en Rois. Il nourriſſoit ſes eaux Ἵππους de chair humaine, parce que pluſieurs perſonnes y avoient été ſubmergées. Hercule, une digue, une écluſe, une chauſſée les rendit moins impétueuſes & plus aiſées à traverſer ; c'eſt où ſe termine cet exploit miraculeux.

9°. Hercule fut chargé d'enlever le baudrier de Mars à Hippolyte, Reine des Amazones, femmes guerrieres, qui habitoient les rives du Thermodon. Rien de ſi célèbre dans les anciens que ces femmes belliqueuſes nommées Amazones ; pluſieurs en ont parlé d'un ton ſi affirmatif que l'on n'a oſé rejetter leur témoignage. Si c'étoit des auteurs contemporains ou voiſins de l'événement, il y auroit de la

témérité à les contredire ; mais Hérodote le plus ancien, a vécu au moins 800 ans après le ſiécle où l'on place Hercule. Dans ces temps de barbarie, le fait n'a pu être conſtaté par aucun monument ; Hérodote n'en parle que ſur la tradition populaire, l. 4, p. 253 : auſſi des Auteurs très-ſenſés, Strabon en particulier, ont regardé les Amazones comme un peuple imaginaire : il paroît par la maniere dont s'exprime Diodore qu'il penſoit à peu près de même, tome 1, p. 303. Peut-être quelques obſervations ſur l'origine de cette fable pourront ſervir à confirmer leur ſentiment.

On conviendra d'abord que l'étymologie du nom Ἀμαζόνες donnée par les Grecs, n'eſt rien moins que certaine. Eſt-il vraiſemblable que des femmes en corps de nation ſe ſoient aſſujetties à une opération auſſi douloureuſe & auſſi inutile que de ſe couper ou de ſe brûler le ſein pour mieux tirer de l'arc ? Ce nom peut ſe rapporter à Μάζα, qui ſignifie détrempé d'eau ; Ἱππολύτη, leur Reine, fait le même ſens, diſſous par les eaux. L'on trouve dans le pays même où l'on place les Amazones une ville *Amaſea*, traverſée par une riviere ; les Géographes nous indiquent un fleuve *Amaſenus* en Sicile & un

autre en Italie chez les Volſques. Le golfe voiſin de l'embouchure du Thermodon ſe nomme *ſinus Amiſenus* ; c'eſt plus qu'il n'en faut pour nous mettre ſur la voie. Il eſt donc aiſé de comprendre ce que c'eſt que le baudrier ou la ceinture de Mars, Ἄρεος ζωστῆρ. C'eſt une ceinture d'eau ou de marécages, ſelon la ſignification d'Ἄρεος indiquée dans l'article précédent. Il fallut des canaux & des levées de terre pour mettre à ſec ce terrein détrempé & fangeux. Lorſqu'il fut ainſi environné, on le nomma Ἡρακλὴς, terrein fermé, au lieu d'Ἱππολύτη, terrein aquatique, ou Ἄμαζον, arroſé, qu'il portoit auparavant. Voilà comment Hercule fut victorieux des Amazones & de leur Reine, comment il emporta par des canaux la ceinture aquatique dont ce terrein étoit environné. Les noms propres des Amazones, tels qu'ils ſont dans Diodore, tome 2, p. 37, ſont preſque tous les mêmes que ceux des nymphes aquatiques dont on a vu la liſte dans Héſiode.

Apollodore ajoute que Junon prit la forme d'une Amazone, & fit tous ſes efforts pour faire manquer cette expédition. L'on ſçait déja par pluſieurs exemples que Junon, ennemie d'Hercule, eſt la pluie qui fait enfler les eaux, rompt les chauſſées

chauſſées & les canaux qui les renferment.

On ne peut pas ſe diſpenſer de remarquer le peu de juſteſſe des Auteurs qui prenant ceci pour une expédition militaire, font faire à Hercule un trajet de deux cent cinquante lieues par mer. Il étoit, dit-on, à la tête d'une armée navale : cela eſt fort beau en ſpéculation ; mais dans un temps où les Héros gardoient les bœufs, ils ne devoient pas être fort en état d'équiper des flottes pour voyager ſur des mers auſſi dangereuſes que la mer Egée, la Propontide & le Pont-Euxin. Etoit-ce la peine d'aller chercher ſi loin & à grands frais une ceinture pour en faire préſent à la fille d'Euryſthée ? Cette ceinture, ajoute-t-on, c'étoit les richeſſes des Amazones. Tel eſt le privilége des Mythologues hiſtoriens ; jamais ils ne ſont embarraſſés par les termes ; mais avec leur maniere de les expliquer, il n'eſt point de fable ſi abſurde que l'on ne puiſſe rendre hiſtorique.

La ſcène de celle-ci étoit ſans doute dans la Gréce. Pauſanias, l. 9, c. 19, parle d'une riviere ou d'un torrent Thermodon dans la Béotie ; & l. 1, ch. 2, d'un çamp des Amazones dans l'Attique, c'étoit une campagne arroſée d'eau. Méla, l. 1, c. 17, fait encore mention d'un

fleuve Thermodon dans l'Ionie près de Smyrne : mais les Grecs fort ignorans en géographie, tranſporterent ſur le Thermodon d'Aſie une aventure fort ſimple qui s'étoit paſſée chez eux. Auſſi dans la ſuite, Théſée fut encore obligé de combattre contre les Amazones dans l'Attique ; cela n'eſt pas étonnant : Théſée eſt un Héros de même eſpéce qu'Hercule, & il y avoit par-tout des Amazones à dompter, c'eſt-à-dire, des terreins fangeux à deſſécher.

Selon Diodore, il y en avoit en Afrique qui eurent une guerre ſanglante contre les Gorgones, tome 1, p. 439. Quand on ſe rappellera que les Gorgones ſont des fontaines, on ne ſera plus ſurpris, ni de leurs combats contre les Amazones, ni des lieux différens où on les a placées.

10°. Hercule ne pouvoit pas faire un ſi long voyage ſans avoir en chemin des aventures ; il s'en préſenta une très-brillante à ſon retour. Paſſant par Troye, il y arriva fort à propos pour délivrer Héſione, fille de Laomédon, qui devoit être dévorée par un monſtre marin. Hercule tua le monſtre, & demanda pour toute récompenſe l'attelage de chevaux dont Jupiter avoit fait préſent à Laomédon : celui-ci les ayant refuſés, Hercule

prit Troye & fit épouſer Héſione à Télamon.

On comprend d'avance que la délivrance d'Héſione par Hercule eſt de la même eſpéce que celle d'Andromède par Perſée, & doit s'entendre de même. Mais imaginerons-nous que Troye eſt ici la ville fameuſe dont Homere a chanté le ſiége, & que ſous l'enveloppe d'une fable ſi puérile on a voulu raconter un événement arrivé au-delà de la mer ? Les anciens Grecs n'étoient pas voyageurs ; Troye n'étoit peut-être pas encore bâtie au ſiécle des Héros ou des premiers colons de la Gréce, du moins ceux-ci ne la connoiſſoient pas; ils ont ſûrement trouvé chez eux la matiere de leurs fables. Ne peut-on pas découvrir l'origine de celle-ci & de pluſieurs autres, en examinant le nom des lieux & des perſonnages ?

Ἡσιόνη a beaucoup de reſſemblance avec Ἄσιη, nymphe des eaux, Théog. ℣. 359. Ἡσιονεῖς, dans Héſychius, ſont les Grecs d'Aſie : l'alluſion eſt donc certaine ; Ἄσιη vient d'Ἄσις, boue ; limon ; Ἡσιόνη eſt un terrein fangeux ou de la boue détrempée. Ἀκάμεδων ſon pere eſt formé de Λάς, Λάος, une pierre, & de Μέδων, *fluens*, comme Μέδος, riviere de Perſe : c'eſt un ruiſſeau ou une ſource qui ſort d'un rocher ; il

étoit le pere du marais qu'il abreuvoit ou de la boue qu'il formoit.

Τροία paroît dérivé de τρωὼ, percer ; faire une ouverture, ſelon Héſychius ; *Troia* chez les Latins eſt une truye, animal qui fouille la terre ; *Truye* eſt une riviere du Gévaudan ; le jeu de la foſſette eſt appellé dans quelques Provinces le jeu de la truye : τροία peut donc déſigner un trou, un terrein enfoncé entre des montagnes. Où placerons-nous celui-ci ? Pauſanias nous indique dans la Laconie une ville Λᾶς, Λάας, bâtie entre trois montagnes, Ilion, Aſia, Knacadius, & qui avoit été ſituée d'abord ſur le ſommet de la ſeconde, l. 3, c. 24. N'eſt-ce point ce terrein bas & profond qui étoit nommé Troia, avant que l'on n'y eût rebâti la ville, & qui a été confondu avec Troye d'Aſie, à cauſe du nom & des deux montagnes Ilion & Aſia ? N'eſt-ce point encore ſur ce premier canevas que l'on a forgé l'hiſtoire du ſiége de Troye ? Nous n'entrerons point dans cette diſcuſſion. Que l'on place où l'on voudra le *Troia* dont il s'agit, l'explication de la fable eſt toujours la même.

Selon les Poëtes, les murs de Troye avoient été bâtis par Neptune & par Apollon ; c'eſt-à-dire, que la premiere chauſſée

que l'on fit pour deſſécher le terrein Troia & le cultiver, étoit faite de boue ſéchée au ſoleil. Neptune exigeoit pour récompenſe les chevaux de Jupiter poſſédés par Laomédon, ces chevaux ſont les eaux de la pluie. Pour que le terrein demeurât ſec, il falloit conduire directement dans la mer les eaux de Laomédon, quand il avoit plu. Laomédon ayant refuſé ces chevaux qu'il avoit promis, Apollon irrité envoya la contagion à Troye, Neptune, une inondation ou un monſtre marin, Κητὼ, qui dévoroit tout. Pour faire ceſſer ces fléaux, l'Oracle ordonna d'expoſer au monſtre, Héſione, fille de Laomédon, c'eſt-à-dire, une enceinte de terre glaiſe abreuvée par Laomédon, plus forte & mieux faite que la premiere. Hercule, la digue plus forte fut conſtruite, en donnant Héſione à Télamon, c'eſt-à-dire, en retenant la glaiſe avec des faſcines : τέλαμὼν eſt un lien. Sans cela, Héſione auroit été dévorée par le monſtre, auroit été emmenée par les eaux comme la premiere chauſſée. M. l'Abbé Banier penſe qu'Hercule fit cette digue, & de conquérant devint maçon ; la métamorphoſe eſt auſſi ſinguliere que celle que nous ſuppoſons : autant vaut dire qu'Hercule étoit la digue même.

Il eſt triſte ſans doute de voir Troye changée en marais, Hercule en digue, Laomédon en ruiſſeau ; que deviendra Priam ſon fils & toute leur poſtérité ? Homere y a pourvu. Tant que ſon poëme ſubſiſtera, cette multitude de rivieres, de lacs, de marais, de montagnes, de rochers changés en Héros, ne courent aucun riſque de perdre leur état. Pour le leur ôter, il faudroit avoir une carte géographique de l'ancienne Gréce auſſi exacte & auſſi détaillée qu'on pourroit la faire aujourd'hui d'une province de France, & cela n'eſt pas poſſible.

11°. Il faut ſupprimer les aventures d'Hercule moins importantes, & abréger un détail qui n'eſt peut-être déja que trop long. Hercule paſſant en Egypte, tua le Roi Buſiris, fils de Neptune & de Lyſianaſſe, qui ſacrifioit les étrangers à Jupiter. On n'aura pas de peine à deviner qui étoit βούσιρις, quand on ſe rappellera que βού eſt augmentatif en compoſition grecque ; βουκέφαλος, groſſe tête ; βουφθάλμοι, grands yeux ; βουλίμια, grande faim, & que *Siris* eſt le nom du Nil, ſelon Pline. Buſiris eſt donc le grand fleuve du Nil. Il étoit fils de Neptune & de Lyſianaſſe ; nymphe marine, Théog. ℣. 258. Cette généalogie devoit détromper les Mytho-

logues qui le prennent pour un Roi. Il immoloit les étrangers ſur l'autel de Jupiter. ξένος, étranger, ſignifie auſſi ignorant, ſans expérience, comme *hoſpes* en latin, & Jupiter eſt pris pour les pluies qu'il fait tomber : *metuendus Jupiter uvis.* Virg. On nous apprend par cette fable que dans les premiers temps, les inondations du Nil faiſoient ſouvent périr ceux qui ne s'y attendoient pas, & qui ne prenoient pas leurs précautions. Hercule, l'art de faire des digues, arrêta ces ravages, & fit prévenir les ſurpriſes. On ſçait que l'Egypte étoit pleine de canaux, de digues, de levées, pour faire monter le ſol des villes au-deſſus des eaux, & empêcher les habitans d'être ſubmergés : c'eſt de-là que l'Egypte avoit tiré ſon nom. Auſſi, ſelon une tradition Egyptienne rapportée par Diodore, Hercule avoit arrêté le Nil dans une de ſes inondations, tome 1, p. 38.

12°. Enfin Hercule deſcendit aux enfers par l'antre du Ténare, il en tira le chien Cerbere, qu'il conduiſit à Euryſthée, & le laiſſa retourner enſuite. On a expliqué, Théog. ℣. 310, ce que c'eſt que Cerbere, des eaux qui tombent dans un gouffre. En y faiſant une digue, on les tire de l'enfer pour les conduire à

Euryſthée ou dans la mer. Si la digue vient à ſe rompre, Cerbere retourne aux enfers. Les Mythologues ne ſe ſont pas accordés ſur le lieu où ſe fit cette deſcente ; cela n'eſt pas étonnant, on l'a placée par-tout où il y avoit de profondes cavernes.

Il ſeroit ſuperflu de pouſſer plus loin l'examen des travaux d'Hercule ; la réſurrection d'Alceſte, Théſée tiré des enfers, le meurtre des enfans de Nélée, &c. ne nous fourniroient aucun nouveau myſtere à développer. Ce ſont toujours des eaux arrêtées, détournées, élevées par des digues, par des écluſes, par des canaux, & rien davantage. Comme les torrens, les gouffres, les débordemens ont été peints par Héſiode ſous la figure de monſtres affreux qui dévoroient les hommes, il n'eſt pas ſurprenant que l'art d'en faire ceſſer les ravages ait été repréſenté ſous l'emblême d'un Héros deſtructeur de monſtres & bienfaiteur du genre humain.

Les anciens Hiſtoriens ne nous ont pas laiſſé ignorer les révolutions cauſées dans la Gréce par les tremblemens de terre & par les inondations qui en ont ſouvent été la ſuite. Ils parlent de la ſecouſſe qui ouvrit la vallée de Tempée, & fit couler dans

dans la mer les eaux du Pénée qui inondoient la Theſſalie. Selon les uns, c'eſt Neptune qui opéra ce prodige par un coup de ſon trident; ſelon les autres, c'eſt Hercule qui en fut l'auteur. Les Poëtes racontent que les Géans mirent l'un ſur l'autre les monts Oſſa & Pélion pour eſcalader le ciel, & que Jupiter les écraſa d'un coup de foudre. Les Géans ſont les montagnes mêmes, qui étant contigues l'une à l'autre, faiſoient refluer les eaux dans les terres. On n'a pas oublié qu'Οὐρανος ne déſigne pas ſeulement le ciel, mais encore un lieu plein d'eau : *monter au ciel*, & *faire remonter les eaux*, c'eſt une équivoque de l'ancien grec. Un tremblement de terre ayant ſéparé les montagnes & creuſé une iſſue, l'inondation ceſſa. C'eſt donc le même exploit attribué, tantôt à Jupiter ou à Neptune, tantôt à Hercule ou à Jaſon. On parle encore du déluge de Deucalion, de la rupture du mont Ptoüs dans la Béotie, de la Laconie ſubmergée ſous les eaux de l'Eurotas, &c. Voilà le canevas des fables héroïques, de la Gigantomachie, &c.

Que l'on confronte ces explications avec les hiſtoires bizarres que nous ont raconté nos plus ſçavans Mythologues; on verra leſquelles ſont les plus ſatisfai-

ſantes, & rendent mieux raiſon de toutes les circonſtances.

Mais, dira-t-on, pourquoi ſuppoſer qu'Hercule eſt une digue plutôt que l'ouvrier qui l'a faite ? Ne ſeroit-il pas mieux d'attribuer les exploits de ce Héros à des hommes vivans, aux maçons & aux pionniers qu'à leur ouvrage ? Cela ſeroit plus convenable aſſurément, ſi les fables pouvoient ſouffrir cette explication ; mais les expreſſions des Poëtes & la nature même des faits s'y oppoſent également. 1°. L'ancien nom d'Hercule βίη Ἡρακλῆος, l'eau arrêtée ou renfermée, ne peut point déſigner un homme. 2°. Pluſieurs de ſes travaux ne ſont point des ouvrages humains ; l'ouverture du détroit de Gibraltar, l'irruption du Pénée dans la mer, &c. 3°. Pluſieurs de ſes actions ne peuvent être attribuées à des perſonnages vivans ; les hommes n'épouſent point des fontaines, n'engendrent point des rivieres, &c.

Pour rendre donc la preuve plus complette, ajoutons les autres événemens de la vie d'Hercule ; puiſque nous l'avons ſuivi dès ſa naiſſance, il convient de l'accompagner juſqu'à ſa mort. C'eſt toujours Apollodore qui nous ſervira de guide. Nous montrerons dans les remarques ſur le Bouclier, que le combat contre Cygnus

raconté par Héſiode, eſt de même nature que ſes autres exploits : voyons à préſent ſes alliances & ſa poſtérité.

Il épouſa, ou du moins il demanda en mariage Iole, fille d'Euryte, Roi d'Œchalie. Le nom d'Iole eſt trop ſemblable à celui d'Iolaüs, compagnon d'Hercule, pour que la ſignification en ſoit différente, Théogonie, ℣. 317. Iolaüs eſt un canal ; Εὔρυτος, pere d'Iole eſt dérivé de ῥέω, ῥύω, couler, arroſer, il ſignifie bien arroſé, ou qui coule bien. Après la mort d'Hercule, elle épouſa Hyllus ſon fils, c'eſt une riviere de Lydie ſelon les Géographes.

Hercule fut eſclave d'Omphale, Reine de Lydie, fille de Jardanus, à laquelle Tmolus ſon mari avoit laiſſé ſon Royaume. Cette Reine impérieuſe contraignit Hercule à filer, occupation peu décente pour un Héros. Ἰάρδανὸς eſt une riviere d'Elide, celui de Lydie ne peut pas être autre choſe ; Ὀμφάλη ſa fille eſt analogue à Ὀμφαλὸς ; celui-ci déſigne le nombril & la partie la plus éminente d'une figure convexe. Omphale eſt donc une colline ſituée ſur les bords du Jardanus ; & ſelon Diodore, il y en avoit une de ce nom dans l'iſle de Crète, tome 2, p. 308. Tmolus ſon mari eſt une montagne de

Lydie très-connue. Elle a réduit Hercule en ſervitude & l'a obligé de filer, c'eſt-à-dire, que pour faire une chauſſée & une digue au Jardanus, il fallut ſuivre le contour de la colline, & faire tourner l'ouvrage autour comme un fil. L'équivoque vient de ce que Νέω ſignifie tout-à-la-fois aller, nager & filer, & qu'il ſe confond aiſément avec Νάω, couler. D'Omphale & d'Hercule il naquit un fils nommé Ἀγελάος, c'eſt à la lettre un aqueduc; Ἄγω, *duco*; Λάος, *aqua*, c'eſt le nom d'une riviere de Macédoine. Tel étoit l'objet de la digue faite ſur le Jardanus autour de la colline Omphale. Selon d'autres, ce fils s'appelloit Hyllus; c'eſt une riviere de Lydie comme nous l'avons dit. La ſcène de cet événement étoit ſans doute en Elide ſur les bords du Jardanus : la reſſemblance des noms l'a fait tranſplanter en Lydie.

L'alliance d'Hercule avec Déjanire, fille d'Œneus eſt plus célèbre. Pour l'obtenir, il fut obligé de combattre contre le fleuve Acheloüs changé en taureau & enſuite en ſerpent; Hercule lui arracha une corne, le fleuve, pour la ravoir, fit préſent à ſon vainqueur de la corne d'abondance.

Οἰνεύς, que l'on fait Roi d'Etolie, eſt

ſans doute une riviere de ce pays-là, puiſqu'Οἶνος en eſt une de Laconie. Οἰνὼ eſt une nymphe, c'eſt-à-dire, une fontaine, dans Pauſanias, l. 8, c. 15. Déjanire, fille d'Œneus eſt encore une nymphe des eaux, Théog. ℣. 356. De ſon mariage avec Hercule naquit une fille nommée Macarie; c'eſt une fontaine de la ville de Marathon; Pauſan. l. 1, c. 32. Acheloüs ſe changeoit en ſerpent, parce que ſes eaux couloient en ſerpentant; il devenoit taureau, parce que ταῦρος déſigne un canal : Hercule lui arrache une corne, c'eſt-à-dire, que par une digue on lui enleve une de ſes branches formée par les eaux de Déjanire, & on la conduit dans les terres pour les fertiliſer. Ainſi la corne d'Acheloüs devient la corne d'abondance. M. l'Abbé Banier n'a pu ſe refuſer à l'évidence de cette explication; Strabon l'avoit indiquée, Géogr. l. 10, p. 441.

Hercule ſe trouvant au bord de l'Evenus avec Déjanire, traverſa lui-même la riviere, & confia ſon épouſe au Centaure Neſſus, qui étoit chargé de tranſporter les paſſagers à l'autre bord : celui-ci ayant inſulté Déjanire pendant le trajet, Hercule le perça d'une de ſes fleches.

Evenus eſt une riviere d'Etolie auſſi-

bien qu'Acheloüs, & il paroît être le même qu'Œneus ci-deſſus par un changement de prononciation. Le Centaure Neſſus eſt un torrent ; nous verrons dans la fable des Centaures que ces monſtres ſi fameux ne ſont pas autre choſe. Νεσσὸς Νέσος eſt une riviere de Theſſalie. On dit que Neſſus faiſoit violence à Déjanire, parce qu'il mêloit ſes eaux bourbeuſes & ſulfureuſes à celles de cette fontaine. On fit une digue entre deux, pour ſéparer le lit de Neſſus & le conduire directement dans l'Evenus. βέλος, une fleche, eſt auſſi un nom de riviere ou de canal dont nous avons déja montré l'équivoque. Ainſi Hercule, la digue, formant pour Déjanire un canal ſéparé de Neſſus, la mit à couvert de ſes outrages.

Celui-ci ſe ſentant prêt d'expirer, donna de ſon ſang à Déjanire, comme un philtre certain pour fixer le cœur d'Hercule. L'imprudente épouſe en teignit une tunique, & la fit donner par Lichas à ſon mari, lorſqu'il étoit ſur le point d'épouſer Iole. Hercule revêtu de cette robe empoiſonnée, ſe ſentit déchirer les entrailles, & étant devenu furieux, alla ſe brûler ſur le mont Oëta.

Cela nous apprend que le torrent Neſſus charioit dans la fontaine Déjanire une

eſpéce d'aſphalte ou de bitume puant dont on ſe ſervit pour revêtir Hercule, pour cimenter la digue. Λείχας, porteur de cette robe, eſt un plâtrier, un maçon qui crêpit un mur, de Λείχω, lêcher, polir, applanir. Pauſanias nous inſinue, l. 10, c. 38, que Neſſus n'étoit autre choſe qu'une eau puante dont les environs étoient infectés.

La fable qui fait mourir Hercule dans les flammes ſur le mont Oëta eſt née à l'occaſion d'un phénoméne fort ſimple. Le mont Oëta eſt au nord de la Gréce; l'on vit apparemment ſur cette montagne une lumiere boréale, ſous la forme d'une bande ou d'un ſillon de flammes, comme elle a coutume de paroître: on l'appella Ἡρακλέης πυρόεις, une longue barre enflammée; dans un autre ſens, ces termes ſembloient ſignifier *Hercule brûlant*; il n'en fallut pas davantage pour forger l'hiſtoire de la mort d'Hercule dans un bûcher ſur le mont Oëta. On avoit déja écrit cette conjecture, quand on l'a vûe propoſée dans le 25e tome des Mém. de l'Acad. p. 202; & on ſe félicite de s'être rencontré avec l'habile Académicien qui en eſt l'auteur.

Hercule après ſa mort fut tranſporté aux cieux, où il épouſa Hébé: celle-ci eſt non-ſeulement la Déeſſe de la jeuneſſe,

mais celle qui verſoit à boire aux Dieux ; parce qu'Ηβη fait alluſion à ἰέβω, couler ou verſer. Il étoit convenable qu'Hercule toujours allié avec les eaux ou les nymphes aquatiques ſur la terre, y fût encore étroitement uni dans l'Olympe.

Par cette explication conſtamment ſoutenue de la fable d'Hercule, on comprend, 1°. pourquoi il a été regardé par les uns comme un Dieu, par les autres comme un Héros. L'hiſtoire des Héros eſt la deſcription du ſol de la Gréce en particulier, celle des Dieux eſt le tableau de la nature en général. Hercule s'eſt trouvé en tant de lieux, que l'on a pu croire aiſément qu'il étoit un des Génies occupé à retenir les eaux par toute la terre, qu'ainſi il étoit au rang des Dieux. D'autre côté, la ſcène de ſes aventures ſe trouvoit ſi fréquemment dans la Gréce, que l'on s'eſt imaginé qu'il appartenoit ſpécialement à cette contrée & à la claſſe des Héros.

2°. L'on apperçoit enfin le vrai ſens de certains ſurnoms d'Hercule qui ont donné lieu à de nouvelles fables βουφάγος, mangeur de bœufs ou grand mangeur, ſignifie plutôt *avaleur d'eaux* : cette épithete convient à un canal formé par des digues : c'eſt le nom d'une riviere d'Elide dans Pauſanias, l. 5, c. 7. Ἀδδηφάγος,

qui a le même ſens, eſt venu d'une équivoque ſemblable, il ſignifie *avaleur de fontaines*; Ἀ'δὰ eſt une fontaine, ſelon Héſychius; Ἀ'πομυέων, Ἀ'πομύων, *Excludens*, une écluſe qui retient ou qui détourne les eaux, a été confondu avec Ἀ'πόμυῖος, chaſſeur de mouches, nom ridicule qui ne peut convenir à Hercule; Μυσηγέτης, conduit fermé, de Μύσις, clôture, a été pris pour Μουσηγέτης, conducteur des Muſes, titre pompeux, ſur lequel on a fait de belles & ſçavantes diſſertations. Il eſt fâcheux qu'elles ne ſoient fondées que ſur une équivoque. Hercule Ἱπποδάτης, dans Pauſanias, l. 9, c. 26, eſt Hercule qui retient les eaux, & non pas *Hercule lieur de chevaux*, comme on l'entendoit en Béotie. Tous ces noms mal expliqués, ont fait naître des fables.

On a déja remarqué que ceux qui ont voulu entendre hiſtoriquement les exploits d'Hercule, ont été obligés de ſuppoſer pluſieurs Héros de ce nom; comment un ſeul auroit-il pu exécuter tant de choſes, & parcourir ſucceſſivement tout l'univers? Selon une vieille tradition des habitans d'Olympie, le plus ancien des Hercules étoit un des Dactyles Idéens ſortis de l'iſle de Crète; c'eſt à lui, & non pas à l'Hercule Thébain, que l'on eſt redeva-

ble de l'inſtitution des jeux Olympiques; Pauſan. l. 5, c. 7. Nous avons vu, Théog. ℣. 480, ce que c'étoit que les Dactyles Idéens, des montagnes hautes & pointues couvertes de forêts. Il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait eu dans l'Elide une montagne de cette eſpéce, nommée anciennement Ἡρακλέης, barriere ou clôture, où l'on bâtit enſuite la ville d'Olympie & le ſtade où l'on célébroit les jeux : peut-être même cette fable n'eſt-elle fondée que ſur l'ancien nom de la barriere d'où partoient les combattans pour entrer dans la lice. On a fait de cette barriere un perſonnage, ſelon le ſtyle ordinaire de la Mythologie, on l'a confondu avec Hercule à cauſe du nom : voilà comme Hercule eſt devenu l'auteur des jeux Olympiques. Combien ne voit-on pas de ſemblables bévûes dans les fables ?

On s'abſtiendra de réfuter en particulier toutes les idées qu'ont eues les divers Mythologues ſur l'hiſtoire d'Hercule; elles tombent d'elles-mêmes, parce qu'aucune ne peut rendre raiſon de toutes les fables, comme celle que l'on vient de propoſer.

Si elle eſt fauſſe, c'eſt un haſard bien ſingulier qui a raſſemblé cette multitude infinie de circonſtances propres à nous induire en erreur ; quand elles auroient

été réunies à deſſein, pourroient-elles faire un tiſſu mieux lié, plus uniforme, plus analogue à la ſignification des termes grecs ? Mais, encore une fois, elles ne forment point une démonſtration ; il eſt permis de n'y ajouter foi qu'autant que l'on voudra : on peut croire l'exiſtence d'Hercule en tous ſes travaux, ſi on le juge à propos ; mais l'on peut auſſi en douter ſans commettre un attentat. Il réſulte du moins de nos recherches que la Mythologie allégorique n'eſt pas auſſi ridicule qu'on a voulu le perſuader. Il eſt temps de revenir au texte d'Héſiode.

℣. 1. *Telle étoit Alcmène.* Il eſt aiſé de voir que le commencement de ce poëme eſt perdu. On ne ſçait pas s'il a fait autrefois partie de celui qu'Héſiode avoit compoſé ſur les Héros de la Gréce & ſur les Héroïnes, & qui étoit une ſuite de la Théogonie. Voyez *ibid.* ℣. 1020.

℣. 4. *Elle ſurpaſſoit par ſa beauté*, &c. Le portrait d'Alcmène eſt fait d'imagination ; la naiſſance d'Hercule entendue hiſtoriquement, auroit précédé de pluſieurs ſiécles le temps d'Héſiode ; mais il n'en coûtoit rien au Poëte de peindre comme une merveille une femme dont il ſuppoſe que Jupiter devint amoureux.

℣. 11. *Quoiqu'elle eût vu ſon propre pere*,

&c. Héſiode ſemble inſinuer qu'Amphitryon avoit tué volontairement ſon beau-pere ; voyez ℣. 80 : d'autres diſent que ce fut par haſard. Il ſuppoſe qu'Amphitryon étoit déja marié avec Alcmène, quand il partit pour ſon expédition contre les Taphiens ; ſelon une autre tradition, elle lui étoit ſeulement promiſe. Cette circonſtance dérangeroit beaucoup le merveilleux du commerce d'Alcmène avec Jupiter, & feroit un peu tort à ſa réputation. En général, ces Héros ou Héroïnes tant vantés par les Poëtes, n'étoient pas fort honnêtes gens : mais il n'eſt pas ſurprenant que les Grecs, après s'être forgé des Dieux ſi vicieux, ayent imaginé des Héros qui ne valoient pas mieux.

℣. 13. *Amphitryon vint à Thèbes.* On ne peut méconnoître l'affectation d'Héſiode à ſe donner pour compatriotes des Héros & des Dieux, Hercule, Bacchus, &c. Il faiſoit ainſi ſa cour aux Béotiens.

℣. 20. *La loi qu'il s'étoit impoſée.* Les anciens croyoient par ſuperſtition que le ſerment les obligeoit, lors même qu'ils avoient juré de faire quelque choſe d'injuſte. Amphitryon étoit dans le cas : mettre tout à feu & à ſang chez les Taphiens par vengeance & pour plaire à une femme, n'étoit pas une expédition qui dût

plaire beaucoup aux Dieux, ſi on avoit cru qu'ils reſpectoient la juſtice : mais ces Dieux étoient encore plus méchans que ceux qui les adoroient.

℣. 24. *D'excellens cavaliers Béotiens.* Nouvelle flatterie que le Poëte fait à ſes compatriotes. Ce ſont les Theſſaliens qui paſſoient pour les meilleurs cavaliers chez les Grecs ; il eſt très-vraiſemblable qu'au ſiécle où il faudroit placer Amphitryon, les Grecs ne connoiſſoient pas encore l'équitation ni la cavalerie. V. ℣. 61.

La Béotie paroît avoir tiré ſon nom de la multitude de cavernes qu'il y avoit dans cette contrée. βοιωτία eſt analogue à βοὶη, *ſinus*, baye ou golfe de Laconie. On l'avoit appellée auparavant *Aonia*, *Ogygia*, *Hyantis* ; tous ces noms expriment la même choſe : mais les Grammairiens les ont rapportés à la fable : envain Bochart a prétendu prouver par quelques noms propres de lieux que c'étoient des Phéniciens qui avoient peuplé la Béotie. Comme l'ancien nom Υαντες ſembloit faire alluſion à Υς, ὑος, un pourceau, les Grecs qui n'aimoient pas les Béotiens, & qui les regardoient comme un peuple ſtupide, les appelloient par dériſion les *pourceaux de Béotie*. C'eſt de tout temps que les peuples ſe ſont donnés des ſobriquets injurieux.

℣. 29. *Le défenſeur des Dieux & des hommes.* Titre pompeux, mais dont l'éclat eſt bien obſcurci par la deſtinée que l'on attribue à Hercule. Ce prétendu défenſeur des Dieux étoit ſouvent auſſi injuſte que les autres brigands dont on le ſuppoſe deſtructeur. Il fut pendant toute ſa vie en butte à la colere de Junon, ſouvent eſclave d'une paſſion honteuſe, & il mourut victime de la jalouſie d'une femme.

℣. 32. *Le mont Typhaon.* Le Clerc obſerve que c'eſt ici le ſeul endroit où il ſoit parlé de cette montagne; qu'au lieu de τυφάονιον, il faut peut-être lire τιλφώσιον. Bochart ſuppoſe que Tilphoſius eſt un ſurnom de l'Hélicon : cette montagne avoit donc pluſieurs noms. Pour le mont *Phix* ou *Phicius*, il en a été parlé, Théog. ℣. 326.

℣. 37. *Pendant cette nuit même*, &c. On ne s'arrêtera point à relever toutes les contradictions des Poëtes & des Mythologues ſur la naiſſance d'Hercule; ils en ont arrangé les circonſtances comme il leur a plu, parce qu'elles ſont toutes fabuleuſes.

℣. 52. *Hercule.* Le grec porte encore βίην Ἡρακληείην, *vim Herculeam*, comme dans la Théog. ℣. 943. Ainſi l'entendent les Grammairiens. S'il étoit queſtion de

la naiſſance d'un homme, comment cette expreſſion auroit-elle pu s'introduire chez les Poëtes ?

℣. 57. *Le fils de Mars, le vaillant Cygnus.* Voici encore un Dieu qui joue un aſſez mauvais rôle. Mars, pere de Cygnus, fameux brigand, lui ſert de ſecond pour l'aider à détrouſſer les pélerins qui alloient au temple de Delphes ; voyez ci-après, ℣. 480. Il ne peut l'empêcher d'être tué par Hercule, & il en eſt bleſſé lui-même. Quel perſonnage pour un Dieu ! Nous verrons à la fin du Poëme ce que c'étoit que Cygnus & ſon prétendu combat contre Hercule.

℣. 61. *Il montoit un même char.* Le ſçavant Auteur de l'origine des loix, des arts & des ſciences, a très-bien montré que l'on s'eſt ſervi de chars à la guerre avant que d'avoir de la cavalerie, tome 2, l. 5, p. 263. Voilà pourquoi Héſiode repréſente Mars & Hercule montés chacun ſur un char.

℣. 67. *Se faire un trophée de leurs armes.* Tel étoit l'uſage des anciens guerriers. Lorſque l'un d'eux avoit tué ſon ennemi, il le dépouilloit de ſes armes pour s'en revêtir, ſi elles lui paroiſſoient meilleures que les ſiennes, ou ſinon pour en faire un trophée, pour les ſuſpendre dans un

lieu éminent en ſigne de victoire. Ainſi les Sauvages ſe font un trophée du crâne & de la chevelure de ceux qu'ils ont tués. On ſe contente chez les peuples policés de ſuſpendre dans les Egliſes ou autres lieux publics les drapeaux pris aux ennemis. Voyez ✻. 332 & 468.

✻. 75. *La force de leur corps.* Tous les Poëtes ont ſuppoſé que ceux qui vivoient au ſiécle des Héros étoient infiniment plus grands & plus robuſtes que les hommes des âges ſuivans. Voyez Théog. ✻. 147; & Travaux, ✻. 148.

✻. 85. *A un ſuppliant fugitif.* Les anciens Grecs ſe faiſoient un devoir ſacré d'accueillir les ſupplians & les bannis; on épargnoit même les plus cruels ennemis, lorſque l'excès de leurs malheurs les avoit rendus fugitifs, les forçoit d'aller ſe jetter aux pieds, & ſe rendre à la merci de ceux qu'ils avoient offenſés. C'eſt un reſte d'humanité qui s'eſt conſervé dans les ſiécles mêmes les plus barbares. Voyez les ſuppliantes d'Eſchyle & celles d'Euripide, Théâtre des Grecs, tome. 3, page 3; tome 4, page 4; & les Travaux, ✻. 327.

✻. 87. *Elle nous donna la naiſſance.* Hercule ne dit rien du commerce d'Alcmène avec Jupiter, dont il ſemble qu'il

auroit

auroit dû ſe glorifier. Iolaüs le nomme cependant *fils de Jupiter*, ℣. 110. On a expliqué dans la fable d'Hercule quel eſt le ſens de ce titre par rapport à lui.

℣. 89. *Jupiter lui a ôté la prudence.* Ce n'eſt pas ici le ſeul trait d'impiété envers les Dieux que l'on trouve dans les anciens Poëtes. Par-tout ils ſuppoſent que les Dieux inſpirent aux hommes les paſſions, les folies, les forfaits, & nous avons vu dans le Diſcours préliminaire l'origine de cette bizarre croyance. Elle vient de l'idée confuſe que les Payens avoient de la Divinité; ils entendoient ſeulement ſous ce nom *un pouvoir ſupérieur à l'homme*: par-tout où ils croyoient appercevoir ce pouvoir en bien ou en mal, ils ſuppoſoient une Divinité ou un Génie qui en étoit l'auteur. Mais cette erreur n'avoit pas entiérement effacé en eux l'idée d'un premier moteur, d'un ſouverain maître de toutes choſes, dont la volonté étoit appellée le deſtin. De-là les contradictions fréquentes dans leur façon de parler. Voyez la remarque ſuivante.

℣. 94. *Par les ordres du Ciel.* Il y a dans le grec Δαίμων, par un Démon ou Génie, par un Dieu indéterminé, un pouvoir ſupérieur & inconnu, que l'on appelloit ſort, deſtin, fortune. C'eſt l'idée

générale & confuſe de la puiſſance divine ; d'où les Payens ſont partis pour ſe former pluſieurs Dieux : & il faut remarquer qu'ils ne rendoient aucun culte à cette volonté ou loi ſouveraine à laquelle ils croyoient les Dieux mêmes ſoumis. Le Clerc ne fait ordinairement aucune remarque ſur ces paſſages qui détruiſent ſon ſyſtême.

℣. 103. *O mon maître !* En grec, homme divin, Ἡ θεῖος ; c'eſt-à-dire, ſupérieur aux autres hommes. Cette expreſſion confirme les remarques précédentes, & montre comment l'on s'eſt aviſé de donner à quelques Héros le nom de Dieux.

℣. 104. *De quelle gloire vous allez être couvert !* Voilà l'idée que l'on s'étoit formée de la gloire dans ces temps barbares que l'on appelle héroïques ; l'on n'en connoiſſoit point d'autre que d'être plus fort, plus redoutable que tous les autres hommes, & de mettre à mort tous ceux que l'on regardoit comme ennemis. Les nations farouches qui ſe répandirent en Europe au 5e ſiécle & dans les temps ſuivans, avoient ramené parmi nous cette monſtrueuſe idée, qui eſt encore celle de tous les Sauvages. Cicéron penſoit bien différemment. » La gloire, dit-il, eſt l'eſti-» me ou l'approbation univerſelle des gens

» de bien, & le témoignage irréprochable » que rendent les hommes éclairés à un » mérite éminent «. Tuſcul. quæſt. l. 3. n. 3.

℣. 112. *Forcé à fuir devant nous.* C'eſt un plaiſant ſpectacle que le Dieu de la guerre forcé de fuir devant deux hommes ; cela montre un Dieu bien puiſſant.

℣. 114. *D'autre plaiſir que celui de la victoire.* Le grec porte : *que les combats leur ſont plus agréables qu'un feſtin.* On ne connoiſſoit alors d'autre amuſement que les plaiſirs groſſiers, les feſtins, le jeu, la danſe, la ſatisfaction des ſens. On retrouve les mêmes mœurs chez les Sauvages.

℣. 120. *Le noir Arion.* L'on a ſouvent raillé Homere ſur les harangues que ſes Héros adreſſent à leurs chevaux ; c'eſt que l'on ne faiſoit pas attention aux mœurs ni aux opinions des ſiécles anciens. L'on a vu dans le Diſcours préliminaire, c. 7, que la plûpart des anciens peuples étoient perſuadés que les bêtes étoient animées comme l'homme par un eſprit raiſonnable, & ſouvent par un génie divin, que ce préjugé ſubſiſte encore parmi les Sauvages ; que de-là étoit né le culte que pluſieurs nations rendoient aux animaux ; & c'eſt peut-être une des anciennes er-

reurs la plus pardonnable. Eſt-il plus étonnant de voir un guerrier haranguer ſon cheval, que d'entendre une femmelette converſer gravement tout le jour avec ſon chien ou ſon perroquet ? Ne conviendrons-nous jamais que ſur pluſieurs articles nous ſommes toujours auſſi fous que les anciens ?

℣. 122. *Il mit ſes bottes d'airain*, &c. Ὀρειχάλκεω, de cuivre jaune. C'eſt une remarque faite par tous les Sçavans, que l'airain ou le cuivre a été en uſage bien plutôt que le fer, & que l'on en a fait les premieres armes & les premiers inſtrumens tranchans. Voyez les Travaux, ℣. 151.

Il eſt remarquable que l'armure complette dont le Poëte fait ici la deſcription eſt à peu près la même que celle de nos guerriers des ſiécles paſſés, à la réſerve que celle-ci étoit toute de fer ou d'acier ; qu'ainſi la maniere de s'armer a été conſtamment la même depuis Homere & Héſiode, juſqu'à l'invention de la poudre à canon & des armes à feu, c'eſt-à-dire, pendant près de trois mille ans : mais Héſiode péche contre la vérité hiſtorique, lorſqu'il ſuppoſe Hercule armé comme on l'étoit au ſiécle de notre Poëte. La maſſue & la peau de lion que tous les anciens

ont données à Hercule, montrent évidemment que dans les temps héroïques, l'on n'avoit pas encore d'autres armes que celles dont ſe ſervent les Sauvages, des pieux, des bâtons garnis de pierres tranchantes ou groſſis à l'un des bouts, &c. Les Poëtes ont ſervi de modéle à nos faiſeurs de Romans, qui prêtent les mœurs & les modes de leur temps aux perſonnages qui ont vécu pluſieurs ſiécles auparavant.

℣. 131. *Qui font voler la mort.* Notre langue ne ſouffre point la métaphore du texte; il eſt dit que ces fleches avoient la mort fichée à leur pointe, & qu'elles étoient détrempées de larmes.

℣. 137. *Un caſque d'acier.* Ἀδάμαντος. Le Clerc eſt perſuadé que ce nom vient de Δαμάω, dompter, vaincre, & que l'on a ainſi nommé l'acier & le diamant, à cauſe de leur dureté impénétrable. Mais il n'y a pas d'apparence que la dureté ſoit la premiere qualité que l'on ait remarquée dans le diamant. *Adam* en hébreu, Nahum. 2, 3, ſignifie ce qui jette un vif éclat; il eſt traduit dans la Vulgate par *ignitus*: auſſi diſons-nous encore *un diamant d'un beau feu*; c'eſt donc le feu ou l'éclat du diamant qui lui a fait donner ſon nom. Le même terme peut ſignifier

encore couper, trancher ; en chaldéen il exprime une coupure, un morceau ; c'eſt de-là qu'eſt tiré le nom de l'acier & du fer, parce que c'eſt le métal le plus propre à faire des taillans ; ſes deux autres noms grecs Ἄρης & Σίδηρος ont la même énergie, le terme générique de *métal* ne ſignifie pas autre choſe. Mais il eſt certain qu'au ſiécle où l'on place Hercule, l'acier n'étoit pas encore connu des Grecs.

℣. 140. *Un bouclier merveilleux.* Il n'eſt pas douteux que la deſcription du Bouclier d'Hercule ne ſoit imitée de celle du Bouclier d'Achille dans Homere. Iliad. l. 18, ℣. 478. Il y a même quelques traits qui en ſont copiés ; mais ſi on oſe le dire, celle d'Héſiode en pluſieurs endroits ſemble encore plus vive que celle d'Homere, & l'on voit que le copiſte s'eſt efforcé de ſurpaſſer ſon modèle.

On ne manquera pas de faire contre le Bouclier d'Hercule les mêmes objections que l'on a faites contre celui d'Achille. Il eſt impoſſible qu'un bouclier ait pu être chargé de tant de figures ; *quand elles n'auroient été chacune que de la groſſeur d'un grain de ſable, il faudroit que ce bouclier eût eu au moins ſept ou huit toiſes.* Voilà comme on a tourné Homere en ridicule. C'étoit cenſurer une deſcrip-

tion évidemment exagérée par une autre exagération auſſi forte. Il eſt certain que les Poëtes Grecs dans la chaleur de l'enthouſiaſme ont ſouvent paſſé les bornes de la vraiſemblance ; mais ils ont cru qu'on le leur pardonneroit en faveur de la beauté de leurs peintures, que le lecteur enchanté par le charme de la poëſie, ne penſeroit pas à meſurer les deſcriptions à la toiſe & au compas. S'il ſe trouve des gens qui ayent aſſez peu d'ame pour lire Homere, comme on lit une démonſtration de géométrie, tant pis pour eux.

Il y a lieu de ſe récrier bien davantage ſur la licence que ſe donne notre Poëte de placer ſur le bouclier de ſon Héros des figures mouvantes ou parlantes, la Diſcorde qui voltige, qui pouſſe des cris, des ſerpens dont on entend grincer les dents, &c. Quelques Critiques s'en ſont prévalus pour ſoutenir que ce Poëme n'étoit point d'Héſiode, que jamais il n'avoit été aſſez fou pour écrire de pareilles ſottiſes. Selon la même régle, ce n'eſt point Homere qui a décrit le bouclier d'Achille. Telle eſt la prévention. Nous ne voulons point paſſer aux Poëtes Grecs des expreſſions dont nous nous ſervons tous les jours ſans ſcrupule dans le langage familier. En voyant un beau portrait de

Raphaël ou de Rubens, ne disons-nous pas : *voilà un tableau parlant, voilà une figure qui respire ?* Si un Peintre enthousiasmé à la vûe du S. Bruno dormant de le Sueur s'écrioit tout-à-coup : *on l'entend ronfler !* dirions-nous que cet homme extravague ? Cela signifie seulement que l'imitation du naturel est si parfaite, que l'imagination émue aide au prestige des couleurs, & croit entendre respirer l'image qu'elle admire. Sur ce principe, l'on ne s'est point cru obligé dans la traduction d'adoucir toutes les expressions d'Hésiode, ni de répéter sans cesse les correctifs, quoiqu'on l'ait fait quelquefois.

℣. 141. *Il étoit garni de toutes parts*, &c. Par conséquent la damasquinure est un art fort ancien, déja connu au siécle d'Homere & d'Hésiode, & c'est sur-tout pour les armes qu'il a été mis en usage. Il se soutint constamment chez les Romains ; nous voyons par les notices de l'Empire qu'il y avoit plusieurs manufactures de ce genre dans les Gaules. On déterre peu de vieilles armes ou de vieux meubles en fer qui ne soient ornés de damasquinure. Le goût s'en est conservé jusqu'à nos jours, on en mit sur les premieres armes à feu ; il y en avoit sur les fusils & les pistolets des gardes du Duc

de

de Bourgogne défait à la bataille de Morat, & leur monture eſt garnie d'ivoire ou de plaques d'os avec des gravures. Cet art eſt porté aujourd'hui à un point de perfection & de beauté, dont les anciens n'approchoient certainement pas.

De vermeil. Ἠλέκτρῳ. L'on ſçait que ce métal chez les anciens étoit un mêlange d'or & d'argent dont on ne ſe ſert plus aujourd'hui. Si l'effet en eut été tel que les anciens Auteurs veuſſent nous l'inſinuer, ſans doute on l'auroit conſervé : mais l'on fait à préſent un mêlange de limaille d'acier avec l'or qui eſt capable du poli le plus parfait, & qui releve infiniment la cizelure en or & en argent dont on orne les boîtes de montre & d'autres bijoux. Homere n'a point parlé de ce métal *electrum*, qui vraiſemblablement n'étoit pas en uſage de ſon temps : il donne au ſoleil le nom d'Ἠλέκτωρ, c'eſt-à-dire, très-brillant, & c'eſt de-là que l'*electrum* avoit tiré ſon nom.

D'étain, τιτάνῳ. Quelques-uns ont cru qu'il ſignifioit de l'émail ; mais il paroît certain que la peinture en émail n'étoit pas connue du temps d'Héſiode, qu'ainſi le grec ne ſignifie rien que de la ſoudure. En effet, τιτάνος déſigne originairement de la chaux ou du plâtre, & le

traducteur latin l'a rendu par *gypſum* ; or de quelle autre ſoudure peut-on ſe ſervir pour les métaux que d'étain ? Il ſe peut faire que Κασσίτερος déſigne l'étain en général, & τιτάνος, l'étain de ſoudure. Le latin *ſtannum* paroît dérivé de ce dernier.

D'ivoire. On ne voit pas quel effet pourroit faire l'ivoire mêlé avec des métaux, ſur-tout dans le champ d'un bouclier, où le premier choc des armes l'auroit fait voler en éclats. Il faut donc ſuppoſer que cette garniture d'ivoire étoit en-dedans.

De lames d'acier. Le grec porte Κυάνε, de bleu ou d'azur ; ſans doute le Poëte veut parler de la couleur bleue ou violette que l'on donne à l'acier par la trempe.

℣. 156. *La Parque cruelle*, &c. Ces trois vers ſont tirés mot pour mot de la deſcription du Bouclier d'Achille, Iliad. l. 18. ℣. 535.

Les Centaures & les Lapithes.

℣. 178. *Le combat des Lapithes.* La guerre des Centaures & des Lapithes eſt un des événemens les plus célébres dans l'hiſtoire fabuleuſe, & ſur lequel on a formé le plus de conjectures. Il ſeroit trop long de rapporter les divers ſentimens des Mythologues, on peut les voir dans M. l'Abbé Banier. Tous ſuppoſent que les Centaures & les Lapithes étoient deux

peuples de Theſſalie ; mais on ne s'eſt jamais accordé ſur leur généalogie, parce qu'elle n'eſt fondée que ſur des imaginations & des équivoques. Après ce que l'on a dit ſur les différens monſtres forgés par les Poëtes, il n'eſt pas difficile d'imaginer ce que c'étoit que les Centaures ; ce ſont les torrens qui deſcendent des montagnes ; voilà pourquoi on les a placés la plûpart dans les montagnes de Theſſalie. Κένταυροι vient de Κένος, vuidé ou profond, & ταύρος, canal ou courant d'eau. Ce terme a été expliqué pluſieurs fois. En ajoutant à leur nom Ἵππος, de l'eau, on les appella *Hippocentaures*, l'eau des torrens profonds : c'étoit des monſtres moitié hommes & moitié chevaux, par la confuſion cent fois répétée d'*Hippos*, eau & cheval. Leur généalogie en eſt la preuve.

Ils étoient fils d'Ixion & d'une nuée. Ἴξιον ſignifie élévation, hauteur ou groſſeur, comme Ἴχλον, qui déſigne les parties du corps les plus groſſes & les plus charnues : le premier eſt un nom de montagne. Il étoit commenſal de Jupiter & devint amoureux de Junon. Comme cette montagne s'approchoit du ciel par ſa hauteur, Ixion demeuroit avec Jupiter ; il avoit ſon ſommet dans les airs, par conſéquent il aimoit Junon ; il touchoit les

nues, il eut donc commerce avec elles. Les Centaures en étoient nés, parce que les nuées qui tombent en pluie sur les montagnes, font naître les torrens.

Ixion, en punition de son audace, est attaché dans les enfers à une roue qui tourne sans cesse. On a voulu désigner par ce supplice le secret de se servir des eaux pour faire tourner les roues des moulins & des autres machines hydrauliques; mais cette circonstance est de nouvelle invention; elle ne se trouve point dans les anciens Poëtes Grecs, parce qu'alors on ne sçavoit pas encore se servir des eaux pour faire tourner des roues.

Les plus fameux Centaures étoient Nessus, Chiron, Eurytion, &c. Nous avons montré dans la fable d'Hercule que Nessus étoit un torrent; Chiron étoit de même nature. Χείρων signifie souvent *inferior*, bas & profond; Χείρας, une fente, une crevasse: Chiron désigne donc le lit d'un torrent. Il étoit fils de Saturne changé en cheval & de Phillyre. *Chronos*, nom de Saturne exprime aussi un lieu profond, Théog. ℣. 181. Saturne changé en cheval est une ouverture d'où il sort de l'eau par l'équivoque ordinaire d'*Hippos*, eau & cheval. Phillyre étoit une nymphe, fille de l'Océan: φιλύρα exprime amie des

eaux ; βαλύρα eſt une riviere de Meſſénie ; *Liris*, riviere de Campanie ; Lyra, riviere de Portugal, &c. Chiron, ſelon S. Clément d'Alexandrie, Strom. l. 1, p. 361, eut pour fille *Hippa* ; elle eſt appellée Ocyroë par Ovide, & métamorphoſée en cavale, l. 2, fab. 1. Il n'eſt donc pas douteux que Chiron ne ſoit un torrent comme les autres Centaures.

Εὐρυτίον eſt un ruiſſeau ou un foſſé plein d'eau, Théog. v. 287. Il ſeroit trop long d'expliquer en détail les autres noms que leur donne Héſiode.

Une nouvelle preuve de la vérité de cette explication, c'eſt que l'on a dit que πυρραία, lieu élevé dans la Theſſalie, dont on a fait une femme, avoit ſauvé ceux qui fuyoient les Centaures. Voyez Héſychius au mot πυρραία.

Les Lapithes ſont les ennemis des Centaures, quoique nés dans la même famille. Λαπίθιον, dans Héſychius, eſt l'action de creuſer un foſſé ou de le vuider, l'ouvrage d'un pionnier ; il vient de λαπάτλω. Λάπαθος, un foſſé fait de main d'homme. Les Lapithes en guerre avec les Centaures ſont les foſſés, les ſaignées qne l'on a faites pour détourner les eaux des torrens & des ruiſſeaux, pour en modérer l'impétuoſité, pour les empêcher de ſe répandre. Ils fu-

rent aidés par Hercule, par les digues ; qu'auroient-ils pu faire ſans ce ſecours ?

Les plus célébres Lapithes étoient Théſée & Pirithoüs. Le premier étoit fils de Neptune ; ſelon d'autres, d'Egée & d'Æthra. Neptune & Egée ſont la même choſe, puiſque tous deux déſignent la mer. Αἴθρη, dans Héſychius, déſigne l'hiver ou une tempête, une pluie violente. Nous concevons par-là ce que c'étoit que Théſée, imitateur & compagnon d'Hercule, qui détruiſoit comme lui les monſtres qui ravageoient la Gréce. Θησεὺς paroît dérivé de Θὴς, Θητὸς, manœuvre, ouvrier à gages ; il déſigne ici le travail des pionniers. Il combattit contre les Amazones auſſi-bien qu'Hercule, c'eſt-à-dire, contre les terreins fangeux & aquatiques ; il en épouſa cependant une dont il eut Ἱππολύτος ; diſſous par les eaux : dans un autre ſens, ce terme ſignifie déchiré par les chevaux ; là-deſſus on a bâti la fable d'Hippolyte traîné par ſes chevaux effrayés à la vûe d'un monſtre marin.

Théſée vainquit le Minotaure dans l'iſle de Crète ; Μινόταυρος eſt à la lettre un torrent ; ſelon Pauſanias, l. 2, ch. 31, le Minotaure étoit auſſi appellé Aſtérion ; or Aſtérion eſt une riviere de l'Argolide. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'aller

chercher dans l'iſle de Crète la ſcène des aventures de Théſée & du Minotaure.

Il deſcendit aux enfers pour en tirer Proſerpine, c'eſt-à-dire, il cultiva les lieux bas pour en tirer du grain; il enleva & conduiſit avec lui Ariadne, c'eſt l'abondance, Théog. v. 947. Il épouſa Phédre, φαίδρη, la joie : il enleva Héléne ; ἑλένη eſt un vaſe & un lieu propre à conſerver les eaux. Il eſt clair que l'on a déſigné ſous ces fables, les effets du travail & du labourage dans la Gréce.

Pirithoüs étoit fils d'Ixion comme les Centaures ; πίρος eſt une riviere d'Achaïe dans Pauſanias ; θόος, vîte ou rapide ; πιριθόος, courant d'eau rapide : celui-ci épouſa Hippodamie ; ἱπποδαμεία paroît ſignifier d'abord l'art de dompter les chevaux, mais il exprime plutôt celui d'arrêter les eaux. Le mariage de Pirithoüs nous apprend que ce torrent fut dompté par une chauſſée ou par des foſſés.

Ce fut à ſes nôces que commença la guerre entre les Lapithes & les Centaures : ceux-ci étant ivres voulurent faire violence aux femmes qui étoient du feſtin; on conçoit de quelle eſpéce pouvoient être les femmes des foſſés & des ruiſſeaux; c'étoit des nymphes ou des eaux : quand elles ſont troublées par les torrens, les

Poëtes disent que les nymphes sont violées par des monstres. Hercule, Théſée & les autres Lapithes tuerent ou blesserent un grand nombre de ces brutaux; ceux qui laverent leurs plaies dans l'Anigre, en corrompirent les eaux; ceux qui moururent, furent enterrés dans τάφος, un trou, une fosse, & causerent une infection: les autres se retirerent en Arcadie près du mont Pholoë, quelques-uns s'enfuirent jusqu'au promontoire Malea, où Hercule les poursuivit; c'est-à-dire, que dans ces différentes contrées l'on fut obligé d'entreprendre de grands travaux pour dompter les rivieres.

Selon Strabon, il y avoit sur les confins de l'Etolie une montagne nommée Taphossus ou Taphiassus, du pied de laquelle il sortoit une eau épaisse & puante. On publia qu'elle venoit de la pourriture des Centaures enterrés sous cette montagne: voilà toujours la source des fables grecques, les qualités ou la figure du pays, l. 9, p. 411.

L'on a déja remarqué ailleurs que la Gréce, pays coupé de rivieres, de torrens, de marais, bordée de mers de toutes parts, n'a été rendue habitable & mise en culture que par des travaux immenses; les exploits d'Hercule, de Jason, de Thé-

ſée, de Perſée, de Bellérophon ne déſignent pas autre choſe ; c'eſt le fond de preſque toutes les fables héroïques. Si le lecteur trouve plus claires & plus ſatisfaiſantes les hiſtoires vagues & ridicules que racontent les Mythologues, il eſt le maître de les préférer.

℣. 191. *Le terrible Mars*, &c. Il eſt aſſez étonnant qu'Héſiode ſuppoſe le Dieu Mars repréſenté ſur un bouclier qui va ſervir à combattre contre lui, & qu'il s'efforcera bientôt de briſer.

℣. 204. *La troupe infinie des Immortels.* Ὄλβος ſignifie abondance & quantité, par conſéquent multitude ; il n'eſt donc pas néceſſaire de le corriger par ὄχλος, comme veut le Clerc.

℣. 227. *Le caſque de Pluton environné des ténèbres de la nuit.* Une propriété de ce caſque étoit de rendre inviſibles ceux qui le portoient. Iliad. l. 5, ℣. 845. V. auſſi, Théog. ℣. 274, ce que c'étoit que ce caſque prétendu.

℣. 254. *Vouloient ſe raſſaſier de ſang.* Comme les corps paroiſſent livides & vuides de ſang quelques momens après la mort, on a feint que les Parques ſes aſſiſtantes & ſes miniſtres bûvoient le ſang des mourans.

℣. 260. *De plus petite ſtature.* On re-

trouve la même idée dans les Romans de féerie ; les fées ſont toujours de petites femmes vieilles & contrefaites, & en général les nains des deux ſexes ſont regardés comme des caracteres malfaiſans.

℣. 270. *Les épaules couvertes de pouſſiere.* Un des ſignes d'affliction ou de déſeſpoir chez les peuples groſſiers & ſauvages, eſt de ſe jetter par terre & de ſe rouler dans la pouſſiere : des épaules couvertes de pouſſiere étoient donc chez les anciens la plus grande marque d'affliction : de-là l'uſage dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les Ecrivains ſacrés de ſe couvrir la tête de cendres & de pouſſiere pour témoigner une extrême triſteſſe.

℣. 273. *Les uns conduiſoient une nouvelle épouſe.* Cette deſcription eſt encore imitée du Bouclier d'Achille, de même que les trois ſuivantes, du labourage, de la moiſſon, des vendanges, & même l'idée de l'Océan repréſenté autour du bouclier.

℣. 312. *Un grand trépied d'or.* Les anciens font mention de deux eſpéces de trépieds. Les uns étoient des chaiſes artiſtement travaillées, quelquefois garnies d'or ou couvertes de feuilles d'or ; tels ſont ceux que pluſieurs Souverains envoyerent au temple de Delphes pour

asseoir la prêtresse lorsqu'elle rendoit ses oracles, avec des inscriptions où étoient marqués les noms de ceux qui avoient fait ces présens. Les autres étoient des vases pour servir à table, appuyés sur trois pieds & richement cizelés, telles que les anciennes coupes d'or dont on voit encore quelques-unes. C'est cette derniere espéce que l'on proposoit pour prix aux vainqueurs dans les anciens jeux ou combats de la Gréce.

℣. 322. *Jupiter même.* Il y a dans le texte *Jupiter Ægiochus.* L'on a vu; Théog. ℣. 10, pourquoi l'on ne doit point entendre par-là Jupiter armé de l'égide. Une preuve que ce n'est point là le sens du terme, c'est qu'il n'est jamais dit de Minerve ou de Pallas, quoiqu'elle soit représentée couverte de l'égide.

℣. 325. L'on a dû remarquer que dans plusieurs des travaux d'Hercule, les Poëtes suppposent qu'il fut aidé par Minerve; c'est que l'art d'élever des digues & de détourner les eaux est un des plus grands efforts de l'industrie des anciens peuples.

℣. 349. *Hercule prit la parole.* On a censuré Homere de ce qu'il faisoit haranguer des guerriers prêts à se battre, Héfiode fait de même, il est donc à présumer que c'étoit la mode de leur temps,

quelque ſinguliere qu'elle nous paroiſſe ; & l'on ſçait qu'en général les Grecs étoient grands harangueurs. Au reſte ces diſcours ſont ſouvent un peu brutaux, & ſe ſentent de la rudeſſe des ſiécles héroïques.

℣. 353. *Je vais à Trachine.* Cette circonſtance paroît d'abord aſſez déplacée ; mais il faut faire attention au deſſein qu'Hercule paroît avoir d'empêcher par-là Cygnus, gendre de Ceyx, de combattre contre un ami de ſon beau-pere. Les prétendus voyages d'Hercule à Trachine ſont fondés ſur le nom de cette ville : elle s'appelloit *Heraclea Trachinia*, c'eſt-à-dire, ville fermée & ſituée ſur une hauteur ; les Grecs imaginerent qu'elle étoit ainſi nommée, parce qu'Hercule y avoit ſéjourné ; & l'on a cru la même choſe de toutes les autres villes nommées *Heraclea.*

℣. 359. *Il a éprouvé la force de mon bras.* Ces bravades d'Hercule contre Mars, qui n'y répond pas un mot, ſont un ſpectacle bien ſingulier pour nous ; elles nous montrent quelle idée les Payens ſe formoient de leurs Dieux.

℣. 367. *Les dépouilles ſanglantes qu'il m'avoit laiſſées.* Ceci ſemble contredire le ℣. 336, où Minerve dit à Hercule qu'il ne lui eſt pas permis de s'emparer des armes, ni des chevaux de Mars ; c'eſt

qu'on ne dépouilloit les vaincus qu'après les avoir tués ; or Hercule ne pouvoit pas ſe flatter de tuer un Dieu. Il ſuppoſe donc que dans les combats précédens, Mars effrayé de ſes bleſſures, avoit laiſſé à ſon ennemi quelque partie de ſon équipage. Quand on ſoutiendroit que c'eſt une contradiction manifeſte, ce ne ſeroit pas la ſeule que l'on peut reprocher à Héſiode. N'en eſt-ce pas une de ſuppoſer que des Dieux que l'on appelle immortels, ne ſont pas invulnérables ?

℣. 380. *Faiſoient retentir de leurs cris les villes voiſines.* C'eſt une exagération ridicule ; mais des Dieux ou des demi-Dieux qui ſe battent, doivent crier plus fort que des hommes.

℣. 384. *Fit pleuvoir du ſang.* Autre imitation d'Homere, Iliad. l. 2, ℣. 459.

℣. 393. *C'étoit le temps*, &c. La circonſtance du temps eſt aſſez inutile à l'action, & n'a été ajoutée que pour avoir lieu de faire une deſcription de l'été : à moins que l'on ne ſuppoſe que le Poëte a voulu nous faire remarquer que les grandes chaleurs qu'il faiſoit alors, rendoient le combat plus fatiguant & plus cruel.

℣. 437. *De même qu'un rocher*, &c. Cette comparaiſon, répétée trois fois dans

un eſpace de 65 vers, eſt ſans doute une affectation vicieuſe, que l'on ne pardonneroit pas à un Poëte moderne.

℣. 455. *Minerve détourna le coup.* C'eſt la fonction de Minerve dans tous les combats des Héros : cela ſignifie qu'eſquiver un coup, le parer, le rendre inutile, eſt un tour d'adreſſe de la part des combattans.

℣. 461. *Lui fit une profonde bleſſure.* Si l'on veut ſe rappeller la ſignification abuſive d'Ἄρης, lieu humide & maréca-geux, & d'Ἡράκλέης, une digue, une chauſſée, on ne ſera pas ſurpris qu'Hercule ſoit toujours victorieux d'Arès, & lui faſſe de profondes bleſſures.

℣. 463. *Le trouble & l'effroi, écuyers du Dieu de la guerre.* Il y a dans le texte *la crainte & la frayeur* qui ſont maſculins en grec ; il a fallu leur ſubſtituer deux perſonnages de même genre pour ſoutenir la métaphore.

℣. 472. *Le Roi Ceyx.* Il y a beaucoup d'apparence que ce Roi eſt un perſonnage fabuleux auſſi-bien que Cygnus ; ſa généalogie donne lieu de le penſer. Ceyx étoit fils de l'étoile du matin & de Chioné, d'autres diſent de l'aurore ; il avoit épouſé Alcyone, ils furent tout deux changés en Alcyons : Cygnus d'ailleurs eſt un oi-

ſeau connu : toutes ces alliances & ces métamorphoſes nous font aſſez ſentir que l'origine de la plûpart des fables eſt l'équivoque des noms.

v. 477. *Les eaux du fleuve Anaurus.* C'eſt une riviere de la Phtiotide ; par-là nous comprenons en quelle partie de la Gréce Héſiode ſuppoſe que s'eſt paſſé le combat d'Hercule contre Cygnus. Selon Pauſanias, l. 1, ch. 27, c'étoit près du fleuve Pénée dans la Theſſalie. Cela nous apprend encore ce que c'étoit que ce Héros prétendu : c'étoit un ruiſſeau ou un torrent dont on arrêta ou dont on détourna les eaux par une digue ou par une écluſe. Les différentes circonſtances de la narration d'Héſiode confirment cette explication.

1°. Le nom de Cygnus eſt évidemment le même que celui du cygne, de l'oiſeau qui fait ſa demeure dans les eaux, de l'oiſeau nageur ; tel eſt le ſens du terme. C'eſt ſur cette même alluſion qu'eſt fondée la fable d'Ovide d'un certain Cygnus, fils de Neptune, tué par Achille, & changé en cygne. Métam. l. 12, fab. 3.

2°. Celui-ci étoit fils de Mars, Ἄρης ; nous avons vu, Théog. *v.* 922, & ailleurs, que ce nom peut déſigner un lieu humide & marécageux ; il eſt aiſé de com-

prendre qu'un ruiſſeau peut être enfant d'un marais.

3°. Cygnus, ſelon les Mythologues, avoit épouſé Thémiſtonoë, fille de Ceyx. Théog. v. 261. Thémiſto eſt une des filles de Nérée, une nymphe marine. La terminaiſon *Noë*, qui vient de Νάω, couler, & qui eſt commune à pluſieurs autres, la déſigne encore mieux. C'étoit une fontaine qui tomboit dans le ruiſſeau Cygnus. Ceyx ſon pere fut ſubmergé dans les eaux, ſelon Ovide, Métam. l. 11, fab. 10, & fut changé en Alcyon avec ſon épouſe Alcyoné : cette derniere étoit un marais, ſelon Pauſanias, liv. 2, ch. 37. Toute cette famille eſt donc de même eſpéce.

4°. Cygnus étoit un brigand qui outrageoit & dépouilloit ceux qui conduiſoient des victimes à Delphes. On a vu par pluſieurs exemples que tous les ruiſſeaux ou torrens qui ont fait périr quelques perſonnes dans leurs inondations ont été changés par les Poëtes en brigands fameux qui tuoient les paſſans & déſoloient les environs.

5°. Enfin le fleuve Naurus ou Anaurus, dans un de ſes débordemens, couvrit entiérement le lieu où couloit auparavant le ruiſſeau Cygnus, d'où Héſiode raconte

raconte que ſon tombeau étoit devenu inacceſſible.

La fable du combat d'Hercule contre Cygnus eſt donc une nouvelle preuve de l'explication que l'on a donnée aux différens travaux de ce Héros ou demi-Dieu.

Caſtor & Pollux.

L'explication de la fable de Cygnus nous fait appercevoir l'origine d'une autre plus célébre. Jupiter, amoureux de Léda, ſe changea en cygne pour avoir commerce avec elle. Léda accoucha de deux œufs ; de l'un ſortirent Pollux & Hélene, de l'autre Caſtor & Clytemneſtre. Les deux freres furent de vaillans Athlétes ; ils épouſerent Ilaïra & Phœbé, filles de Leucippe. D'autres diſent qu'Héléne étoit fille de Jupiter changé en cygne, & de Néméſis, fille de l'Océan, changée en oye. On peignoit Caſtor & Pollux montés ſur des chevaux blancs, avec des chapeaux environnés de feuilles de jonc. Les feux nocturnes qui paroiſſent quelquefois ſur les mâts des vaiſſeaux, étoient nommés Caſtor & Pollux, quand on en voyoit deux, & on les prenoit pour un ſigne de beau temps ; quand il n'en paroiſſoit qu'un ſeul, on le nommoit Héléne, & il préſageoit la tempête. Chez les Latins, leurs noms & celui d'Hercule étoient une eſpéce de jurement ; les femmes prononçoient

Ædepoll, les hommes *Ædepoll*, *Mehercule* ou *Mehercle*.

Les Mythologues hiſtoriens ne ſe ſont pas donné la peine de rendre raiſon de toutes les circonſtances de cette fable; elles ne paroiſſent avoir entr'elles aucune liaiſon, mais elles ſe développeront naturellement par l'explication des noms des perſonnages.

On comprend d'abord que Jupiter changé en cygne eſt un courant d'eau formé par la pluie. Λιάδα pour Λέαδα, ſignifie, ſelon Héſychius, le ſommet des rochers; il n'eſt pas difficile de concevoir comment une veine d'eau formée par la pluie a eu commerce avec un rocher, a pénétré au travers. Il en eſt ſorti deux œufs, c'eſt-à-dire, deux baſſins ronds ou ovales d'où l'eau s'écouloit. L'un eſt appellé Κάστωρ, c'eſt le nom de la loutre & du caſtor, animaux aquatiques & plongeurs; il eſt analogue à Κάστάλια, nom de pluſieurs fontaines: on doit ſe ſouvenir que *Lutra* en latin fait la même équivoque, il ſignifie un animal & un bain. L'autre eſt nommé πολυδεύκης, qui coule abondamment, de Δεύω, mouiller, arroſer. Ἑλένη, qu'on lui donne pour ſœur, eſt une eſpéce de vaſe, pluſieurs lacs ou rivieres portent le même nom. Les deux freres ſont appellés Διόσ-

ἄυροι, fils de Jupiter; la cause en est sensible, ils sont enfans de la pluie; tous deux ont passé pour de fameux Athlétes, par une fausse allusion d'Ἀθλητὸς avec Ἀτλάω, Ἀντλέω, puiser & verser. C'est la même équivoque qui a été remarquée dans la fable d'Atlas.

Selon une autre tradition, ou plutôt par une autre équivoque, Jupiter changé en cygne, eut commerce avec Némésis, fille de l'Océan, changée en oye. Il est évident que Νεμέσις en ce sens est dérivé de Νᾶμα, fluide, écoulement d'eau, que sa prétendue métamorphose vient du double sens de Χήν, une oye & un lieu creux; c'est le nom de plusieurs rivieres. L'œuf de Némésis fut déposé dans un marais & conservé par Léda; tout cela se suit. V. Lilio Gyraldi, Syntag. 5, p. 176.

Castor & Pollux épouserent les filles de Leucippe. Λευκίππος signifie de l'eau blanche & un cheval blanc: comme l'eau qui sortoit des deux bassins nommés Castor & Pollux étoit blanche & sulfureuse, on en a pris occasion de représenter ces deux Héros montés sur des chevaux blancs, avec des chapeaux couronnés de joncs. Il n'est pas rare de voir pendant la nuit des flammes sur les eaux sulfureuses, & sans doute il en parut sur les deux

ſources dont nous parlons ; de-là on a dit que dans une tempête, on avoit vu deux aſtres ſur la tête de Caſtor & de Pollux, & l'on a donné le même nom aux feux nocturnes que l'on voit ſur mer.

Les deux filles de Leucippe qu'on leur fait épouſer, étoient nommées l'une φοίβη, l'autre Ἱλαείρα : ce ſont deux noms de la lune, ſelon Héſychius ; tous deux ſignifient brillante. Il n'eſt pas étonnant que l'on ait donné ces deux épithétes aux feux appellés Caſtor & Pollux. D'ailleurs, πολυδεύκης ; ſelon le même Héſychius, peut ſignifier très-brillant ; Δεύκης, *fulgens* ; & alors il vient de Δαίω ; nouvelle raiſon de donner ce nom aux feux follets, & de leur ſuppoſer de telles épouſes.

Ἑλένη ſe confond aiſément avec Ἑλάνη, un flambeau, un fallot ; ainſi Héléne eſt devenue ſœur des feux appellés Caſtor & Pollux.

Il y a bien de l'apparence que l'on fit ſur ces deux fontaines minérales la même fable que ſur les deux freres Palices de Sicile : on ſuppoſa que leur eau ſulfureuſe avoit la vertu de punir les parjures auſſi-bien que l'eau du Styx ; par-là s'introduiſit la coutume de jurer par leurs noms. Pour celui d'Hercule, il devint une eſpéce de ſerment à cauſe de ſa ſignifi-

cation : *jurer*, *ſerrer*, *fermer*, *jurare*, *aſſerere*, *firmare*, ſont ſynonîmes dans leur origine. On le voit par l'uſage de ſe ſerrer mutuellement la main, pour confirmer une alliance ou une promeſſe, ſymbole analogue au terme de *ſerment*, & nous avons vu que Ἡρακλῆς exprime *firmiter claudens*. Dans quelques patois du Royaume, on dit encore *ſerrer* pour *fermer* : *ſerrez l'uche*, fermez la porte. Cet uſage du nom d'Hercule ſert à confirmer la ſignification que nous lui avons donnée. Auſſi Varron, *de Linguâ Lat.* l. 4, n. 10, étoit perſuadé que *Sancus*, *Deus fidius*, Caſtor & Hercule étoient le même perſonnage. Il n'en auroit certainement pas eu cette idée, s'il les avoit pris pour des hommes.

REMARQUES
SUR
LES TRAVAUX ET LES JOURS.

CE Poëme peut être diviſé en quatre parties ; la premiere, qui eſt comme le préambule, contient la fable de Pandore qu'Héſiode a déja racontée, Théog. v. 571, & ce que les anciens croyoient ſur les quatre différens âges du monde. Le Poëte fait le détail des maux ſortis de la boîte de Pandore & des miſeres du ſiécle de fer, pour en conclure la néceſſité du travail & de l'économie ; ainſi cette eſpéce d'épiſode ſe trouve lié à l'objet principal du poëme. La ſeconde partie eſt comme un recueil de ſentences ou de maximes ſur l'obligation d'obſerver la juſtice, de s'occuper au travail, & ſur les maux que la pareſſe entraîne. Comme ce ſont autant de proverbes ou de manieres de parler communes & populaires, il eſt difficile de leur donner un air d'importance & de dignité dans notre langue. La troiſiéme eſt le détail des travaux & des pratiques de l'agriculture, le tableau de la

vie champêtre. Il s'en faut beaucoup que le Poëte Grec ait traité ſon ſujet avec autant d'agrément que Virgile ; celui-ci eſt infiniment ſupérieur par la pompe des vers, par la beauté des images, par le choix des épiſodes. Après avoir lu les Géorgiques, Héſiode paroîtra inſipide à la plûpart des lecteurs. Mais Virgile en a emprunté quelques traits, il eſt ſatisfaiſant de voir comment il a ſçu les embellir. D'ailleurs le Poëte Grec nous fait connoître à quel point l'agriculture étoit parvenue au ſiécle où il vivoit, & l'on voit par ce qu'il en dit que cet art étoit encore aſſez imparfait. La quatriéme partie eſt une eſpéce de calendrier, ou plutôt une liſte ridicule des jours prétendus heureux ou malheureux : triſte monument de la ſuperſtition grecque, dont malgré la réclamation du ſens commun & de la religion, il ſubſiſte encore des reſtes parmi les peuples groſſiers des campagnes.

℣. 1. *Muſes Pierides.* Héſiode a dit, Théog. ℣. 53, que les Muſes étoient nées dans la Piérie. Quelques Critiques ont prétendu que cette invocation des Muſes & de Jupiter n'étoit pas d'Héſiode, parce qu'elle paroît détachée du reſte de l'ouvrage. C'eſt ce qu'il importe peu d'examiner.

℣. 4. *C'eſt le ſouverain Jupiter*, &c. Il eſt à remarquer qu'Homere & Héſiode n'ont point parlé de la fortune ; ils attribuent à Jupiter la diſtribution des biens & des maux. Cette Divinité eſt une invention des ſiécles poſtérieurs & plus révérée des Latins que des Grecs ; ceux-ci la confondoient ordinairement avec le Deſtin ou les Parques. Voyez M. l'Abbé Banier, tome 2, page 258, & Théog. ℣. 360.

℣. 17. *Eſt fille de la Nuit.* Héſiode a dit, Théog. ℣. 225, que la Diſcorde ou la Rivalité en général eſt fille de la Nuit, & qu'elle a enfanté le Travail.

℣. 25. *Le voiſin eſt jaloux.* Il eſt clair que la Rivalité retenue dans les bornes d'une émulation équitable eſt utile ; mais dès que l'excès la fait dégénérer en baſſe jalouſie, elle devient injuſte & pernicieuſe. Notre Poëte n'a pas aſſez diſtingué ces deux paſſions ; peut-être la langue grecque n'avoit pas des termes auſſi différens par leur ſignification que le ſont parmi nous *émulation* & *jalouſie.*

℣. 39. *A des Juges avides.* On voit par Ariſtophane & par d'autres monumens que l'office de Juge étoit aſſez avili parmi les Grecs, & ordinairement exercé par des ames baſſes & ſordides.

℣. 109.

℣. 109. *Les habitans de la terre.* Μερόπων. Guiet a remarqué que ce terme traduit ordinairement par *articulatè loquentes*, ou *diverſis linguis loquentes*, peut ſignifier *mortales*. Ce ſeroit alors le même que l'hébreu *merapah*, diſſolution, défaillance.

Ibid. *Le ſiécle d'or.* Le judicieux Auteur de l'origine des loix, &c. 1. part. l. 6, c. 4, tome 2, p. 374, a montré par des faits inconteſtables que cette hiſtoire de l'âge d'or ſi ſouvent répétée chez les Poëtes Grecs & Latins n'a aucun fondement, qu'elle eſt évidemment démentie par l'Hiſtoire. Que dans les premiers ſiécles qui ont ſuivi le déluge, la férocité, la violence, l'injuſtice, le brigandage, les crimes de toute eſpéce ont régné avec plus d'empire encore que dans les âges ſuivans : que les premiers peuples qui ont habité la Gréce, menoient à peu près la même vie que les Sauvages des forêts de l'Amérique, vie que l'on ne peut enviſager, ni comme innocente, ni comme heureuſe. Le foible de tous les hommes eſt de croire que ceux qui nous ont précédés, valoient mieux que nous, préjugé que les vieillards augmentent par l'affectation de louer ce qui s'eſt fait de leur temps ; telle eſt la ſource de ce prétendu âge d'or

qui n'a exiſté nulle part ; & comme on s'eſt perſuadé que le monde alloit toujours en empirant, il a fallu imaginer cette gradation de ſiécles, dont le dernier eſt toujours moindre que le précédent ; mais comme on croit qu'il n'y en peut avoir de pire que celui où l'on vit, le ſiécle de fer par ce moyen a duré depuis les Poëtes Grecs juſqu'à nous, & durera autant que le monde. Ainſi la prophétie d'Héſiode, ℣. 180, que Jupiter perdra cette nouvelle race d'hommes ne s'eſt point accomplie & ne s'accomplira point. V. Théog. ℣. 210.

℣. 122. *Démons ou bons Génies.* L'on a déja montré dans le diſcours prélim. ch. 1, §. 6, que ce paſſage ne prouve point le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, qu'il ne s'enſuit point que tous les Dieux des Grecs étoient des hommes, que tous les Démons ou Génies étoient les ames des morts. 1°. Héſiode diſtingue formellement les Dieux, & en particulier Saturne & Jupiter, de ces hommes de l'âge d'or ; il ſuppoſe la puiſſance de Jupiter déja établie, & ſon régne affermi, avant que ces ames ſoient devenues des Génies. 2°. Il met une différence entre les grands Dieux & ces Génies du ſecond ordre qu'il a nommés ailleurs nymphes

mélies ou bienfaiſantes. 3°. Il appelle les premiers *les immortels habitans du ciel*, tandis que les ſeconds ſont errans ſur la terre.

℣. 130. *Leur enfance duroit cent ans.* Rien de ſi fabuleux que cette deſcription ; l'on ne conçoit pas qu'eſt-ce qui peut en avoir donné l'idée à notre Poëte.

℣. 134. *Ils ne pouvoient s'abſtenir de l'injuſtice.* Des hommes élevés dans l'innocence pendant cent ans n'auroient pas dû être ſi enclins au vice ; il n'y a aucune liaiſon dans toutes ces imaginations.

℣. 135. *Ils ne vouloient pas honorer les Dieux.* Tout ce que l'on peut conclure de raiſonnable de ces paroles, c'eſt que dans les premiers âges de la Gréce l'idolâtrie n'étoit pas encore établie. On ne connoiſſoit point alors cette multitude de Dieux & de Génies, que l'on imagina dans la ſuite : on ſe contentoit d'honorer un ſeul Etre ſuprême, ſous le nom de Cœlus, & enſuite ſous celui de Saturne.

℣. 140. *Les mortels bienheureux.* Il ſeroit difficile de dire ce que c'eſt que ce ſecond ordre de génies ou d'ames bienheureuſes, ni où le Poëte les plaçoit. On ne voit aucuns veſtiges de cette croyance dans les autres Auteurs ; c'eſt une idée particuliere à Héſiode.

℣. 145. *Une race d'hommes ſauvages:* ἐκ μελιᾶν. Ceux qui traduiſent *è fraxinis*, ne ſont pas attention à la ſignification de ce terme dans Héſychius ; c'eſt le même qu'ἄῤῥυθμος, ſans culture, ſans éducation. C'eſt à ce troiſiéme âge d'airain que l'on doit placer les premiers colons de la Gréce, la peinture qu'en fait Héſiode convient parfaitement à leurs mœurs. Ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée, parce qu'ils vivoient de fruits tels que la nature les produit. On les dépeint d'une force prodigieuſe ; c'eſt un préjugé & une exagération, de même que leurs prétendues maiſons d'airain. Après leur mort, le Poëte les fait deſcendre dans les enfers ; ainſi cette croyance ſur la deſtinée des ames des méchans eſt ancienne dans la Gréce.

℣. 160. *La race divine des Héras.* Les Grecs ne connoiſſoient rien de plus ancien que leurs Héros, que les guerres de Thèbes & de Troye ; encore ſont-ce là les temps fabuleux ; ce qui a précédé eſt appellé le temps inconnu : nouvelle preuve que l'âge d'airain ſeul a pu être réel, que les deux autres ſont une imagination creuſe des Poëtes. Un reſte de tradition ſur le premier état de la Gréce, a forcé Héſiode de changer l'ordre qu'il avoit

ſuivi d'abord, & de ſuppoſer que les Héros valoient mieux que les hommes de l'âge précédent. Nous avons déja remarqué que ces prétendus demi-Dieux n'étoient cependant rien moins que des perſonnages fort vertueux ; le nom de Héros ne ſignifie rien autre choſe que fort & courageux.

℣. 162. *Au ſiége de Thèbes & de Troye.* Ce que l'on a dit ſur la Théogonie ſuffit pour nous faire conclure que ces deux ſiéges ne ſont pas ſi certains que l'on ne puiſſe en douter. Œdipe & ſa famille pourroient bien être des perſonnages en l'air : *Héléne*, qui eſt le nom de la Gréce, a l'air d'être une femme de même eſpéce, auſſi-bien que Laomédon & ſa poſtérité. Tous déſignent des lieux particuliers de la Gréce dont on a fait des hommes, & que l'on a tranſplantés en Aſie. On ſçait que chez tous les peuples, le ſujet des premieres poëſies & des premiers romans ont été les exploits vrais ou faux des anciens Preux de la nation, qu'au défaut de Héros véritables, on en a créé d'imaginaires.

℣. 171. *Les iſles fortunées.* Les Auteurs qui ont voulu fixer dans la ſuite la ſituation de ces iſles ont dit, les uns que c'étoit l'Eſpagne, les autres que c'étoient les Canaries. Ils n'ont pas fait attention qu'Ho-

mere & Héſiode ne connoiſſoient ni les unes ni les autres, que ces Poëtes ont parlé des Iſles Fortunées ou Champs Elyſés, comme les Sauvages imaginent un *pays des ames*, ſans ſçavoir où il eſt. Tantôt on a dit que ces iſles étoient près de l'Océan, tantôt au milieu, tantôt au-delà, parce qu'elles n'exiſtent nulle part.

Cette tradition ſur le ſéjour des ames des Héros n'étoit pas bien conſtante chez les Grecs; il y avoit dans le Pont-Euxin une iſle Leuca ou Achillée, dans laquelle on croyoit qu'Achille & les Héros tués au ſiége de Troye faiſoient leur demeure. Voyez Iphigénie en Tauride d'Euripide, Théâtre des Grecs, tome 3, page 28. Pauſan. l. 3, c. 19.

℣. 200. *La Pudeur & la Correction.* Νέμεσις. On a dit, Théog. ℣. 223, que Néméſis eſt la juſtice ou la vengeance divine. Selon les Payens, les Dieux ſe vengeoient ſouvent en portant les hommes au crime, & en les rendant plus méchans; d'autres fois ils les châtioient pour les corriger & les rendre meilleurs. Cette ſeconde vengeance eſt la ſeule qui convienne à la Divinité envers les hommes en cette vie; la premiere eſt un blaſphême. Le Poëte ſuppoſe que les hommes étant également incapables de honte &

de correction, ces deux Divinités étoient devenues inutiles ſur la terre.

℣. 202. *J'adreſſe une parabole.* On ne voit pas trop le but de cet apologue, ni quelle liaiſon il peut avoir avec le deſſein du Poëte. C'eſt aux Juges qu'il veut parler, & le diſcours qu'il leur adreſſe, n'eſt pas propre à les prévenir en ſa faveur.

℣. 227. *Rendent leur patrie floriſſante.* Par le détail des récompenſes temporelles qu'Héſiode promet à la vertu, il ſemble que les Grecs de ſon temps n'ayent eu aucune idée du bonheur qu'elle procure dans l'autre vie; il ne met dans les Champs Elyſés que les ames des Héros, & les Poëtes n'ont ordinairement placé dans les enfers ou dans le Tartare que les ſcélérats fameux par leurs forfaits. Que devenoient les hommes du commun après leur mort? Quel étoit leur état dans le Royaume de Pluton? Rien de clair dans les anciens ſur cet article important. Par la maniere dont Homere fait parler les Héros qu'Ulyſſe rencontre dans les enfers, Achille, Hercule, &c. on voit que ce ſéjour ne leur étoit pas fort agréable, & qu'ils regrettoient beaucoup la vie; à plus forte raiſon les morts du commun devoient-ils s'ennuyer dans leur ſombre & triſte demeure. La croyance des enfers

ne pouvoit ſervir au commun du peuple qu'à lui faire craindre beaucoup la mort, elle n'étoit d'aucune utilité pour le porter à la vertu.

℣. 233. *Du gland pour ſe nourrir.* Il eſt certain que le gland des chênes n'a jamais été une nourriture propre pour les hommes, quoique l'on ait vu quelquefois des malheureux preſſés par la faim en faire rôtir au feu & le manger. Mais les anciens ont entendu ſous le nom de gland, tous les fruits à coque, les châtaignes, les noix, les noiſettes, les amandes, les piſtaches, les pignons, les ſaligots, la faine, &c. C'eſt ce qui a ſervi de nourriture aux premiers hommes avant qu'ils exerçaſſent l'agriculture.

℣. 240. *Toute une ville eſt la victime*; &c. Selon la croyance des Payens, c'eſt une injuſtice manifeſte que le Poëte attribue aux Dieux. Il eſt contre l'équité naturelle de punir tout un peuple des crimes d'un particulier, ſans faire eſpérer aux innocens ainſi maltraités aucune eſpéce de dédommagement. Selon les principes de la vraie religion, qui s'accordent parfaitement avec les plus pures lumieres de la raiſon, Dieu a pu ſans injuſtice punir par des fléaux univerſels les forfaits des particuliers qui demandoient une ven-

geance éclatante ; ceux-même qui n'avoient aucune part à ces crimes, purifiés par les maux temporels des fautes perſonnelles dont aucun homme n'eſt exempt, devenoient par-là plus dignes des récompenſes éternelles, qui ſeules méritent d'être enviſagées dans la pratique de la vertu. C'eſt donc à tort que le Clerc inſinue dans ſa note ſur cet endroit d'Héſiode, que ſouvent les Théologiens ont donné lieu au même reproche que les Payens.

℣. 250. *Les Dieux ont les yeux ouverts.* On ne comprend pas comment les Payens pouvoient redouter la punition divine en bleſſant la juſtice ; les Dieux, loin d'en être les vengeurs, donnoient les premiers l'exemple du crime & des paſſions les plus injuſtes. Les belles maximes de notre Poëte doivent donc être enviſagées comme un reſte de lumiere naturelle & un cri de la conſcience qui ſe faiſoit toujours entendre au milieu des erreurs & des extravagances du Paganiſme.

℣. 255. *Ils parcourent l'univers.* Homere l'enſeigne de même, Odyſſ. l. 17, ℣. 485.

℣. 256. *La Juſtice doit ſa naiſſance à Jupiter.* Théog. ℣. 902, il eſt dit que la Juſtice eſt fille de Jupiter & de Thémis.

℣. 260. *Venger ſur les peuples les crimes*

des Rois. Voyez ℣. 240 ci-devant.

℣. 271. *Voudrois-je être juſte ?* Le Clerc obſerve avec raiſon qu'Héſiode ne témoigne point ici un attachement bien décidé ni bien généreux pour la vertu. Un homme vraiment juſte aime la juſtice pour elle-même, ſans examiner s'il en tirera du profit, ou s'il en reſſentira du préjudice. Il eſt rare que la vertu ſoit heureuſe ſur la terre & qu'elle y jouiſſe de l'eſtime qui lui eſt dûe.

℣. 281. *Jupiter le comble de bienfaits.* L'expérience ne prouve que trop que ces maximes ſe trouvent ſouvent fauſſes ; c'eſt par conſéquent rendre un mauvais ſervice à la vertu de n'y exhorter les hommes qu'en vûe de la félicité temporelle. On a ſouvent objecté que Moyſe ne propoſoit point d'autre motif pour engager les Juifs à l'obſervation de ſes loix ; mais on auroit dû faire attention qu'il s'agit là d'une nation toute entiere, de l'état civil & politique de tout un peuple : & il eſt dans l'ordre que ſa proſpérité dépende de ſon exactitude à obſerver les loix. C'eſt autre choſe qnand il eſt queſtion des particuliers. Jamais Dieu n'a propoſé la félicité temporelle comme l'unique but que l'homme devoit enviſager dans la pratique de la vertu.

℣. 299. *Des Dieux dont tu es deſcendu.* Il n'y a pas d'apparence qu'Héſiode veuille parler ici de ſes ancêtres ; on verra, ℣. 633, qu'ils n'étoient rien moins que de grands perſonnages. Il eſt plus probable qu'il parle de l'origine des hommes en général, & qu'il les ſuppoſe tous deſcendus des Dieux. On peut le conclure du ℣. 108 : *lorſque les Dieux furent nés de même que les hommes.* Il eſt vrai qu'Héſiode n'a indiqué clairement nulle part quelle étoit l'origine des hommes.

℣. 306. *Les travaux les plus avantageux.* Μέτρια. Heinſius a montré que tel eſt le ſens de ce terme, & Héſychius l'explique à peu près de même.

℣. 327. *Maltraiter un ſuppliant.* Voyez le Bouclier d'Hercule, ℣. 85.

℣. 328. *Lui débaucher ſon épouſe.* Il paroît par cette morale que les Payens ſe croyoient obligés d'être plus vertueux que les Dieux qu'ils adoroient, & que leurs mœurs n'avoient aucune relation avec leur religion, ou plutôt que la voix de la nature étoit plus forte en eux que l'empire de la ſuperſtition.

℣. 340. *Ils te chériſſent & te protégent.* On a ſouvent remarqué que les Payens ne demandoient à leurs Dieux que des biens temporels, que c'étoit le ſeul mo-

tif du culte qu'ils leur rendoient : *Det vitam, det opes, animum mî æquum ipſe parabo*, dit Horace, en parlant de Jupiter.

℣. 342. *Invites ton ami.* Cet avis, dit le Clerc, eſt aſſez ſuperflu ; perſonne ne s'aviſe de régaler ſes ennemis.

℣. 348. *Si le laboureur voit périr ſon bétail.* Ce préjugé ſubſiſte encore parmi les habitans des campagnes : lorſqu'il ſurvient des maladies à leur bétail, la plûpart ſe perſuadent qu'elles ſont l'effet d'un ſortilége, de la malice d'un ennemi ou de la jalouſie d'un voiſin.

℣. 354. *Rien à celui dont tu n'as rien reçu.* Ces conſeils ne ſont ni louables ni décens, rien n'eſt plus froid ni plus malhonnête ; mais il ne faut pas attendre des Payens une morale irrépréhenſible : il étoit réſervé à l'Evangile de nous donner des idées juſtes de la vertu & des préceptes parfaits.

℣. 368. *Du tonneau que tu viens de percer.* Il paroît par-là que les Grecs du temps d'Héſiode connoiſſoient déja l'uſage des tonneaux pour mettre leur boiſſon, quoiqu'ils conſervaſſent ſouvent le vin dans de grands vaſes de terre, & qu'ils ſe ſerviſſent d'autres pour le tranſporter.

℣. 372. *La confiance & la défiance pouſſées à l'excès.* Cette maxime eſt in-

compatible avec l'avis précédent. N'eſt-ce pas un excès de défiance de ne vouloir point jouer ſans témoins, pas même avec un frere ? La défiance exceſſive eſt le défaut ordinaire des ames baſſes & groſſieres ; mais elle pouvoit être néceſſaire parmi les Grecs du bas étage, qui n'ont jamais paſſé pour des modéles de probité. Le nom même que les Romains leur avoient donné, montre l'idée qu'ils en avoient : *Graïus*, *Græcus* ſignifient méchant, mauvais ; *pica Græca*, pie méchante, pie griéche.

℣. 376. *Un ſeul enfant ſuffit.* Il a paru néceſſaire de ſuivre en cet endroit la correction d'Heinſius ; la leçon ordinaire ne fait pas un ſens raiſonnable.

℣. 383. *Au lever des Pleïades.* C'eſt-à-dire, vers le milieu du mois de Mai. Il n'eſt pas étonnant que la moiſſon ſe faſſe dans la Gréce beaucoup plutôt que chez nous, le climat eſt beaucoup plus au midi. Dans les provinces méridionales de France, la moiſſon ſe fait en Juin, dans celles du milieu du Royaume en Juillet, dans celles qui ſont plus au ſeptentrion en Août. Dans les pays montagneux, la moiſſon eſt encore plus tardive ; elle ne ſe fait qu'en Septembre, & quelquefois la neige tombe ſur les grains avant qu'on ait

pu les couper. Ainſi, dans la même province, il ſe trouve des contrées où l'on coupe les bleds ſix ſemaines ou deux mois plutôt que dans les autres. Dans le voiſinage des montagnes, une diſtance de deux lieues ſuffit pour mettre dix ou douze jours de différence dans la maturité des grains.

On verra par ce qui ſera dit ci-après que c'eſt l'agriculture qui a mis les peuples dans la néceſſité de faire les premieres obſervations aſtronomiques, & de ſe régler ſelon le cours des étoiles.

Nous avons parlé de la fable des Pleïades, Théog. ℣. 936.

℣. 384. *Ton labour à leur coucher.* Au commencement de Novembre, les ſemailles ſont plus tardives dans les pays où la moiſſon eſt plus précoce. Dans les climats tempérés, elle ſe fait en Octobre après les vendanges; mais dans les pays froids, on eſt obligé de la faire en Septembre, de peur d'être ſurpris par les neiges & par les pluies froides de l'automne.

℣. 386. *Sur la fin de l'année.* Il eſt clair par ces paroles que l'année grecque ne commençoit point comme la nôtre après le ſolſtice d'hiver, ni même immédiatement après l'équinoxe du printemps, mais au mois de Mai peu de temps avant la moiſſon.

℣. 391. *Laboures, ſemes & moiſſonnes ſans habits.* Il n'eſt pas ſurprenant que dans un climat auſſi doux que la Gréce, il faſſe encore aſſez chaud au commencement de Novembre pour que l'on puiſſe labourer & ſemer ſans habits; à plus forte raiſon peut-on s'en paſſer en Mai pendant la moiſſon. Virgile donne le même avis au laboureur : *nudus ara, ſere nudus.*

℣. 392. *Il faut faire de bonne heure tous les travaux de Cérès.* La maxime eſt certaine dans tous les climats par proportion; les laboureurs les plus actifs & les plus diligens ſont ordinairement ceux dont la récolte eſt la meilleure.

℣. 427. *Un manche de charrue.* La charrue du temps d'Héſiode étoit compoſée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, de trois piéces principales que la verſion latine n'a pas aſſez diſtinguées. 1°. Τύη ou Ἔχετλη, *buris* ou *bura*, le manche : il étoit alors d'une ſeule piéce courbe que le laboureur tenoit de la main droite, tandis que de la gauche il piquoit les bœufs avec un aiguillon. Aujourd'hui il eſt de deux piéces plantées en façon de fourche dont on tient une branche de chaque main : par ce moyen la charrue eſt plus ferme, & l'on peut tracer des ſillons plus profonds; c'eſt une autre perſonne qui con-

duit & qui chaſſe les bœufs. 2°. Ἔλυμα ; *dentale*, le dental ou denteau, comme le nomment les laboureurs ; c'eſt la maîtreſſe piéce à laquelle le ſoc eſt attaché, à laquelle tiennent le timon & le manche. On pourroit l'appeller autrement la ſole de la charrue. 3°. Ἰστοβοεύς, *temo* ou *ſtiva*, le timon auquel les bœufs ſont attelés. Héſiode ne fait point mention du ſoc, *vomis* ou *vomer*, dont on garnit le bout du dental ; il eſt d'autant plus probable qu'on ne le connoiſſoit pas encore, que l'uſage de labourer avec des charrues toutes de bois a duré pendant très-long-temps. La Mothe le Vayer raconte qu'il y a eu des peuples prêts à ſe révolter contre leurs maîtres, parce qu'au lieu de ſocs de bois dont ils ſe ſervoient, on leur vouloit faire prendre des ſocs de fer.

Héſiode ne dit rien non plus d'une quatriéme piéce que l'on ajoute à la charrue, & qui en rend l'uſage beaucoup plus commode ; c'eſt l'oreille, qui ſert à renverſer la glebe ou langue de terre que le ſoc a coupée. Dans les pays où la terre eſt légere, c'eſt une ſimple planche mobile qui peut s'attacher de côté ou d'autre de la ſole, afin que le laboureur puiſſe l'avoir tantôt à ſa droite & tantôt à ſa gauche, ſelon qu'il eſt néceſſaire de tourner la glebe ;

be ; autrefois on en mettoit deux : voyez le texte de Virgile ci-après. Dans les contrées où la terre eſt compacte & peſante, l'oreille eſt immobile, attachée ſolidement à la ſole ; le laboureur l'a toujours à ſa droite : il eſt donc obligé alors de tracer le premier ſillon dans le milieu de ſon champ, & quand il eſt arrivé au bout, de paſſer de l'autre côté pour tracer le ſecond.

Enfin l'on ajoute à la charrue un *coutre* ou couteau fiché dans le timon, dont la pointe répond à celle du ſoc ; il ſert à couper en ligne droite la glebe que le ſoc doit ſoulever & que l'oreille doit renverſer. Virgile ne le nomme point, mais Pline en fait mention. Toutes ces piéces n'ont été imaginées qu'à la longue : les premieres charrues n'étoient d'abord qu'un arbre armé du tronçon d'une de ſes branches aiguiſé en forme de crochet ; on atteloit les bœufs à cet arbre, le crochet aigu ſervoit à tracer le ſillon.

℣. 430. *Un éleve de Pallas.* On a vu, Théog. ℣. 888, que Pallas ou Minerve préſidoit à tous les arts ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un charpentier ou un charron ſoit nommé ſon éleve.

℣. 432. *Fais deux charrues.* On faiſoit alors deux eſpéces de charrues, dans l'une

le manche & le dental étoient d'une ſeule piéce Αὐτογύον : c'étoit un morceau de bois courbé en S auquel on attachoit le timon. Le laboureur tenoit la courbure ſupérieure qui ſervoit de manche, l'inférieure tenoit lieu de dental & de ſoc : Virgile en fait mention, Georg. livre 1, ℣. 162, *inflexi primùm grave robur aratri.* Ce ſont les bois ainſi courbés & propres à cet uſage, dont Héſiode conſeille à Perſés de faire bonne proviſion. Virgile donne le même avis, ibid. *Omnia quæ multò antè memor proviſa repones.*

La ſeconde charrue étoit faite de trois piéces, aſſemblées comme nous avons dit. Comme dans la premiere charrue le manche & le dental étoient la même piéce, *ſtiva*, dans la plûpart des Dictionnaires latins, eſt pris pour le manche ; il paroît que c'eſt mal-à-propos. Varron, liv. 4, n. 31, après avoir parlé du ſoc *vomer*, ajoute : *ſuprà id regula quæ ſtat, ſtiva, à ſtando* : or cette régle immobile ſur le ſoc ne peut pas être le manche ; ce ſeroit plutôt le timon ou une autre piéce qui y étoit attachée. Virgile a très-bien diſtingué toutes ces piéces, ℣. 169.

Continuò in ſylvis magna vi flexa domatur
In burim, & curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic à ſtirpe pedes temo protentus in octo,

Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorſo.
Cæditur & tilia antè jugo levis, altaque fagus
Stivaque quæ currus a tergo torqueat imos.

Or c'eſt autant le timon que le manche qui ſert à faire tourner les roues de quel côté l'on veut : mais du temps d'Héſiode l'on n'avoit pas encore le ſecret de ſuſpendre la charrue ſur deux roues, invention qui diminue infiniment la fatigue des bœufs qui la traînent & du laboureur qui la tient. Ce n'eſt donc que dans les ſiécles poſtérieurs que l'on a repréſenté Cérès traînée ſur un char.

℣. 436. *Deux bœufs de neuf ans.* L'on ſuppoſe aujourd'hui que les bœufs à quatre ou cinq ans ſont dans toute leur force ; dès qu'ils ont dix ans, ils deviennent plus peſans & moins vigoureux ; on les engraiſſe alors pour la boucherie.

℣. 441. *Un jeune homme de quarante ans.* Un homme à cet âge n'eſt plus jeune, & les laboureurs n'attendent pas juſqu'alors à s'exercer à toutes les pratiques de l'agriculture.

℣. 460. *La terre ſeche ou humide.* En attendant que la terre devienne plus propre au labour, on s'expoſe à laiſſer paſſer le temps des ſemailles. Lorſque cette ſaiſon eſt arrivée, il faut labourer la terre en quelqu'état qu'elle ſoit.

℣. 464. *La terre ainſi préparée.* Νεῖος, *novalis*, c'eſt-à-dire, la terre qui a reçu le ſecond labour, appellé par les Latins *iteratio*, qui eſt l'équivalent du grec; il n'eſt point ici queſtion des novales que l'on ſeme pour la premiere fois. Les Latins nommoient le premier labour, *proſcindere*, & les laboureurs ſe ſervent encore du même terme, *rompre* ou *verſer*; parce qu'on ne fait alors que couper la glebe & la renverſer. Ils appelloient le troiſiéme *tertiare*: Héſiode n'en parle point, parce qu'il eſt inſéparable de la ſemaille. Dans quelques provinces au contraire, *tercer*, c'eſt donner le ſecond labour; & on le nomme ainſi, parce que les deux autres étant indiſpenſables, c'eſt ce *troiſiéme* que les pareſſeux omettent ſouvent, & qui eſt réellement le ſecond. Les plus ſçavans Commentateurs d'Héſiode ont cru devoir faire toutes ces remarques, qui paroîtront minutieuſes à la plûpart des lecteurs; cependant elles ſont néceſſaires pour bien entendre les Auteurs Grecs & Latins.

℣. 465. *A Jupiter terreſtre.* Quoique Jupiter fût principalement le Dieu du ciel, ſouvent les Poëtes étendent ſon empire ſur la terre & même dans les enfers; c'eſt qu'alors ils le conſidérent comme le ſouve-

rain de tous les Dieux. Jupiter terreſtre eſt donc Jupiter qui fait croître les fruits de la terre par la pluie dont il les arroſe.

℣. 470. *Armé d'un hoyau.* Du temps d'Héſiode, l'on n'avoit donc pas encore inventé la herſe, *occa* ou *tribula*, puiſque, pour recouvrir la ſemence, on ſe ſervoit d'un hoyau ou d'une eſpéce de rateau.

℣. 492. *Au retour du printemps.* Héſiode ne parle point du labour qui ſe fait au printemps pour ſemer l'orge, l'avoine & les légumes; il n'a pour objet que la culture du bled ou du froment, parce que c'eſt la principale.

℣. 499. *Occupé de deſſeins criminels.* C'eſt de tout temps que la fainéantiſe a peuplé l'univers de ſcélérats.

℣. 504. *Le mois Lenæon.* Il répondoit à peu près à notre mois de Janvier.

℣. 553. *De ſombres nuages.* V. Théog. ℣. 377, ce qui eſt dit de Borée.

℣. 566. *L'étoile arcturus.* Il ſeroit aſſez inutile de copier les ſçavantes diſſertations des Critiques ſur le temps précis où les différentes conſtellations devoient paroître ſur la Gréce au temps d'Héſiode; celle-ci devoit ſe lever vers le 10 de Mars.

Ἄρκτουρος eſt la queue de la grande our-

ſe, ou plutôt une étoile voiſine de cette conſtellation. Celle-ci étoit nommée Ἄρκτος ou Ἄρκος, Ἕλικη, Καλίστω; ces noms ſignifient tournante. Le premier eſt analogue au latin *arcus*, un demi-cercle : Ἕλικος, *vorticoſus*; le troiſiéme vient de Καλίομαι, *volvor* : on l'appelloit encore Ἅμαξα, le charriot, & c'eſt le nom que lui donnent tous les peuples des campagnes. Comme Ἄρκτος ſignifie auſſi un ours, la conſtellation du charriot eſt ainſi devenue la grande ourſe, pour la diſtinguer de la petite qui en eſt voiſine & qui tourne comme elle. On prétend que ces deux conſtellations furent ainſi appellées, parce qu'elles déſignent le nord qui eſt le pays propre aux ours. Cette explication paroît un peu tirée.

Helicé ou Caliſto étoit, dit-on, une compagne de Diane, c'eſt-à-dire, que les étoiles de la grande ourſe paroiſſent ſouvent en même temps que la lune; elles ſont aſſez brillantes pour n'être point effacées par la lumiere de cet aſtre. Helicé eut de Jupiter un fils nommé Arcas, qui fut le pere des Arcadiens : Junon irritée contre lui & contre ſa mere, les changea en ours. On apperçoit l'équivoque de cette métamorphoſe.

L'Arcadie étoit ainſi nommée à cauſe

de ſes montagnes ; il y en avoit 76 ſelon Pline ; Ἄρκτον eſt une montagne près de la Propontide ; Ἄρχος, élevé en autorité. On l'appelloit auſſi Lycaonie, à cauſe du mont Lycæus : Arcas avoit donc pour ayeul Lycaon, parce que celui-ci étoit le nom plus ancien. Les Arcadiens, peuples paſteurs, furent les premiers Grecs qui obſerverent les deux conſtellations nommées Ἄρκος, donc ils en deſcendoient en droite ligne ; & ils ſe croyoient auſſi anciens que la lune. Toutes les autres fables que l'on a débitées ſur les autres conſtellations & ſur les autres peuples de la Gréce ſont auſſi ſolidement fondées que celle-ci.

℣. 568. *L'hyrondelle de Pandion.* L'on ne s'arrêtera point à rapporter la fable de ce prétendu Roi d'Athènes, dont les filles furent changées, l'une en roſſignol, & l'autre en hyrondelle. De l'aveu de M. l'Abbé Banier, il y avoit trois traditions différentes ſur cet événement qui ne s'accordoient, ni ſur les noms des perſonnages, ni ſur le lieu de la ſcène où il étoit arrivé ; preuve aſſez certaine que c'eſt une fable où il n'y a rien d'hiſtorique, & que les Poëtes ont forgée ſur un amas confus d'équivoques.

℣. 573. *Aiguiſes alors ta faux* pour la

moiſſon. Héſiode ne parle point de la fenaiſon qui précéde la moiſſon par-tout.

℣. 589. *Vin de Byblos.* Les uns prétendent que ce vin eſt ainſi nommé, parce que le plan en avoit été apporté de Byblos en Phénicie; d'autres parce qu'il croiſſoit ſur une montagne de Thrace de même nom; quelques-uns à cauſe de la vigne qui le produiſoit, dont les ſeps étoient plus tortueux que les autres. Cette diſcuſſion n'eſt pas fort importante.

℣. 590. *Lait de chevre.* Il ſemble qu'Héſiode le préfere au lait de vache, & c'eſt aſſez le goût des peuples de la campagne, parce que le premier eſt plus gras; mais il conſerve toujours la ſaveur propre à la chevre, qui ne paroîtra jamais agréable à beaucoup de perſonnes, pour laquelle même pluſieurs ont une répugnance invincible.

℣. 596. *Mêles trois parties d'eau.* Il falloit donc que ce vin de Byblos fût extrêmement violent, ſi on étoit obligé de le tempérer avec les trois quarts d'eau. Cela paroît contraire à la remarque de le Clerc, qui le prend pour un vin léger: mais il faut ſe ſouvenir qu'en général les vins grecs étoient plus forts & plus ſpiritueux que les nôtres, tant à cauſe du climat qui eſt plus chaud, que du ſoin

que

que l'on prenoit d'expoſer pendant pluſieurs jours le raiſin au ſoleil après l'avoir cueilli. Homere, Odyſſ. l. 9, ℣. 197, parle d'un vin de Maronée en Thrace, qui pouvoit porter vingt fois autant d'eau; & ſelon Pline, l. 14, c. 4, d'expérience faite, il en pouvoit porter quatre-vingt fois, ou trois fois plus que ne dit Homere. Ils reſſembloient aux vins de liqueur qui nous viennent d'Eſpagne : ils étoient même beaucoup plus forts; par-là même ils ſe conſervoient beaucoup plus longtemps que les nôtres.

℣. 609. *Orion*, ſelon la fable, c'étoit un grand chaſſeur, rival de Diane, qui fut changé en cette conſtellation. Cette rivalité vient de ce que la principale étoile d'Orion ſe fait remarquer malgré la lumiere de la lune, & n'en eſt point effacée. Il étoit fils de Jupiter, de Neptune & de Mercure; c'eſt que ſon nom peut faire alluſion à ces trois Divinités. Orion paſſoit pour une conſtellation pluvieuſe : *nimboſus Orion*; il étoit donc fils de Jupiter, Dieu de la pluie, ou de Neptune, Dieu des eaux, ou de Mercure, dont le nom *Hermès* peut ſignifier coulant, comme *Hermus*, riviere d'Ionie. D'autres Mythologues lui donnent une autre généalogie, cela n'eſt pas ſurprenant.

Ibid. *Sirius.* C'eſt la Canicule ou l'étoile de la gueule du grand chien. On donnoit auſſi ce nom au ſoleil & à tous les aſtres, ſelon Héſychius, Σείριαω, *fulguro*; Σείριασις, inflammation. L'on conçoit pourquoi l'on a ainſi nommé l'étoile ou la conſtellation qui annonce les grandes chaleurs. Mais d'où lui a pu venir le nom de chien? d'une pure équivoque. Κύων ſignifie non-ſeulement un chien, mais encore l'étincelle que lance le fer brûlant quand on le forge : on appella ainſi l'étoile dont nous parlons, à cauſe de ſa lumiere étincelante; en prenant le terme à contre-ſens, on l'a nommée le chien ou la canicule; *canis* fait à peu près la même équivoque en latin.

Il n'eſt donc pas néceſſaire d'aller chercher la raiſon de cette dénomination dans l'Anubis ou l'aboyeur des Egyptiens; celui-ci eſt ſans doute une énigme bâtie ſur le même fondement que les fables grecques.

℣. 612. *Expoſes-le au ſoleil.* Cette pratique d'expoſer le raiſin au ſoleil pendant pluſieurs jours après la vendange, ſervoit ſans doute à le mûrir davantage, à rendre le vin plus doux & plus ſpiritueux; elle ſuppléoit en quelque maniere à l'uſage que nous avons de le faire cuver. Après cette précaution, on le fouloit aux pieds dans

des cuves, & on tiroit le vin; il y a bien de l'apparence que l'on n'a pas connu d'abord l'utilité que l'on tire des preſſoirs.

℣. 615. *Les Hyades.* Ce ſont ſept étoiles qui forment une eſpéce d'V ſur la tête du Taureau; de-là eſt certainement dérivé leur nom; mais comme Ὑάδες paroît faire alluſion à Ὗς, ὑός, un pourceau; les Latins les ont nommées *Suculæ*, par équivoque. Enfin comme Ὕω ſignifie pleuvoir, on a imaginé que les Hyades étoient une conſtellation pluvieuſe, & il n'en eſt rien. Ce n'eſt pas le ſeul préjugé aſtrologique qui ſoit fondé ſur une fauſſe étymologie. L'on a fait de ces étoiles autant de Nymphes, ſelon l'uſage, & l'on a dit qu'elles étoient nourrices de Bacchus. Dès qu'elles faiſoient pleuvoir, la choſe n'eſt pas douteuſe, il faut de la pluie pour nourrir le raiſin; & comme on avoit fait les Pleyades fille d'Atlas, le puiſeur d'eau, il a fallu le ſuppoſer encore pere des Hyades, à cauſe de la reſſemblance.

℣. 620. *Lorſque les Pleyades ſe ſeront cachées.* Au mois de Novembre, voyez ℣. 384.

℣. 624. *Soutiens-le avec des pierres.* Les premiers vaiſſeaux étoient ſans doute extrêmement légers, comme le ſont encore ceux des Sauvages & de tous les peuples

peu habiles dans l'art de la navigation.

℣. 663. *Cinquante jours après le Solſtice.* Le Clerc conjecture avec aſſez d'apparence qu'il y a une lacune en cet endroit. Le temps, qui précéde le ſolſtice d'été, n'eſt pas moins propre à la navigation que celui qui le ſuit. Il faut lire par conſéquent *cinquante jours avant le ſolſtice, & cinquante jours après.*

℣. 678. *On peut encore naviger au printemps.* Au mois d'Avril; il n'eſt pas ſurprenant que dans un temps où les vaiſſeaux étoient ſi légers qu'on pouvoit aiſément les tirer à ſec, où l'on connoiſſoit peu la mer, la navigation ait paru extrêmement périlleuſe dans cette ſaiſon: mais ſi au temps même d'Héſiode, cet art étoit encore ſi imparfait dans la Gréce, comment peut-on ſuppoſer que trois ou quatre cents ans auparavant, les Grecs ont entrepris des voyages de long cours, des expéditions dans la Colchide, comme Hercule, les Argonautes, & tant d'autres? Ce ſeul paſſage d'Héſiode démontre que ce ſont des fables.

℣. 687. *Quelle mort que de périr au milieu des flots!* On riſquoit alors d'être privé de la ſépulture, malheur que les anciens redoutoient plus que la mort même.

℣. 711. *Punis-le doublement.* C'eſt un

très-mauvais avis. Cicéron penſoit au contraire qu'il valoit mieux chercher à regagner un ami que de le perdre & de rompre avec lui pour toujours. Note de le Clerc.

℣. 725. *Sans avoir lavé tes mains.* Parmi les préceptes ſuivans, quelques-uns regardent la modeſtie, & ſont utiles, quoique fondés ſur de mauvaiſes raiſons; la plûpart ſont des uſages ſuperſtitieux & puériles, dont il ſeroit ſuperflu de montrer en détail le ridicule.

℣. 765. *Obſerves la diſtinction des jours.* Rien de ſi frivole que cette diſtinction de jours prétendus heureux ou malheureux. Peu de perſonnes, ſelon Héſiode, pouvoient en dire la raiſon, ℣. 824. Cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'il n'y en a aucune, & qu'il eſt forcé lui-même de convenir que le même jour eſt tantôt ſiniſtre & tantôt favorable. L'obſervation ſuperſtitieuſe des jours n'a donc pu être fondée, comme toutes les autres pratiques du Paganiſme, que ſur des viſions & des alluſions puériles.

Cette prévention a pu naître en partie, à l'occaſion de pluſieurs événemens que l'on attribuoit aux Dieux & des fables que l'on en racontoit. Les jours où l'on ſuppoſoit que les Dieux avoient réuſſi

dans quelqu'entrepriſe, qu'ils avoient remporté quelqu'avantage ſur leurs ennemis, ou qu'ils avoient accordé quelques faveurs aux hommes, étoient des jours heureux, pendant leſquels ces mêmes Dieux étoient en diſpoſition de faire du bien aux mortels; ainſi le ſeptiéme de la lune auquel on croyoit que Latone avoit heureuſement mis au monde Apollon, étoit un jour favorable. Ceux au contraire qui étoient marqués par quelque fâcheuſe aventure arrivée à une Divinité, ou par quelque malheur public, devoient être regardés comme ſiniſtres: alors les Dieux étoient de mauvaiſe humeur par le ſouvenir de ces événemens. On ſe figuroit qu'ils penſoient comme les hommes: ceux-ci conſervent long-temps la mémoire d'une journée où ils auront reçu quelque bienfait ſignalé de la fortune; ils oublient encore plus difficilement celle où ils ont eſſuyé quelque fâcheux revers. Le ſouvenir qui leur en reſte ſuffit pour les rendre mélancoliques ce jour-là: il en devoit être de même des Dieux.

La ſeule remarque que l'on peut faire ſur la diſtribution des jours que ſuit Héſiode, c'eſt que les mois des Grecs étoient des mois lunaires de trente jours chacun, comme chez tous les anciens peuples. Ces

trente jours étoient partagés en trois dixaines, ce qui occaſionnoit une maniere aſſez ſinguliere de compter. On diſoit le premier quatre, le ſecond quatre, le troiſiéme quatre, pour le quatre, le quatorze & le vingt-quatre; c'eſt comme ſi on avoit dit le quatre de la premiere dixaine, de la ſeconde ou de la troiſiéme.

℣. 766. *Le trentiéme du mois eſt heureux.* Il n'eſt pas étonnant que le dernier jour du mois ait été employé de tout temps à viſiter les travaux des ouvriers & à payer leur ſalaire; c'eſt encore aujourd'hui l'uſage de payer à la fin du mois, ceux que l'on a loués pour un mois: mais ſe figurer qu'on l'a fait ainſi, parce que ce jour eſt plus heureux ou plus favorable qu'un autre pour exercer cette eſpéce de juſtice, c'eſt rêver. Il n'eſt pas moins riſible d'entendre Héſiode conſeiller aux femmes d'ourdir leur toile le même jour que l'araignée ourdit la ſienne, comme ſi cet animal ne travailloit pas tous les jours, lorſqu'il n'eſt pas contrarié par le vent ou par la pluie.

℣. 772. *Le huit & le neuf ſont favorables.* Virgile eſt de même avis. Georg. l. 1, ℣. 286. *Nona fugæ melior contraria furtis.*

℣. 800. *Après avoir conſulté le vol des*

oiſeaux. L'on a vu dans le Diſcours préliminaire, ch. II, §. 8, l'origine de l'opinion qui attribuoit aux oiſeaux la connoiſſance de l'avenir.

¥. 801. *Evites les cinquiémes, ils ſont pernicieux.* C'eſt encore la régle que preſcrit Virgile.

.....Quintam fuge, pallidus Orcus
Eumenideſque ſatæ, tum partu Terra nefando
Cœumque, Japetumque creat, ſævumque Typhœa;
Et conjuratos cœlum reſcindere fratres.

¥. 804. *Du Dieu Orcus.* Voyez Théogonie, ¥. 231. C'eſt le ſerment.

¥. 805. *Au dix-ſeptiéme viſites le bled;* Virgile, *ibid.*

Septima poſt decimam felix & ponere vitem
Et prenſos domitare boves, & licia telæ
Addere.

Il ſeroit inutile de ſuivre ce détail de plus près.

Une réflexion qui ſe préſente naturellement, c'eſt qu'une religion qui obligeoit ſes ſectateurs à tant de pratiques onéreuſes, qui leur inſpiroit tant de terreurs paniques, qui les aſſujettiſſoit à tant d'obſervations puériles, mettoit les eſprits dans des entraves bien gênantes, n'étoit propre qu'à retenir les hommes dans une

enfance & un aveuglement perpétuels. Nous ne pouvons assez bénir le ciel de nous avoir affranchis d'un joug tout-à-la fois si pesant & si ridicule, d'avoir enfin rendu les hommes raisonnables, en les rendant Chrétiens.

Cicéron faisoit là-dessus les réflexions les plus sensées. *De Divin.* l. 2, n. 149. » Autant il est nécessaire, dit-il, d'éten-» dre & d'affermir la religion par la con-» noissance de la nature, autant il faut » déraciner la superstition : ce monstre tou-» jours attaché sur nos pas, nous poursuit » par-tout & nous tourmente : si on en-» tend un devin, si un présage frappe nos » oreilles, si on offre un sacrifice, si on » éleve les yeux vers le ciel, si on ren-» contre un astrologue ou un augure, s'il » fait un éclair, s'il tonne, si la foudre » tombe, s'il arrive quelque chose d'ex-» traordinaire qui ait l'air d'un prodige, » & il est impossible qu'il n'en arrive pas » souvent, jamais on n'a l'esprit en repos. » Le sommeil même destiné à être le re-» méde & la fin de nos travaux & de » nos inquiétudes, devient par les son-» ges, une nouvelle source de soucis & » de terreurs. L'on y feroit moins d'at-» tention, l'on parviendroit à les mépri-» ser, s'ils ne trouvoient un appui chez

» les Philoſophes, même les plus éclairés ;
» & qui paſſent pour les plus ſages «.

Graces à l'Evangile & aux ſaines idées que nous y avons puiſées, les terreurs ſuperſtitieuſes n'ont plus d'empire parmi nous que ſur les eſprits foibles & ſur les perſonnes mal inſtruites. Nous ne pouvons attribuer cet avantage à la Philoſophie, puiſque la plûpart des anciens Philoſophes ont été auſſi foibles & auſſi peureux que le vulgaire ignorant. Si les nôtres ſont aujourd'hui plus raiſonnables, ils doivent leurs lumieres à cette même Religion qu'ils attaquent avec tant de fureur : ſans les leçons du Maître divin qui nous a inſtruits tous, ils ſeroient peut-être encore plus inſenſés que ces anciens dont les égaremens nous font pitié.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un manuſcrit ayant pour titre : *l'Origine des Dieux du Paganiſme, & le ſens des Fables découvert par une explication ſuivie des Poëſies d'Héſiode* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 5 Novembre 1766.

GENET,
Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne, de l'Académie des Arcades de Rome.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé DENIS HUMBLOT, Libraire, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages intitulés *la Certitude des Preuves du Chriſtianiſme, ou Réfutation de l'Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrétienne ; Remarques ſur la Théogonie ; l'Origine des Dieux du Paganiſme, & le Sens des Fables découvert par une explication, ſuivie des Poëſies d'Héſiode, par M. l'Abbé Bergier*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de les expoſer en vente, les

Manuſcrits qui auront ſervi de copies à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles, le dix-huitiéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Régne le cinquante-deuxiéme, Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1087, fol. 165, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 27 Février 1767.

PISSOT, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande. 1767.